53020/A Vol. 1

N.IV.O
7

VALLEMONT, P. Le Lorrain, Abbé de

LE LORRAIN
6/53
N30

TRAITÉ
DE LA
BAGUETTE
DIVINATOIRE.

TOME PREMIER.

LA PHYSIQUE
OCCULTE
OU TRAITÉ DE LA
BAGUETTE DIVINATOIRE

A 2.550

LA PHYSIQUE OCCULTE, OU TRAITÉ DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE.

TOME PREMIER.

A LA HAYE.

Chez ADRIEN MOETGENS, à la Lunette.

M. DCC. XLVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

AMi Lecteur, le grand débit qu'ont eû la premiere impreſſion de ce Livre à Paris, & la ſeconde que j'ai faite & augmentée pour l'utilité de ceux qui aiment à ſe divertir & à s'inſtruire en même temps des expériences les plus propres à découvrir & à expliquer les Phénomenes les plus obſcurs de la Nature, m'a obligé d'en donner une troiſiéme Edition plus correcte & plus exacte que les précédentes. J'ai joint à la fin de cet Ouvrage un petit Traité fort curieux touchant la connoiſſance des Cauſes magnétiques, des Cures ſympathiques, des Tranſplantations & comment agiſſent les Philtres. Ce Traité vient d'une Perſonne ſçavante & curieuſe, & qui par ſon génie, ſon étude & ſes expériences a découvert pluſieurs beaux ſecrets de la Nature. Cette Perſonne étant morte, ce Traité a demeuré long-temps enſeveli avec quantité d'autres beaux Manuſcrits de ce grand homme qui auroient été d'une fort grande utilité au Public, étant remplis de tout ce que Paracelſe, Cardan, Crolius, Van-Helmont, Digby & autres curieux & célébres Naturaliſtes ont de plus remar-

quable, & ne pouvant par conſéquent que donner de grandes lumieres pour la découverte de divers ſecrets & remedes ſpécifiques, dont cet Auteur avoit une parfaite connoiſſance. J'eſpere de donner bien-tôt quelqu'autre de ſes Traités : Cependant, Ami Lecteur, joüis de celui que je te préſente.

A MONSIEUR

MONSIEUR

POLLART,

CONSEILLER DU ROY,

Au Parlement de Paris.

MONSIEUR,

Quand l'honneur, que j'ai d'être à vous, ne me feroit pas un devoir de vous préſenter cet Ouvrage, je me ſerois déterminé par inclination & par raiſon, à vous choiſir pour ſon Protecteur. Je reçois depuis quelques années tant de marques de votre bonté, & je ſuis ſi pénétré de mes obligations là-deſſus, que j'en ai conçû une forte paſſion de vous en témoigner ma reconnoiſſance dans toutes les occaſions qui s'en préſenteront. D'ailleurs je voudrois bien prévenir le monde en faveur de la Phyſique occulte ; *je ne puis mieux y réüſſir,* MONSIEUR, *qu'en marquant publiquement, que vous y prenez quelque intérêt. Car enfin, comme vous êtes reconnu pour un*

Magiſtrat, dont tous les jugemens ſont formés ſur les régles de la Vérité & de la juſtice, quand on verra votre nom à la tête de ce Livre, on regardera plus favorablement la cauſe que j'y défends : puiſque l'on ſçait que vous ne cédés rien à la faveur, qu'il n'eſt point de conſidération au monde, qui vous puiſſe jamais faire écarter de la plus exacte Equité. C'eſt cette réputation ſi belle & ſi bien établie, qui fait que l'on s'eſt accoûtumé, MONSIEUR, *à recevoir vos ſentimens, comme des Oracles ; & que ceux que vous condamnés, ne laiſſent pas de ſe joindre à ce grand nombre de perſonnes qui publient vos loüanges. Mais parmi tous ceux qui rendent ce juſte devoir à votre vertu & à votre mérite, j'oſe dire que ſi quelqu'un m'égale, perſonne aſſurément ne me ſurpaſſe dans le zele avec lequel je m'en acquitte, puiſque je ſuis avec un profond reſpect, & un attachement inviolable,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéïſſant ſerviteur. . . .

PREFACE

PREFACE.

DEpuis que les hommes ſe mêlent de philoſopher, on n'a point examiné une matiére plus curieuſe, & plus importante, que celle qui eſt traitée dans cet ouvrage. Et je puis dire que ſi l'on avoit une fois expliqué clairement la cauſe du mouvement de la Baguette Divinatoire ſur les ſources d'eau, ſur les miniéres, ſur les treſors cachés, & ſur les traces des criminels fugitifs, il n'y auroit plus rien de ſi occulte dans la nature, qui ne fût bientôt dévelopé, & mis dans un grand jour.

Car ſi on connoiſſoit, comment les écoulemens des corpuſcules qui s'exhalenr des eaux ſoûterraines, des métaux, & du corps de certains hommes, s'inſinuent par la reſpiration inſenſible dans les pores d'un autre homme, on comprendroit bientôt pourquoi

maladies contagieuſes & populaires attaquent les uns, & épargnent les autres; on découvriroit cette route inviſible par où coule ce flux & reflux d'humeurs malignes qui ſortent d'un corps par la tranſpiration, & que la reſpiration fait rentrer dans un autre. Et ſi ce chemin étoit bien reconnu, la Médecine trouveroit enſuite facilement le ſecret de préſerver, ou de guérir les hommes de tant de maladies, dont la propagation ſe fait par les écoulemens des corpuſcules contagieux qui ſont répandus dans l'air. Cela eſt, ce me ſemble, de la derniere importance.

Mais de quelle utilité ne ſeroit point l'uſage de la Baguette Divinatoire pour la découverte des ſources d'eau, dont on ne ſauroit ſe paſſer dans la vie, & pour la recherche des métaux les plus nobles, qui ſont aujourd'hui tout le

le lien de la ſociété humaine ?

Certainement le grand éclat que l'hiſtoire du Payſan de Dauphiné a fait dans le monde, & l'empreſſement que chacun a marqué pour s'en informer, montrent mieux que ce que je pourrois dire, combien le Public croit qu'il eſt important d'expliquer cette Phyſique ſi ſurprenante.

Je ſçai bien que certains Sçavans ombrageux ne feront pas grand cas de tout ce qu'on pourroit dire de bon ſur ce qui regarde le mouvement de la Baguette, & qu'ils continueront de la regarder comme la choſe du monde la moins digne de leur attention. Ils en penſeront ce qu'il leur plaira ; mais je puis leur citer d'autres Sçavans qui n'ont pas crû employer mal leur tems de tourner leurs études de ce côté là. Nous voyons parmi les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences d'Angle-

terre, le deſſein que cette illuſtre Société a pris de s'informer de tout ce qui concerne la Baguette Divinatoire pour la recherche des Miniéres. En effet, parmi cent articles que M. Boyle a dreſſés ſur le chapitre des Miniéres, le XVIII. repréſente le plan ſur quoi il ſouhaittoit qu'on ſe réglât pour faire des recherches ſur la Baguette. Le voici : *Utrum* VIRGULA DIVINATORIA *adhibeatur ad inveſtigationem venarum propoſitarum fodinarum : & ſi ſic, quo id fiat, ſucceſſu ? art.* 18. C'eſt ainſi qu'il eſt rapporté dans les *Actes Philoſophiques* de la Société Royale des Sciences d'Angleterre du mois de Novembre 1666. pag. 344.

Il y a donc des gens qui n'ont pas ſi fort mépriſé la choſe. Plus ſincéres que ces Sçavans dont je viens de parler, ils confeſſent que les Phénoménes de la Baguette Divinatoire

Divinatoire ſont merveilleux, & qu'ils méritent bien l'attention des hommes les plus ſages. Mais parmi ceux-là quelques-uns ſe laiſſant prévenir par des terreurs paniques, s'imaginent que la Baguette n'a point d'autre mouvement que celui que le démon lui imprime. Ils ne peuvent pas croire qu'il ſe puiſſe faire quelque choſe dans la Nature au-delà de leur connoiſſance. Tout ce qu'ils ne comprennent pas, ne peut être naturel.

C'eſt de là que le monde s'eſt rempli de tant de fables groſſieres, & ridicules touchant les ſorciers. Ceux qui ſçavoient un peu de Grec, & d'Hébreu, il y a quelques centaines d'années, paſſoient pour des Magiciens. Il eſt arrivé pluſieurs fois à des ignorans de prendre des figures de Mathématique pour des caractéres magiques. Jean Schiphovver

de

de l'ordre des Hermites de S. Auguſtin, du Couvent d'Oſenbrug dans la Comté d'Edenbourg, parlant de l'Imprimerie vers l'an 1440. dit que dans ces premiers commencemens, les ſuperſtitieux & les ignorans la faiſoient paſſer pour un art, où il y pouvoit avoir de la magie la plus criminelle. Il n'y a point de Bâteleurs, dont les ſubtilités ne paſſent pour des ſorcelleries auprès de beaucoup de monde. C'eſt encore par le même eſprit que nous voyons aujourd'hui accuſer de magie les opérations de la Baguette ; parce que la cauſe n'en eſt pas connuë.

Van-Helmont a fort bien remarqué qu'on ne ſçauroit trop déplorer le mal que ces préjugés font dans les ſciences, & ſur tout dans la Phyſique. Y a-t-il rien, dit il, de plus ſurprenant, & de plus déplorable que de voir les arts vils & mécaniques ſe perfectionner

tionner tous les jours, pendant que la Phyſique demeure toûjours quaſi dans le même état. Rien ne retarde tant le progrès de la ſcience naturelle, que les criailleries & les cenſures injuſtes des ignorans ; parce qu'elles épouvantent, arrêtent, & font même reculer ceux que quelque ouverture d'eſprit, & une longue étude auroient mis en état de contribuer à perfectionner la Phyſique : *Quod dolendum ſummopere, atque admirandum magis artes mecanicas proficere quotidie, ſolum verò naturalium ſtudium cenſuris iniquis terreri, & retroïre. Van-Helmont, de cura Magnet. Vulner. num.* 36.

Je déclare que je n'ai point été retenu par cet épouventail ; car enfin nous ſommes dans un ſiécle éclairé, de qui on doit attendre plus de juſtice que de ceux ſur leſquels l'ignorance, & la barbarie avoient répandu de

de ſi épaiſſes ténébres. J'ai eu en vûë ſur tout de montrer, qu'outre les utilités qu'on peut tirer de la Baguette, ces nouveaux Phénoménes peuvent apporter beaucoup de lumiéres à la Phyſique & à la Médecine. Le Public jugera ſi mes efforts doivent être comptés pour quelque choſe.

On trouvera que cette matiére aſſez obſcure d'elle-même, eſt égaïée par des expériences très-belles, & très-curieuſes, que j'ai accommodées à la portée de tout le monde, & qui ſont tout-à-fait propres pour accoûtumer l'eſprit à croire que la Nature employe des agens inviſibles quand elle opére ſes plus grandes merveilles. C'eſt ce que j'appelle la *Phyſique occulte*, pour la diſtinguer de ce que la Nature fait à découvert, & par des cauſes ſenſibles.

J'ay crû que pour expliquer la

la *Physique occulte* de la Baguette Divinatoire, je devois préférer la Philosophie des Corpuscules à à toutes les autres ; non-seulement parcequ'elle est la seule qui puisse servir utilement à développer les secrets de la Nature ; mais parce qu'elle est encore plus ancienne que toutes celles, dont la connoissance est venuë jusqu'à nous. Car avant Leucippe, Maître de Démocrite, le premier selon Minucius Félix qui ait employé les Atômes dans la Philosophie, un certain MOSCHUS originaire de Phénicie expliquoit les Phénoménes de la Nature par les *corpuscules ;* c'est-à-dire, par les *particules*, ou petites parties insensibles de la matiere. Strabon qui rapporte cela, ajoûte que MOSCHUS *vivoit avant la guerre de Troye*, & par conséquent plusieurs Siécles avant qu'aucun des Philosophes Grecs parût dans le monde.

Voilà

Voilà l'ancienne origine de la Philoſophie des *corpuſcules* ; & puiſqu'elle eſt Phénicienne, on a tout ſujet de croire que çà été celle des Hébreux d'où elle a paſſé chez les Grecs.

Perſonne dans ces derniers temps n'a ſi bien cultivé la Philoſophie que M. Boyle, comme on le peut voir par tant de beaux endroits de ſes obſervations que j'ai rapportés dans ce Traité. Et ſi le P. Lana Jéſuite n'étoit pas mort ſi-tôt, il l'auroit encore portée beaucoup plus loin : comme il eſt aiſé de le juger par ſon grand & excellent ouvrage intitulé ; *Magiſterium artis, & naturæ* : où l'on peut remarquer que cet homme ſi laborieux philoſophoit, comme on dit, les expériences à la main, ſans quoi en matiere de Phyſique on ne ſait pas où conduiſent les raiſonnemens ; comme on ne ſait pas, ſi l'on

l'on ne s'égare point, quand on marche ſans guide dans un Païs inconnu. Un Phyſicien diſoit le P. Kirker Jéſuite, qui philoſophe ſans faire des expériences, eſt comme un aveugle qui auroit la folie de vouloir diſputer des couleurs : *In phyſicis rebus ſine experimento philoſophari, idem eſt ac ſi cæcus de colore judicium ferre inſipientiùs præſumeret. Mund. Subterr. l. x. c. 3. p. 188.*

Il ſemble qu'il auroit toujours manqué quelque choſe à mon ouvrage, ſi je n'avois pas vu Jacques Aymar; & qu'on auroit pu m'objecter que je n'aurois raiſonné que ſur des Relations, dont tout le monde ne s'accommode pas. Enfin cet homme ſi fameux eſt venu à Paris le 21. de Janvier 1693. par l'ordre d'un grand Prince. Je l'ai vu 2 ou 3 heures par jour preſque un mois durant; & on peut croire que dans tout ce tems-là je l'ai tourné, & retourné comme je devois. Il eſt certain

tain que la Baguette Divinatoire lui tourne entre les mains ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les traces des voleurs & des meurtriers fugitifs. Il n'en ſçait pas la raiſon, & s'il en connoiſſoit la cauſe phyſique, & qu'il eût aſſez d'étenduë d'eſprit pour raiſonner deſſus, je puis aſſurer que, quand il entreprendroit une expérience, il n'y manqueroit jamais. Mais un Païſan qui ne ſçait ni lire, ni écrire, ſçaura bien moins ce que c'eſt qu'*atmoſphere*, *volume*, *écoulemens de corpuſcules répandus dans l'air*. Il ignore encore plus comment ces corpuſcules peuvent ſe déranger, & ceſſer de produire le mouvement & l'inclinaiſon de la Baguette. Il n'eſt pas capable non-plus de reconnoître combien il lui importe pour réuſſir, de ſçavoir s'il eſt lui-même dans un état tel qu'il faut, pour être ſenſible aux impreſſions des corpuſcules qui

qui s'exhalent des corps, ſur quoi la Baguette s'incline ; car il ne faut preſque rien pour déranger l'ordre des cauſes naturelles & pour faire manquer une expérience. M. Boyle a fait un Traité entier ſur cette matiere. On y peut apprendre, comme une ſeule circonſtance de plus, ou de moins, empêche l'action ordinaire de la Nature.

Ainſi quoique Jacques Aymar ſoit un homme ſimple & de bonnes mœurs, il lui peut arriver d'entreprendre ce qu'il n'éxécutera pas toûjours bien ; par la raiſon qu'il ne ſait pas qu'il doit être dans une certaine diſpoſition préſente de ſenſibilité, afin que les corpuſcules répandus dans l'air puiſſent lui cauſer quelque ſenſation ; & que cette diſpoſition ſi rare peut être facilement renverſée par un mouvement de crainte, ou par d'autres émotions

tions ſubites, & véhémentes.

Quoiqu'il ne puiſſe pas démêler tout cela ; cependant il reconnoît qu'il ſe peut bien tromper, & qu'il ne ſait pas préciſément toutes les fois que ſa Baguette tourne, ſi c'eſt ſur de l'eau, ſur du métal, ou ſur un cadavre, parcequ'elle ſe meut ſur tout ce qui tranſpire beaucoup. S'il aſſûre que c'eſt un meurtrier qu'il ſuit ; c'eſt qu'il reconnoît que la ſentation qu'il a priſe aulieu de l'aſſaſſinat, eſt la même qui dure le long du chemin, & dont il eſt toûjours également agité. Voilà ſon *Criterium*.

Si Jacques Aymar ſe hazarde donc à des eſſais, qui ne lui réüſſiſſent pas, on ne s'en étonnera point, pour peu qu'on ſe ſoit formé une juſte idée de la conduite de la Nature, & qu'on ait étudié la Phyſique par les expériences.

riences. Car on ſçaura que le méchaniſme de la Nature demande une proportion ſi exacte dans l'arrangement, dans la force, & dans le mouvement des cauſes, que le moindre obſtacle en renverſe les effets. Les meilleurs chiens de chaſſe ne tombent-il pas quelquefois en défaut ? Pourquoi donc veut-on qu'Aymar ſoit toûjours également ſenſible aux impreſſions de l'air ? Mais afin de rectifier les idées de ces gens qui voudroient qu'il réüſſit toûjours, il n'y a qu'à les renvoyer à l'*Inclinaiſon* de la verge de fer aimantée, par laquelle j'explique l'*Inclinaiſon* de la Baguette Divinatoire. Ils verront que la méthode, dont on ſe ſert pour trouver cette *Inclinaiſon*, demande une exactitude ſi ſcrupuleuſe, que d'ordinaire de vingt expériences il ne s'en rencontrera pas quatre qui

ſoient entierement ſemblables. Ainſi le bons ſens veut que les eſſais qui ne réüſſiſſent pas, ne faſſent point de préjugé contre les expériences conſtantes.

Je ne nie pourtant pas qu'il n'y ait des fourbes qui en donnent à croire, & qui pouſſent l'uſage de la Baguette à trop de choſes; comme il arrive aux charlatans qui ayant effectivement un bon reméde particulier, le rendent eux-mêmes mépriſable, en voulant le faire paſſer pour univerſel.

Et j'ajoûte à cela qu'on découvrira des gens, qui ayant une ſenſibilité plus vive & plus délicate, auroient encore plus abondamment que lui la faculté de trouver les ſources, les miniéres, les tréſors cachés, les voleurs, & les meurtiers fugitifs. On nous mande déja de Lyon qu'il y a un garçon de 18. ans, qui

qui là-deſſus ſurpaſſe de beaucoup Jacques Aymar. Et chacun peut voir à Paris chez Monſieur Geoffroy ancien Echevin de cette Ville, un jeune homme qui trouve l'or caché en terre par une violente émotion qu'il reſſent, du moment qu'il marche deſſus.

LA PHYSIQUE OCCULTE,

OU

TRAITÉ DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une Baguette Divinatoire : ce que c'eſt ; & comment on s'en ſert.

QUOY qu'il y ait plus de deux cent ans, que les Minéraliſtes ſe ſervent d'une Baguette de coudrier, pour trouver les miniéres d'or & d'argent ; & qu'il y ait un ſiécle que les

Fontainiers l'employent à chercher des ſources d'eau, on n'avoit point remarqué qu'elle eût été miſe à d'autres uſages. Cependant nous venons d'apprendre qu'un Payſan de Dauphiné s'en ſert, pour ſuivre à la piſte des voleurs & des meurtriers. J'avouë que ce fait a quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'on ne ſçauroit apporter trop de diligence pour s'en aſſurer ; afin de ne pas admirer ridiculement des prodiges que le peuple raconte & qui n'auroient jamais été. C'eſt une choſe en effet bien plaiſante, de voir de célébres Phyſiciens, faire une levée de bouclier, diſputer avec tout l'appareil de la Philoſophie, pour ſçavoir, ſi la Nature a pû faire certains miracles, que le temps nous apprend enſuite être ſuppoſés, & fabuleux. Cette mauvaiſe conduite a extrêmement décrié la Science naturelle, & a fait croire qu'elle étoit toute occupée à expliquer des viſions & des chimeres. Il faut donc s'aſſurer du fait, avant que de travailler à l'expliquer ; dumoins ſi l'on veut philoſopher réguliérement.

I. On a diſputé long-temps, comment la *Rémore*, peut arrêter un navire ſi promptement, dans le temps même qu'il va

va à pleines voiles : & aujourd'hui on assure que cette histoire est fabuleuse, & que le poisson qu'on a trouvé par hazard attaché à la prouë du Navire arrêté, n'étoit point la cause de ce repos; mais peut-être des cavernes qui sont au fond de la mer, dans lesquelles l'eau s'engouffre, & qui retiennent ainsi quelque temps les Navires, qui passent par-dessus.

Les Naturalistes ne se tourmentent pas peu à trouver la cause, pourquoi la Plante qui est nommée *Lunaria major*, déferre un cheval qui marche dessus, comme Dioscoride le rapporte. Cependant aujourd'hui on regarde cela comme un conte fait à plaisir. Car supposons que les feüilles de cette plante s'attachent intimement au fer d'un cheval; tout ce qui peut arriver de-là, c'est que les cloux qui tiennent le fer, étant plus forts que n'est la tige de la Plante, ils la rompront, ou l'arracheront de la terre.

Pline, & plusieurs Physiciens crédules, qui l'ont copié, disent tant de pauvretés semblables, que la Physique ancienne est aujourd'hui dans un décri universel parmi ceux-mêmes qui font profession de préférer les anciennes er-

reurs aux vérités nouvellement découvertes. Mais ſur ce ſujet, rien n'eſt plus divertiſſant que ce qui arriva à la fin du ſiécle paſſé, au ſujet d'un garçon, qui roula par pluſieurs Villes en montrant une dent d'or, qu'il diſoit lui être venuë. L'an 1595. vers la fête de Pâque, le bruit ſe répandit qu'il y avoit au Village de Weildorſt en Siléſie dans la Bohëme un enfant de ſept ans, à qui les dents étoient tombées, & qu'en la place de la derniere dent macheliere, il lui en étoit venuë une d'or. Jamais hiſtoire ne fit plus de bruit. Les Sçavans s'en mêlerent. Voilà auſſi-tôt, les Médecins & les Philoſophes en campagne, pour en connoître, & pour en porter jugement, comme d'un cas de leur compétence. Un de ceux qui ſe diſtinguérent des prémiers, fut *Jacobus Horſtius* Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Hemlſtad. Ce Médecin dans un écrit qu'il fit imprimer, montroit que cette *dent d'or*, étoit en partie un ouvrage de la Nature & en partie un Prodige; & que, de quelque maniere qu'on la conſiderât, c'étoit viſiblement une conſolation que le Ciel envoyoit aux Chrétiens de la Bohëme, ſur qui les Turcs exerçoient alors les dernieres cruautés.

Dans

Dans le même-temps *Martinus Rulandus* donna encore au Public l'Hiſtoire de la *dent dor ;* il eſt vrai que deux ans après *Johanes Ingolſteterus* réfuta l'Hiſtoire de *Rulandus*, qui ſans perdre aucunement courage, défendit dans la même année 1597. ſon ouvrage contre les attaques d'*Ingolſteterus.*

Andreas Libavius entra ſur les rangs, & publia un livre où il rapporte ce qui s'étoit dit pour & contre la *dent d'or*, qui donnoit alors lieu à de groſſes querelles, & qui n'étoit pourtant qu'une tromperie aſſez groſſiere, comme on l'a ſçu depuis. Cet enfant fut mené à Breſlaw, où chacun couroit avec le dernier empreſſement, afin de voir une nouveauté ſi merveilleuſe. L'on produiſit l'enfant dans une aſſemblée de Docteurs fort intrigués pour examiner la fameuſe *dent d'or*, parmi leſquels ſe trouva *Chriſtophorus Rhumbaumius* Profeſſeur en Médecine, homme qui vouloit bien voir avant que de croire. D'abord un Orfévre voulant s'aſſurer, ſi c'étoit de l'or, y frotta ſa Pierre de touche ; à l'œil la ligne marquée ſur la Pierre paroiſſoit être de véritable or ; mais quand on eut mis de l'eau forte ſur cette ligne, elle diſparut, & découvrit

une

une partie de la fourberie. *Chriſtophorus Rhumbaumius* homme d'eſprit, & adroit, viſitant la dent encore plus exactement, apperçut un petit trou au-deſſus ; de ſorte qu'après y avoir porté un ſtilet de fer, il trouva que c'étoit une feüille de cuivre peut-être dorée ; & il auroit facilement enlevé cette feüille, ſi le fourbe qui promenoit l'enfant de ville en ville, ne s'y fût oppoſé, & ne ſe fût hautement recrié ſur le tort qu'on lui faiſoit, en lui ôtant par-là l'occaſion d'attraper l'argent des curieux & des ſimples. Le fourbe & l'enfant s'éclipſerent, & on ne ſçait pas bien aujourd'hui ce qu'ils devinrent.

Mais parce que les Sçavans ont été dupés quelquefois, il n'eſt pas raiſonnable de vouloir toûjours douter. Il y auroit viſiblement de l'injuſtice de ne croire perſonne, parce qu'on ſçait bien qu'il y a des gens qui prennent plaiſir à débiter des fables. Ainſi quoique l'Hiſtoire de la dent d'or ſoit fauſſe, il ne faut pas par pur caprice rejetter celle de la Baguette de Coudrier, qui eſt devenuë ſi fameuſe depuis ce qui ſe paſſa à Lyon au mois de Juillet dernier.

C'eſt donc une crédulité blâmable de croire légérement ce qui choque la vraiſem-

ſemblance ; car c'eſt ſe mettre en danger d'adopter le menſonge auſſi bien que la vérité ; c'eſt agir au hazard, & non pas en homme ; mais auſſi ne pas croire ce qui porte tous les caractéres de l'évidence, c'eſt une incrédulité hypocondriaque, & un degré de folie qui ne différe guéres de la maladie de celui, à qui on ne pouvoit perſuader, qu'il avoit une tête, & qui n'en fut convaincu, que par le poids d'un bonnet de plomb qu'on lui mit, & dont l'incommodité le fit bien-tôt revenir de ſon erreur.

Quoiqu'il y ait long-temps, qu'on employe la Baguette Divinatoire, pour trouver des ſources d'eau, des minieres, des tréſors cachés ; qu'on s'en ſoit ſervi depuis peu, afin de ſuivre à la piſte des meurtriers, & que cela ſoit de notoriété publique, & porte tous les caractéres de l'évidence même, il ne laiſſe pas de ſe trouver beaucoup de gens, qui révoquent ces choſes en doute. Il y en a même qu'on compte parmi les ſçavans, & parmi les Interprêtes des ſecrets les plus occultes de la nature, qui ſans tour & ſans façons nient abſolument ces faits.

Certainement il y a bien des choſes à

dire ſur cette maniere de prononcer ſur un fait auſſi circonſtancié, & auſſi atteſté que celui qui regarde le meurtrier de Lyon ſuivi & découvert par le moyen de cette Baguette. L'honnêteté publique, que l'on ſe doit réciproquement, a établi parmi le monde poli & civiliſé, des Loix qui défendent de ſe ſoulever, & de ſe roidir contre les relations des Magiſtrats, contre les explications des curieux & des ſçavans, & enfin contre le témoignage d'une infinité de témoins oculaires d'un bon ſens exquis & d'une critique exacte & ſévere.

Ne pourroit-on point dire encore, que c'eſt avoir un peu trop bonne opinion de ſoi-même, de ſe porter à nier un fait, parcequ'on ne le croit pas poſſible ? Comment, diſoit Vanhelmont dans une occaſion à-peu-près ſemblable, ces gens ſe pourront-ils excuſer d'exceder en orgueil & en ſuperbe, qui meſurant la toute-puiſſance de Dieu ſelon la portée de leur eſprit, nient les faits qu'ils ne peuvent concevoir ? Qui les oblige de juger des autres par eux-mêmes, & de décider que ce qu'ils n'entendent pas, ne ſera compris de perſonne ? *Omnium animos ex ſuo æſtimat*,

mat, qui putat fieri non posse, quod intelligere non potest. De Curat. Magnet. Vulner. n. 9.

On dira à ces esprits forts, qui cachent leur ignorance & leur orgueil à l'ombre de leur incrédulité, ce que le Pere Schott Jésuite répondit à certaines gens, qui nioient que la *Baguette de Coudrier* indiquât les eaux, & les métaux. Il ne faut point chicaner, il est certain que cette Baguette tourne sur les veines métalliques, sur les sources d'eau, & sur les Trésors qui sont cachés dans la terre. Le fait est constant. Mais la difficulté est de sçavoir, si cet effet de la Baguette est naturel, ou bien s'il s'opere par le secours du Démon : *Dubium ergo nullum est, quin dicta virgula effectum præstet in venis metallicis detegendis, & in pecuniis ac thesauris reperiendis. Controversia solum est... Thaumaturg. Physic. lib. 4. cap. 1. pag. 422.*

Il ne faut pas cependant exiger d'un homme qu'il croye, sans qu'il sçache pourquoi. Il faut même trouver bon qu'il apporte ici d'autant plus d'examen & de précaution, que le cas est surprenant, & paroît une chose toute nouvelle. Mais aussi doit-il profiter des régles que nous avons pour nous conduire

conduire dans ces rencontres. Feu Mr. de Launoy, Docteur de Navarre, & ſi célebre par les ouvrages de Critique, qu'il a compoſés ſur pluſieurs points de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, donne quatre Régles, pour diſcerner dans les faits la vérité d'avec le menſonge.

1. Il veut que l'on croye les Auteurs contemporains, lorſqu'ils ont de la probité, & qu'ils ne ſont pas contredits par des témoins du même âge.

2. Il veut qu'on s'en rapporte à ceux qui ont été les plus voiſins du lieu où la choſe s'eſt paſſée.

3. Il veut que le fait ne choque point la raiſon, mais une raiſon éclairée.

4. Il veut que l'on ſe défie d'un fait qui eſt rapporté différemment, & dont les témoins ne conviennent pas ſur pluſieurs points.

En appliquant ces quatres admirables *Preſcriptions* à l'Hiſtoire du Payſan à la Baguette, on ſçaura pourquoi on n'en peut pas douter, ſi l'on ſe veut conduire par la raiſon, qui nous apprend que les eaux ſont d'autant plus pures, qu'on les puiſe plus près de la ſource, ſelon l'expreſſion d'un Poëte ;

Puriùs ex ipſo fonte bibuntur aquæ.

Après tout il faut être bien Etranger

en

en France, & dans les Livres mêmes, pour n'avoir jamais ouï parler de la Baguette Divinatoire. Car enfin je puis assurer avec vérité, que j'ai connu par pure rencontre, tant à Paris, qu'en diverses Provinces du Royaume, plus de cinquante personnes qui employoient cet instrument si simple, afin de trouver des eaux, des minieres, & des trésors cachés, & à qui elle tournoit véritablement entre les mains. *Il est plus raisonnable*, dit le Pere Malebranche, *de croire un homme qui dit, j'ai vû; qu'un million d'autres, qui parlent en l'air. Recherche de la Vérité, l.2. chap. 3. p.158.*

II. On a donné plusieurs noms différens à cette Baguette Divinatoire. On l'a appellée *Caducée, Verge Divine, Baguette Divinatoire, Verge d'Aaron, Bâton de Jacob.* Et ceux qui ont été bien pénétrés de l'utilité de cette admirable invention, n'ont pas manqué de la relever encore par d'autres noms éclatans, comme sont ceux de Verge *luisante*, Verge *ardente*, Verge *saillante*, Verge *transcendante*, Verge *tremblante*, Verge *tombante*, Verge *supérieure*, que lui ont donnés les Italiens qui travaillent aux minieres de Trente & de Tyrol; & sur ces sept noms, Basile Valentin a fait

une

une eſpece de commentaire en ſept chapitres dans le deuxiéme Livre de ſon Teſtament. D'autres l'ont célébrée par des comparaiſons magnifiques. L'un dit que c'eſt la Verge dont Moyſe ſe ſervit, pour faire ſortir l'eau du rocher. D'autres la comparent au ſceptre d'Aſſuérus Roi des Perſes & des Medes, dont Eſter n'eût pas plûtôt baiſé l'extrêmité, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Il y en a même, qui appliquent à cette Baguette ces paroles du Pſeaume 23. *votre verge, & votre bâton m'ont conſolé.*

Voilà le génie des hommes. Ils ne ſçauroient garder de meſures, quand ils ſont prévenus d'eſtime pour quelque choſe. Nous condamnons ſans doute ces expreſſions outrées, & ces explications profanes de la Parole de Dieu, dont on fait-là viſiblement un abus criminel. Il faut méditer dans l'Ecriture ſainte ce qui n'y paſſe point notre intelligence, & adorer ce que nous n'y entendons pas. Voilà l'uſage qu'il en faut faire ſelon les ſaints Peres.

Mais on ne trouvera volontiers rien à dire, que l'on compare cette Baguette à la Verge de Pallas, qui, ſelon Homere, ſervit à cette Déeſſe pour rajeunir Ulyſſe,

Ulysse, & pour lui ôter ensuite les agrémens de la jeunesse qu'elle lui avoit donnés. *Odiss.* 13. & 16. Ce sera, si l'on veut, le Caducée de Mercure, qui selon Virgile, ouvre & ferme les Enfers, & qui préside aux vents & aux tempêtes. *Eneïd.* 4. Ce sera la Baguette de Circé, avec laquelle cette fameuse Magicienne changeoit les hommes en bêtes, & opéroit tant de prodiges. *Homer. Odyss.* 10. *Virgil. Eneïd.* 7. *Ovid. Métamorph.* 17. Ce sera encore le Bâton Augural des Romains, & qui leur tenoit lieu de Sceptre. *Alexand. lib.* 1. *Dier. Genial. lib.* 1. *cap.* 28. On ne s'opposera point dis-je, à toutes ces grandes métaphores, qui sentent un peu le génie des Chymistes, à qui rien ne paroît trop fort, pour exprimer l'excellence de leur Pierre Philosophale.

Il seroit assez difficile de marquer précisément le temps, où l'on a commencé de se servir de la Baguette Divinatoire. Je n'en ai rien trouvé dans les Auteurs, qui ont précédé le milieu du XV. siécle. Car il en est parlé amplement dans le Testament de Basile Valentin Religieux Benedictin qui florissoit vers l'an 1490. J'y vois cependant qu'il en parle d'un air à nous faire croire,

re, que l'on a eu connoiſſance de cette pratique avant ce temps-là.

Oſeroit-on bien avancer que la Baguette Divine a été connuë & pratiquée il y a près de deux mille ans : certainement j'en ai une conjecture, qui n'a pas ſemblé légere à des perſonnes qui ſçavent aſſez peſer les choſes. En effet quelle apparence de compter pour rien ce que Ciceron dit à la fin de ſon premier Livre des Offices, lors qu'exhortant ſon fils Marc à entrer dans tous les devoirs de la ſociété, il lui remontre qu'il doit ſe garder de l'illuſion de ceux qui diſent, qu'il ne faut avoir de relation avec le Public, qu'autant que l'on en a beſoin ; & que ſi l'on avoit trouvé, *comme l'on dit, par la Baguette Divine*, dequoi ſe nourrir, & dequoi ſe vétir, il faudroit ſe dérober aux affaires publiques, afin de mettre tout ſon temps à l'étude: *Quid ſi omnia nobis, quæ ad victum cultumque pertinent, quaſi Virgulâ Divinâ, ut aiunt, ſuppeditarentur.*

Ce qui me porteroit à croire que Ciceron fait alluſion à la *Baguette Divine de Coudrier*, c'eſt qu'il parle d'une fortune faite tout d'un coup, ſans qu'on y ait beaucoup contribué par le travail, comme ſeroit celle d'un homme qui a trouvé

trouvé un tréſor. Il faut ajoûter à cette conſidération, que les Commentateurs & les Traducteurs de cet endroit de Ciceron demeurent-là tout court ; & qu'il eſt à croire que ce grand Homme ne ſe ſera pas ſervi d'un Proverbe froid, ſans ſel, ſans pointe & ſans aucun goût, tel que celui qu'Eraſme & les autres Interprétes de Ciceron lui attribuent.

Varron le plus ſçavant d'entre les Romains a compoſé une Satyre qui a pour titre *Virgula Divina ;* comme nous l'apprend *Vetranius Maurus* dans le catalogue qu'il a fait des ouvrages de Varr on. Et nous trouvons en effet cette Satyre ſouvent citée par *Nonius Marcellus* dans ſon Livre intitulé, *de Proprietate Sermonum.* Mais ce qui acheveroit de me perſuader que Ciceron avoit en vûë la Baguette de Coudrier, & que l'on en avoit connoiſſance alors, c'eſt qu'à la fin de ſon I. livre *de la Divination*, il rapporte des vers d'Ennius, où ce Poëte ſe moquant de certaines gens, qui faiſoient profeſſion d'enſeigner où il y a des tréſors, pourvû qu'on leur donnât une Drachme, leur diſoit : Je vous la donne de bon cœur, mais ce ſera à prendre ſur les tréſors que nous trouverons par votre moyen.

Quibus

Quibus divitias pollicentur, ab iis Drachmam ipsi petunt.
De his divitiis deducam, Drachmam, reddam cætera.

Voilà le Portrait de ces Fourbes qui font encore aujourd'hui le même manége, qui courent les Châteaux de la campagne avec leur Baguette Divinatoire, & qui sous l'espérance qu'ils donnent de découvrir des trésors cachés dans les caves, prennent toujours par avance quelque bon appartement.

C'est une réponse admirable, qu'on auroit bien raison de faire à ces importuns brûleurs de charbon qui promettent des montagnes d'or à ceux qu'ils veulent engager à changer leur argent contre les cendres qui se trouvent au fond des creusets, où l'on cherche depuis si long-temps la Pierre Philosophale.

III. Avant que de donner les différentes manieres de se servir de la Baguette Divinatoire, il faut observer qu'on peut employer indifféremment, toutes sortes de bois, quoique le poreux & le plus leger y soit beaucoup plus propre. Jacques Aymar Payſan de S. Veran près de saint Marcellin en Dauphiné, qui est devenu si fameux depuis qu'il

qu'il a découvert par le moyen de cette Baguette un insigne meurtrier qu'il a suivi durant plus de 45. lieuës, guidé par ce simple instrument, se sert du premier bois trouvé, pour les eaux, pour les métaux, pour les choses volées, & pour les larrons & les assassins.

Le Sieur Royer Avocat au Parlement de Roüen se sert de branches de Laurier & même de troncs d'artichaux, comme de Coudrier. *Je n'y trouve*, dit-il, *à présent aucune différence, & je ne puis déterminer quelles choses s'y portent le mieux les unes que les autres. pag.* 341. Le Pere Déchales Jésuite dit, qu'un Gentilhomme de ses amis employe des branches d'amandier. Cependant ceux qui enchérissent sur-tout, & qui se mêlent de raffiner, disent que le Coudrier est bon pour chercher les veines d'argent, le Frêne pour les minières de cuivre, le Pin sauvage pour le plomb; & que pour trouver l'or, il faut mettre des pointes de fer à l'extrêmité de la Baguette. Il y en a qui veulent qu'elle soit coupée en pleine Lune; mais à dire la vérité, c'est une observation inutile, aussi-bien que celles, dont parle *Georgius Agricola*, qui dit que les Allemands enchantent auparavant la Baguette par

des Vers qu'ils récitent ; & comme quelque autres cérémonies impertinentes marquées par Jean Bélot Curé de Milmonts, homme entêté des superstitions & puérilités cabalistiques, s'il en fut jamais.

On me vient en effet de mettre entre les mains la prétenduë bénédiction de la Baguette, qui doit, dit-on, être coupée d'un seul coup un Mercredi à l'heure Planetaire de Mercure, sur laquelle on doit mettre certains caractéres, & réciter une petite Oraison, qui ne manque jamais d'être bien dévote en ces sortes d'occasions : *Virga avellanæ debet uno ictu incidi, die mercurii, ortu solis ; &c.* Mais il faut renvoyer ces pratiques indignes d'un homme de bon sens à des gens sans science, & sans religion : Car je ne doute point que des fourbes & des charlatans, à qui la Baguette tournoit, n'ayent enveloppé quelquefois ce Don de la nature sous des cérémonies extravagantes, afin de cacher & de mieux faire valoir leur secret : comme je l'ai dit dans mon *Traité de l'Aimant*, de ceux qui percent la tête d'un Poulet sans le faire mourir ; où j'ai fait voir que cette opération est la plus aisée du mon-

de

de : & qu'elle consiste seulement à percer d'un stilet le milieu de la tête du poulet, en un endroit où le cervelet n'étant point blessé, l'animal se trouve ainsi attaché sur une table, sans qu'il en meure ensuite, pourvû qu'on ne l'y tienne pas plus d'un quart d'heure. J'ai fait encore observer que les Bâteleurs, pour faire croire cette opération plus difficile l'accompagnent de paroles barbares, qui n'y servent de rien.

Premiere maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

QUant à la maniere de se servir de la Baguette Divinatoire, la plus commune est de prendre une branche fourchuë de Coudrier, autrement Noisetier, d'un pied & demi de long, grosse comme le doigt, & qui ne soit pas de plus d'une année autant que cela se peut. On tient les deux branches A, & B, dans ses deux mains, sans beaucoup serrer, de maniere que le dessus de la main soit tourné vers la terre; que la pointe C, de la Baguette, aille devant; & que la Baguette soit paralléle à l'horison. Alors on marche doucement dans les lieux, où l'on soupçonne qu'il y a de l'eau, des minieres, ou

de l'argent caché. Il ne faut pas aller brusquement, parceque l'on romproit le volume de vapeurs & d'exhalaisons, qui s'élévent du lieu où sont ces choses, & qui imprégnant la Baguette, la font incliner.

Seconde maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

IL y en a qui tiennent la Baguette autrement. La méthode du Sieur Royer est de la porter sur le dos de la main en équilibre. Voici comme il représente sa maniere : *Pour trouver dons de l'eau, il faut prendre une branche fourchuë soit de coudre, d'aulne, de chêne, ou de pommier, d'environ un pied de longueur, & grosse comme un des doigts, afin que le vent ne la fasse pas facilement remuer, . . . Il la faut mettre sur une des mains en équilibre, & le plus en balance que faire se pourra ; puis marcher doucement ; & quand on passera par-dessus un cours d'eau, elle se tournera.*

Troisiéme maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

LE Pere Kirker Jésuite, dit qu'il a vû pratiquer en Allemagne cette Divination d'une maniere toute différente. On prend un rejetton de coudrier bien droit, & sans nœuds : on le

I^e. Maniere de tenir la Baguette.

2e. Maniere de tenir la Baguette.

le coupe en deux moitiés à peu près de la même longueur : on creuſe le bout de l'un en forme de petit baſſin, & on coupe le bout de l'autre en pointe ; enſorte que l'extrêmité d'un bâton puiſſe entrer dans l'extrêmité de l'autre. On porte ainſi ce rejetton devant ſoi que l'on tient entre les deux doigts *Index*, comme la figure le montre. Quand on paſſe par-deſſus des rameaux d'eau, ou des veines métalliques, ces deux bâtons ſe meuvent & s'inclinent.

Quatriéme maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

IL y a encore une façon, que je n'ai vû ſuivre qu'à peu de gens qui font métier de chercher des eaux. Ils prennent un long rejetton de coudrier, ou de tout autre bois bien uni, & bien droit, comme une canne ordinaire : ils en tiennent les deux bouts dans leurs mains & le courbent un peu en arc ; ils le portent parallele à l'horiſon, & du moment qu'ils paſſent par-deſſus une ſource d'eau, le bâton ſe tourne, & l'arc ſe porte vers la terre.

Non ſeulement il eſt certain, que chacun n'a pas ce don de faire incliner la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur

ſur les métaux, ſur les choſes volées, & ſur les criminels : mais même il arrive à ce Don, pour ainſi dire, des ſyncopes ; deſorte que j'ai vû par expérience que la même perſonne, à qui elle avoit tourné pluſieurs fois, n'avoit plus du tout cette vertu : on s'en eſt déja apperçu pluſieurs fois : comme on le peut voir dans le P. Schott Jéſuite : *Non omnes cum virgula loqui poſſunt, nec eidem perſonæ ſemper percutit. Schott. Magia Sympath. l. 4. part. 4. Sytag. 4. cap. 10. pag. 426.*

Il eſt encore certain que cet effet vient abſolument de la perſonne ; car enfin ſi cela étoit dû à la Baguette, rien n'eſt plus aſsûré que, ſi on la ſuſpendoit ſur un pivot, comme une aiguille de Bouſſole, elle ne manqueroit pas de s'incliner ſur les eaux, ou ſur les métaux ; c'eſt pourtant ce qui n'arrive point du tout, comme je l'ai expérimenté, après le P. Schott. Jéſuite, *pag. 425. de Mag. Sympath.* Je conclus delà, que cet effet ne réſulte donc pas d'une vertu qui ſoit dans la Baguette.

Il y a bien de l'apparence que la Baguette Divinatoire n'a pas été d'abord employée à tous les uſages où on la met aujourd'hui. Encore ne ſçait-on pas qui

3e. Maniere de tenir la Baguette.

4.e Maniere de tenir la Baguette.

qui s'eſt aviſé le premier de cette admirable invention. Il y en a qui croyent que Paracelſe, perſuadé, comme dit *Adrovandus*, *lib.* 1. §. *ratio met. inven. pag.* 20. que les métaux ont quelque ſimpathie avec certains arbres, a introduit cette pratique parmi les Ouvriers qui travaillent aux Minieres. Mais à en juger par les ouvrages mêmes de Paracelſe, bien loin d'avoir donné cours ou crédit à la Baguette Divinatoire, il en parle en pluſieurs endroits comme d'une choſe qu'il ne conſeille jamais de pratiquer, & qu'il condamne même toujours, parce, dit-il, qu'elle n'a rien d'aſſuré dans ſon uſage : *Virgula Divinatoria fallax eſt, ſæpius etiam in numulum unum perditum intendes. Paracelſ. de Philoſophia occult. pag.* 490. C'eſt-là même que Paracelſe dit, qu'après avoir fouillé à l'endroit où la Baguette avoit tourné, on n'y a point ſouvent trouvé de tréſor, quoiqu'elle s'incline quelquefois ſur une petite piéce de monnoye, & que cela pourroit bien venir de ce que les Silphes & les Gnomes ſe rendent maîtres des tréſors, & les détournent, de peur qu'on ne les leur

leur enléve. Après cela, ce Patriarche des Chimiſtes dit avec beaucoup d'ignorance, qu'en ce cas-là l'on doit faire des exorciſmes, ſur quoi des impies ſe ſont ſouvent portés à la profanation des choſes les plus ſaintes, afin de trouver leurs tréſors prétendus, & d'en chaſſer l'eſprit malin qu'ils s'imaginoient s'en être emparé. Paracelſe ſe trompe aſſurément. Et ſa bévûë conſiſte en ce qu'il a crû que la Baguette Divinatoire ne tournoit que ſur les métaux. La Baguette ne trompoit point ; parce qu'elle s'incline pareillement ſur les eaux, ſur les corps morts, ſur les foſſes creuſées en terre, en un mot ſur tout ce qui tranſpire des vapeurs, des exhalaiſons, & des fumées. Bien loin que Paracelſe ait inventé cet uſage de la Baguette pour les métaux ; nous trouvons que Baſile Valentin qui floriſſoit trente ans auparavant, a employé ſept chapitres entiers de ſon Teſtament, afin d'expliquer l'utilité de la Baguette de Coudrier dans la recherche des minéraux.

Mais la bévûë de Paracelſe nous apprend qu'alors, c'eſt-à-dire, vers l'an 1530. qui eſt le temps où il compoſoit

ſes

ſes ouvrages, on n'avoit pas encore fait attention à la propriété qu'elle a d'indiquer les ſources d'eau, & les cadavres des perſonnes qui ont été aſſaſſinées. Et je m'imagine qu'après s'y être trompé pluſieurs fois, on a enfin compris qu'elle tournoit également bien ſur ces autres choſes.

C'eſt ainſi que le hazard a toujours la meilleure part dans preſque toutes les découvertes. On n'a pas trouvé toujours les ſecrets de la Nature en les cherchant. Les Chimiſtes qui ne rencontrent pas ſouvent ce qu'ils recherchent avec tant d'étude & de patience, acquierent en chemin faiſant des connoiſſances très-curieuſes ; le pur hazard leur dévoilant des myſtéres de la Nature auſquels ils ne ſeroient peut-être jamais arrivés, s'ils avoient tenté d'y aller droit.

Appelles ne pouvant trouver la maniere de repréſenter l'écume d'un cheval, jetta de déſeſpoir contre ſon tableau, l'éponge avec laquelle il eſſuyoit ſes couleurs, & fit par hazard cette écume, qu'il n'avoit pû repréſenter par ſon Art.

On dit qu'un Vitrier en coupant ſon verre, & ayant regardé au travers

d'une petite lentille qui s'en étoit détachée, apperçut qu'elle groſſiſſoit les objets d'une maniere monſtrueuſe, & par-là découvrit cette ſorte de petit Microcoſpe merveilleux, à quoi il ne ſongeoit guéres.

Ce fut encore un pur hazard, qui apprit au Païſan de Saint Marcellin, que la Baguette tournoit ſur les cadavres de ceux qu'on a aſſaſſinés. Car enfin en cherchant un jour des eaux dans ſon voiſinage, ſa Baguette s'inclina avec tant de rapidité ſur un endroit, qu'il aſſura que l'eau n'étoit pas loin; mais il ſe trompoit, comme nous l'avons dit de Paracelſe: car au lieu d'eau, on trouva dans un tonneau le corps d'une femme, qui avoit encore au cou la corde dont on s'étoit ſervi pour l'étrangler. On jugea auſſi-tôt que ce ne pouvoit être qu'une femme, qui avoit diſparu depuis quatre mois. Le Païſan alla dans la maiſon de cette femme dont on étoit en peine depuis quelque temps, il préſenta ſa Baguette ſur tous ceux de la maiſon; elle demeura immobile juſqu'à-ce qu'il l'appliquât au mari, ſur lequel elle tourna violemment. Comme ce malheureux prit auſſi-tôt la fuite, le Païſan conclut que

la

la Baguette Divinatoire tournoit ſur les crimininels, auſſi-bien que ſur les ſources d'eau, & ſur les métaux.

CHAPITRE II.

Hiſtoire ſurprenante d'un Païſan, qui guidé par la Baguette Divinatoire, a pourſuivi un meurtrier durant plus de 45. lieuës ſur terre & plus de 30. en Mer.

IL a paru à Paris pluſieurs Relations tant imprimées que manuſcrites ſur la découverte d'un meurtrier, qui s'eſt faite par le moyen de la Baguette Divinatoire. Elles ne ſe contrediſent en rien pour ce qui regarde le fait, quoique les Auteurs ne conviennent pas pour l'explication de cet effet, le plus ſurprenant, & le plus extraordinaire qui fut jamais. Ainſi je pourrois me régler ici ſur la premiere relation qui ſe préſenteroit. Cependant j'ai crû devoir donner la préférence à celles qui ont été dreſſées ſur le Procès-verbal que M. de Vagini Procureur du Roi à Lyon, Magiſtrat d'un mérite très-ſingulier, à faite de toute cette importante affaire; dans l'inſtruction de laquelle il a fait paroî-

tre ſon application & ſon habileté ordinaire.

Je joins à cette Relation quelques particularités que je tire de pluſieurs Lettres qui ont été écrites à M. l'Abbé Bignon, pour l'informer de tout le détail de cette avanture, qu'il importe tant à ceux qui ont à cœur l'avancement des Sciences, de connoître à fond; afin que ſi l'on ne peut pas bien pénétrer la cauſe particuliere & immédiate d'effets ſi ſinguliers, l'on puiſſe du-moins compter que l'on eſt aſſuré du fait.

On ne ſera pas fâché de voir ici quelques morceaux de ces ſçavantes Lettres, puiſqu'on les a lûës avec plaiſir à la Cour; & que d'ailleurs elles partent d'une perſonne d'un ſolide mérite, & à qui nous ſommes mêmes redevables de l'attention, que l'on a apportée, pour bien approfondir la vérité des faits, touchant la vertu de la Baguette Divinatoire. Ces Lettres ſont d'autant plus conſidérables pour le ſujet que je traite, qu'elles nous repréſentent une partie des ſoins, que pluſieurs perſonnes de qualité, & d'un génie exact & pénétrant, ont pris, afin de découvrir s'il y a quelque choſe de réel & d'aſſuré dans l'uſage de cette Baguette.

Récit

Récit de ce que Jacques Aymar a fait pour la découverte du meurtrier de Lyon.

LE 5. Juillet 1692. sur les dix heures du soir, on assassina, à Lyon dans une cave, un Vendeur de vin & sa femme, afin de voler leur argent, qui étoit dans une boutique tout proche, laquelle leur servoit de chambre. Tout cela fut éxécuté avec tant de résolution & de silence, que personne ne s'apperçut d'abord de ce meurtre : ce qui donna lieu aux Assassins de s'enfuïr.

Un Voisin touché vivement de l'énormité de ce crime, s'étant souvenu qu'il connoissoit un nommé Jacques Aymar riche Payſan, qui se mêloit de suivre à la piste les larrons & les meurtriers, le fit venir à Lyon, & le présenta à M. le Procureur du Roy, à qui ce Villageois donna parole que, pourvû qu'on le menât dans le lieu où l'assassinat avoit été commis, pour y prendre son impression, il iroit certainement sur les pas des coupables, les suivroit & les démêleroit en quelque lieu qu'ils fussent. Il ajoûta, que pour venir à bout de ce qu'il promettoit, il se serviroit d'une Baguette faite indifféremment de toute sorte de bois, & coupée sans aucune façon en quelque temps que ce soit,

enfin telle qu'il employe pour trouver les ſources d'eau, les métaux, & les tréſors cachés.

Monſieur le Lieutenant-Criminel, & Monſieur le Procureur du Roi l'envoyérent donc dans la cave où le meurtre avoit été commis. Il y fut émû, ſon poulx s'éleva comme dans une fiévre violente, & la Baguette fourchuë, qu'il tenoit entre ſes mains, tourna rapidement ſur les deux endroits, où l'on avoit trouvé les cadavres du Vendeur de vin & de ſa femme.

Ayant pris là ſon impreſſion, comme il le ſouhaitoit, guidé par ſa Baguette, il paſſa par toutes les ruës, par où les Aſſaſſins avoient fuï. Il entra dans la Cour de l'Archevêché, & fut à la porte du Rhône, qui ſe trouva fermée, parcequ'on faiſoit cette expérience de nuit. Le lendemain il ſortit de la Ville par le pont du Rhône, & toujours conduit par ſa Baguette, il prit à main droite le long de ce Fleuve. Trois perſonnes, qui l'eſcortoient, furent témoins qu'il s'appercevoit quelquefois de la trace de trois complices, & que quelquefois il n'en comptoit que deux. Dans cette incertitude ſa Baguette le conduiſit à la maiſon d'un Jardinier,

où

où il fut éclairci du nombre des scélérats. Car enfin étant arrivé là, il soûtint de toutes ſes forces, qu'ils avoient touché une table, & que de trois bouteilles, qu'il y avoit dans la chambre, ils en avoient touché une, ſur laquelle ſa Baguette tournoit très-viſiblement. En effet, deux enfans de neuf-à-dix ans, qui le nioient d'abord par la peur d'être punis de leur pere, pour avoir tenu la porte ouverte contre ſa défenſe, avoüerent enſuite que trois hommes, qu'ils dépeignirent, s'étoient gliſſés dans la maiſon, & avoient bû le vin de la bouteille, que le Païſan déſignoit.

Comme on étoit déja éclairci par cette déclaration des enfans, on n'héſita point de ſuivre le Païſan, & d'aller au bord du Rhône à demi lieuë plus bas que le Pont : on apperçût dans le ſable les traces de ces ſcélérats imprimées le long du rivage. Ce qui fit juger qu'ils s'étoient mis ſur la riviere. Le Villageois les ſuivit auſſi exactement par eau, que ſur terre ; & fit paſſer ſon bateau dans des routes, & ſous une arche du Pont de Vienne, où l'on ne paſſe jamais ; ſur quoi on conclut que, puiſque ces malheureux s'écartoient ſi fort du veritable chemin, ils n'a-

voient point assurément de batelier.

Durant le voyage, le Villageois fit aborder à tous les ports où les fugitifs avoient pris terre, alloit droit à leur gîte, & reconnoissoit au grand étonnement des hôtes & des spectateurs, les lits où ils avoient couché, les tables sur lesquelles ils avoient mangé, & les pots & verres qu'ils avoient touchés.

Il arrive au Camp de Sablon, où il se sentit beaucoup plus ému; il croyoit bien voir, & démêler les meurtriers, dans cette foule de Soldats; enfin il étoit persuadé qu'ils étoient-là; mais pour s'en assûrer, il n'ose faire agir sa Baguette, de peur que les Soldats ne l'insultent, & ne le maltraitent.

Cette considération le fit revenir à Lion, d'où on le renvoya au Camp de Sablon dans un bateau avec des Lettres de recommandation. Il n'y trouva plus les criminels. Se mit pourtant à les suivre, & fut après eux jusqu'à la foire de Beaucaire en Languedoc, & marqua toûjours dans la route les lits, les tables, & les siéges où ils s'étoient reposés.

Etant à Beaucaire, & cherchant dans les ruës, sa Baguette le conduisit à la porte d'une prison, où il assura positivement qu'il y avoit un des scélerats.

On

On lui ouvrit la porte ; on lui préſenta quatorze, ou quinze priſonniers ; il appliqua à tous ſa Baguette, qui ne tourna que ſur un Boſſu, qu'on y avoit mis depuis une heure pour un petit larcin.

Le Païſan n'héſita point à dire que c'étoit-là certainement un des complices du meurtre. Cependant il ſe mit à chercher les autres, & découvrit qu'ils avoient pris un ſentier, qui conduiſoit au chemin de Nîmes. On n'en fit pas davantage pour cette fois. On transfera à Lion le Boſſu, qui ſoûtenoit au Païſan que ſa Baguette mentoit, jurant qu'il n'avoit point du tout de connoiſſance de ce meurtre, & que même il n'avoit jamais été à Lion. Cependant comme on le remenoit par le même chemin, qu'il avoit ſuivi en fuyant ; & ſe voyant partout reconnu par les hôtes chez qui il avoit logé, il avoüa étant à Bagnols, qu'il avoit paſſé par cette même maiſon en déſcendant du Rhône, avec deux hommes faits, comme les enfans du Jardinier d'auprès de Lion les avoient dépeints. Il ajoûta que c'étoit deux Provençaux, qui l'ayant pris pour Valet, l'avoient engagé de tremper dans cette action, ſans qu'il eût pourtant ni

tué

tué ni volé ; & que les Provençaux avoient fait le maſſacre, & volé l'argent, dont ils ne lui avoient donné que ſix écus & demi. Cette confeſſion rejouïſſoit un peu le Païſan, parce qu'elle faiſoit voir qu'il ne s'étoit point trompé. Ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que ce Villageois ne pouvoit aller derriere le Boſſu le long du chemin, à cauſe qu'il y reſſentoit de grands maux de cœur. Pour éviter cela, il falloit qu'il marchât devant. C'eſt ſans doute par la même raiſon que ce Villageois ne ſçauroit ſe trouver dans les lieux, où quelque meurtre a été commis, qu'il ne ſoit incommodé notablement par les mêmes maux de cœur, & qu'il ne ſoit agité comme dans l'accès d'une fiévre violente. Ce qu'il reſſent beaucoup moins, quand il pourſuit des meurtriers ſur une riviere ; & ce qu'il n'éprouve point du tout lorſqu'il cherche des eaux ou de l'argent caché.

Le Boſſu dans le premier interrogatoire qu'il ſubit, dès qu'il fut à Lion, confeſſa que le jour du meurtre, deux hommes, qui parloient Provençal, l'avoient mené à la boutique d'un Marchand, de qui ils achetérent, ou déroberent deux ſerpes à Bûcheron ; que ſur

les

les dix heures du ſoir tous trois enſemble, furent chez ce vendeur de vin, qu'ils firent venir à la cave avec ſa femme, ſous prétexte de remplir une groſſe bouteille couverte de paille ; que les deux Provençaux deſcendirent ſans lui dans la cave avec ces bonnes gens, que là ils les tuérent à coups de ſerpe, & remonterent dans la boutique, ouvrirent un coffre, & volerent 130. écus, 8. Loüis d'or & une ceinture d'argent. Il avoüa encore qu'ils s'allérent promptement cacher dans une grande cour; que le lendemain ils ſortirent de Lion par la porte du Rhône ; qu'ils bûrent à la maiſon d'un Jardinier en préſence de deux enfans ; qu'ils détacherent un batteau du rivage; qu'ils furent au Camp de Sablon, & de là à Beaucaire. Il ajoûta enfin que ſur la route ils avoient logé chez les mêmes hôtes, où le Payſan l'avoit fait repaſſer au retour afin de l'y faire reconnoître.

Cette confeſſion du Boſſu expliqua bien des choſes, qu'on ne pouvoit débroüiller auparavant. Car on trouva véritablement dans la boutique, qui ſervoit de chambre, une ſerpe à Bûcheron neuve & toute ſanglante, avec une groſſe bouteille preſque pleine de vin.

Dès-

Dès-que la nouvelle de la prise du Bossu fut répanduë dans Lion, chacun raisonna à sa maniere sur l'homme à la Baguette, qui avoit suivi & démêlé si exactement ce misérable durant plus de 45. lieuës françoises, qu'il y a depuis Lion à Beaucaire. Les sçavans, & les curieux se reveillerent au bruit d'une avanture si surprénante & si rare, que toute l'antiquité ne produit rien qui en approche. On fit des expériences; on visita le Villageois, on le fit parler, on l'écouta, on l'examina, on étoit attentif à tout ce qu'il faisoit : & la chose en vérité le meritoit bien. Les sçavans prirent le parti qui étoit le meilleur. Car enfin ils solliciterent le Païsan de retourner à la cave, pour y faire de nouveau ses mêmes expériences. Cela se fit en présence de personnes distinguées. Il parcourut la cave, & les mouvemens de la Baguette marquérent les deux endroits, où le mari & la femme étoient tombés en mourant; il y fut abondamment moüillé de sueur, eut le poulx élevé, & demeura plus d'une heure en cet état.

On pousſa les expériences encore plus loin. On prit la serpe sanglante & deux autres du même ouvrier; on les

range

rangea à un pas de diſtance l'une de l'autre : le Villageois mit le pied ſur chacune, & la Baguette ne s'inclina que ſur celle qui étoit ſanglante. On s'imagina que ce Païſan pouvoit adroitement imprimer ce mouvement à la Baguette : c'eſt pourquoi on les cacha dans la terre ; & on lui ferma les yeux avec une ſerviette, & toûjours, la Baguette tourna immanquablement ſur la ſerpe enſanglantée. Tout cela s'eſt paſſé ſous les yeux de perſonnes non ſeulement de qualité ; mais d'un caractére d'eſprit à ne ſe pas laiſſer ébloüir.

J'eſtime que l'on en jugera ainſi, quand on aura lû ce qui en eſt dit dans la premiere Lettre à Monſieur l'Abbé Bignon. Voici comment elle parle : *Monſieur de Berulle vint chez moi il y a quelque temps à neuf heures du ſoir accompagné de Mr. le Lieutenant Criminel, de Mr. le Procureur du Roi, & de Mr. le Comte de Varax. Il me préſenta un Païſan, qui me dit être de St. Marcellin en Dauphiné, & ajoûta que c'étoit celui, dont il m'avoit déja parlé, qui avoit la vertu de découvrir les eaux, auſſi-bien que les meurtriers & les voleurs. Il me montra enſuite trois groſſes ſerpes que portoit un laquais de Mr. le Procureur du Roi,*

toutes

toutes pareilles & du même ouvrier, ſur l'une deſquelles il y avoit un peu de ſang, & qu'il me dit être celle qui avoit ſervi à un meurtre qui s'étoit fait ici quelques jours auparavant : & ajoûta que la Baguette du Païſan tournoit ſur celle-là, & ne tournoit pas ſur les autres : qu'il en avoit déja été témoin, & me demanda ſi je voulois l'être auſſi. J'acceptai le parti. Nous prîmes les ſerpes Mr. de Berulle, & moi : & après les avoir miſes dans mon jardin ſur des herbes en différens endroits ; quoiqu'il fût déja nuit, Mr. de Berulle prit encore la précaution de bander lui-même les yeux au Payſan avec un linge, & de le conduire par la main ſur les ſerpes. La Baguette ne tourna point ſur la premiere, ni ſur la troiſiéme ; mais elle tourna ſur la ſeconde, qui à la clarté de la bougie fut reconnuë pour la meurtriere. Je ne fus pas encore ſatisfait de cette premiere expérience : & croyant que le hazard pouvoit s'en être mêlé, je fis prendre par mes gens trois tabliers de cuiſine, dans chacun deſquels on enveloppa une des ſerpes, ſur leſquels nous conduisîmes derechef le Païſan, qui ayant entendu qu'on les mettoit dans du linge, nous dit qu'il ne croyoit pas que ſa Baguette tournât deſſus ; & en effet elle

ne

ne tourna point. Je demandai au Païſan, ſi elle tourneroit ſur les ſerpes couvertes de terre, il me dit qu'oüi. Sur cela nous les enterrâmes Monſieur de Berulle & moi dans mon jardin en des lieux ſéparés, de maniere qu'on ne les voyoit point du tout. Nous y conduisîmes enſuite le Païſan. La Baguette ne tourna point ſur la premiere & la ſeconde ; mais elle tourna ſur la troiſiéme, que nous reconnûmes à la bougie être la meurtriere. Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai vû du Païſan.... Mais voici ce qui m'arriva hier au ſoir : Monſieur le Procureur du Roi d'ici, qui par parenthèſe eſt un des plus ſages & des plus habiles hommes de ce Pays, me vint prendre ſur les ſix heures, & me mena à la maiſon, où s'étoit fait le meurtre. Nous y trouvâmes Mr. Grimaut Directeur de la Doüanne, que je connois pour un fort honnête-homme, & un jeune Procureur nommé Beſſon, que je ne connoiſſois pas & que Mr. le Procureur du Roi me dit avoir la vertu de la Baguette, auſſi bien que Mr. Grimaut. Nous deſcendîmes tous dans une cave, où le meurtre s'étoit commis ; & toutes les fois que Mr. Grimaut, & ce Procureur paſſoient ſur le lieu où le meurtre s'étoit fait, & où il y avoit encore du ſang, les Baguettes qu'ils

qu'ils tenoient en leurs mains ne manquoient jamais de tourner, & ne tournoient plus auſſi-tôt qu'ils avoient paſſé cet endroit. Nous fîmes ce manége pendant une groſſe heure, & quantité d'expériences ſur la ſerpe meurtriere, que Mr. le Procureur du Roi avoit fait apporter avec lui, qui ſe trouverent toutes juſtes. Je remarquai des choſes extraordinaires au Procureur. La Baguette lui tournoit bien plus fortement qu'a Mr. Grimaut; & lorſque je mettois un de mes doigts dans chacune de ſes mains, pendant que la Baguette tournoit, je ſentois des battemens d'arteres tout-à-fait extraordinaires dans ſes mains... Il avoit le poulx élevé, comme dans une fiévre. Il ſuoit à groſſes gouttes. Il falloit de temps en temps qu'il allat prendre l'air dans la cour.... Vous jugez bien, Monſieur, qu'après cela il ne m'eſt pas poſſible, de ne pas croire à la Baguette. On s'en moquera tant que l'on voudra.... Mais j'eſpere que je ſerai bien-tôt vengé, & que les expériences, que l'on ne manquera pas de faire à Paris ſur les vols & les meurtres, par ceux qui ont éminemment la vertu de découvrir les eaux, feront bien-tôt connoître, que nous avons eu raiſon ici de croire ce que nous avons vû; car je ne doute point que la vertu, pour découvrir

vrir les meurtres, ne ſe trouve dans la plûpart de ceux qui découvrent les eaux. Je dis dans la plûpart ; car j'ai déja vérifié ici qu'elle ne ſe trouve pas en tous. Voilà qui eſt circonſtancié d'une maniere, à ne nous laiſſer rien à ſouhaiter là-deſſus.

Mais pour reprendre le fil de notre hiſtoire : deux jours après que le Païſan fut arrivé à Lion, on le renvoya avec des Archers au ſentier, qui conduit à Nîmes, & où il avoit ceſſé de ſuivre les deux autres ſcélérats, afin d'en reprendre la piſte. La Baguette le remena par de longs détours dans Beaucaire à la porte de la même priſon, où l'on avoit trouvé le Boſſu. Sur cela il aſſura qu'il y en avoit encore un là-dedans. Mais il en fut détrompé par le Geolier, qui lui dit qu'un homme, tel qu'on repréſentoit un de ces deux ſcélérats, y étoit venu depuis peu demander des nouvelles du Boſſu. Le Villageois ſe remit enſuite ſur leurs pas. Il fut juſqu'à Toulon dans une hôtellerie, où ils avoient dîné le jour précédent. Il les pourſuivit ſur la mer ; car ils s'étoient embarqués, pour ſe réfugier à Gênes. Il reconnut qu'ils prenoient terre de temps-en-temps ſur nos Côtes ; qu'ils y avoient

couché ſous des Oliviers ; & malgré les tempêtes, & le gros vent qui ſurvint, il les ſuivit ſans pouvoir les atteindre, juſqu'aux dernieres limites du Royaume.

Cependant le Procès du Boſſu s'inſtruiſoit à Lyon, avec la derniere exactitude ; & quand le Païſan fut de retour, ce criminel, qui ne ſe donnoit que dix-neuf ans, fut condamné à être rompu vif à la Place des Terreaux, & à paſſer en allant au ſupplice pardevant la porte du vendeur de vin, où la Sentence fut lûë. A peine le patient fut-il devant cette maiſon, que de ſon propre mouvement il demanda pardon à ces pauvres gens, dont il déclara qu'il avoit cauſé la mort, en ſuggérant le vol, & gardant la porte, dans le temps qu'on les aſſaſſinoit.

Voici comme en parle la Lettre à Monſieur l'Abbé Bignon : *Un des complices du meurtre, qui a donné occaſion à la Scéne de la Baguette, & que l'on avoit ſuivi juſqu'à Beaucaire par le moyen de cette Baguette, a été rompu vif depuis deux jours. Il a tout avoué ; & ſa confeſſion s'eſt trouvée ſi conforme à tout ce que la Baguette a indiqué, & à cinquante autres preuves & circonſtances que l'on a euës d'ailleurs, que jamais affa re*

de

de cette nature n'a été mieux éclaircie.

Voilà un fait que je crois très-conſtant, quelque diſpoſition que j'aye à vouloir jouïr éxactement de tous les droits de la *liberté Philoſophique*, qui ne ſe repoſe pas volontiers ſur le crédit & l'autorité des témoins, & qui eſt en poſſeſſion immémoriale de pouvoir ſoumettre à un éxamen ſévere tout ce qui paroît nouveau en matiere de Phyſique. Mais comme cette liberté n'eſt pas ridicule & extravagante, elle a ſes bornes, au-delà deſquelles elle dégénere en une incrédulité ſotte & ignorante, qui doute plus par humeur que par raiſon, & qui eſt plus d'un jeune étourdi, que d'un véritable Philoſophe. Meſſieurs de la Société Royale de Londres qui prennent tant de meſures, ſi ſcrupuleuſes mêmes, avant que de porter leur jugement en matiere de fait, ſe déterminent pourtant à croire un phénomene, quand ſoixante ou cent perſonnes l'atteſtent. C'eſt ſur ce principe que leur Hiſtorien veut qu'on ne doute point de la vérité, & de la certitude de leurs expériences. Comme je n'en demande pas davantage ſur l'hiſtoire que je viens de raconter, je me ſervirai, au ſujet de l'expérience de la

Baguette Divinatoire, de ce qu'il dit à l'égard des expériences de la Société Royale d'Angleterre. *Je leur dirai donc : Ce qu'on approuve & pratique maintenant dans le monde, n'a point plus de certitude & d'évidence, que ce que la Société propoſe ; ſi on excepte les ſaints myſteres de notre Religion. Dans toutes les matieres de croyance, d'opinion & de ſcience, la certitude dont les hommes ont coûtume de ſe contenter, n'égale point celle des faits dont on rend compte au Public. J'oſe en appeller à tous les hommes prudens, puiſque dans tous les Païs où les hommes ſont gouvernés par des Loix, on ne demande que le témoignage de deux ou trois témoins dans les affaires où l'on décide de la vie & des biens ; ſi ce n'eſt pas les traiter équitablement ſur un fait de Phyſique, de leur donner le témoignage & le conſentement de ſoixante ou cent perſonnes ?* Hiſtoire de la Société Royale de Londres, 2. part. ſect. 17. pag. 125. Je n'ai pû m'empêcher d'ajoûter cette réfléxion à la ſuite de ce récit, quoiqu'il ſemble que ce que j'ai dit à l'entrée du premier Chapitre, dût ſuffire pour convaincre ceux qui doutent du fait : mais comme il y a des gens qui n'agiſſent que par imitation, j'ai été bien-

aiſe

aiſe de leur propoſer l'exemple de Meſſieurs de la Société Royale de Londres.

On voit là les juſtes bornes dans leſquelles ils renferment leur crédulité. Après tout ne ſe ſouviendra-t-on jamais qu'il faut des raiſons pour douter auſſi bien que pour croire ?

Comme Monſieur Bourdelot, Médecin du Roi, m'a fait la grace de m'envoyer une Lettre qu'il vient de recevoir de M. Chauvin Médecin de Lyon, où il répond à quelques difficultés qu'on lui a propoſées ſur l'homme à la Baguette, & particulierement ſur ce qui regarde le fait, j'en inférerai ici quelque choſe : d'autant plus volontiers qu'il s'agit de bien établir la vérité du fait, dont beaucoup de gens ſemblent s'être fait un point de conduite de douter.

Voici ce que M. Chauvin écrit à M. Bourdelot : *Je ne conçois pas comme il ſe trouve encore de très-bons Philoſophes qui nient la poſſibilité du fait, ou qui l'attribuent à quelque pacte avec le diable. On m'a aſſuré que ce dernier ſentiment eſt celui du Pere Mallebranche : faites-moi l'amitié de m'éclaircir de la vérité, & s'il peut être poſſible qu'un auſſi grand Métaphyſicien donne dans une pareille cauſe,*

cauſe, pour expliquer un phénomene de Phyſique, & quelles peuvent être ſes raiſons. Je ſuis néanmoins un peu moins ſurpris du parti qu'a pris ce bon Pere, depuis que l'illuſtre M. Chirac, Profeſſeur en Médecine à Montpellier, a pû me propoſer la difficulté ſuivante.... Il ne croit pas qu'il y ait perſonne au monde qui ſoit doué d'une pareille vertu à celle que nous ſuppoſons dans notre Villageois; non pas même pour la découverte des ſources. Sur quoi M. Chauvin ajoûte: *Le don de trouver des ſources eſt de notoriété publique dans notre Villageois, & dans pluſieurs autres perſonnes; & on le voit tous les jours confirmé par une infinité d'expériences.... Il y a donc des hommes qui ont une diſpoſition de corps propre à découvrir des ſources: & comme je conçois que celui de ſuivre un aſſaſſin eſt plus proportionné à la mécanique de l'homme, que celui de trouver les ſources, je ne doute pas que quelque homme ne puiſſe avoir ce don là.*

M. Chauvin après cela déclare que ce don ne s'étend pas ſi loin que Monſieur Panthot le fait aller dans ſa Lettre à Monſieur le premier Médecin. Mais il dit que ſi on en demeure aux termes du récit qu'il en a fait, ſur quoi il a dreſſé ſa diſſertation, *& qui n'eſt qu'un*

précis

précis de la procédure ſur laquelle trente Juges, très-vigilans & très-éclairés, ont condamné un des complices à être rompu vif, lequel a avoué ſon crime ſur l'échaffaut, il paroît que la perſonne du monde la plus incrédule ne ſçauroit le révoquer en doute.

Enſuite il montre que par la ſeule inſpection de toute cette affaire, dont les circonſtances ſont ſimples, liées, naturelles, & mêlées mêmes d'incidens que la plus fine prudence n'auroit pû prévoir, il eſt impoſſible que ce ſoit un jeu d'eſprit & une intrigue concertée. Il eſt certain que deux perſonnes ont été aſſaſſinées, qu'un criminel a été rompu vif, & que trente Juges ont éxaminé & jugé cette affaire avec une application prodigieuſe. Il eſt d'ailleurs certain que le Païſan à la Baguette a été le ſeul organe, qui a fait découvrir & arrêter le Boſſu fugitif. Tous ceux qui atteſtent ces articles ſi inconteſtables, aſſurent également que le Villageois n'a réüſſi dans cette recherche, que par ſa Baguette Divinatoire. Y a-t-il à douter après cela ? Les hommes agiſſent pour une fin ; ils ne font point d'actions ſans motif ; ils ne ſe remuent pas tout-à-fait machinalement ; ils ſe propoſent

un

un profit dans un menſonge concerté. Que revient-il aux Juges de Lyon de reconnoître, & de dire que Jacques Aymar a ſuivi durant quarante-cinq lieuës, guidé par ſa ſeule Baguette, le Boſſu fugitif; ſi ce n'eſt la vérité du fait, le mouvement de leur conſcience, & le devoir de leurs charges qui les forcent à rendre ce témoignage?

La Lettre de M. Chauvin contient encore quelques réponſes qu'il a faites à des queſtions qui lui ont été propoſées par M. Terré, Médecin de Monſieur le Cardinal de Bouillon. Comme cet éclairciſſement contient des faits fort curieux, j'ai crû les devoir placer ici. *Le Villageois pourroit ſuivre un Aſſaſſin ſans Baguette; mais il ne peut pas decouvrir les ſources, l'or & l'argent caché ſans elle. Comme la Baguette ne lui ſert ſur un Aſſaſſin, que de ſigne extérieur & que d'un moyen de délaſſement, il ne ſe gene pas à la tenir toujours entre ſes mains de la maniere décrite. Il convient néanmoins qu'une longue pourſuite d'un Aſſaſſin le fatigue ſi fort, qu'il en eſt comme épuiſé. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il mette ſes pieds ſur les traces de ceux des Aſſaſſins; il ſuffit qu'il ſoit ſur leur route; ce qui eſt démontré par la maniere dont il ſuit un Meurtrier ſur*

une

riviere. C'eſt la nature du ſentiment intérieur qu'il reſſent au moment qu'il eſt, pour ainſi-dire, aimanté ſur le lieu d'un aſſaſſinat, qui lui empêche de prendre le change : & quoique je conçoive bien la méchanique par laquelle notre Païſan peut reconnoître une femme débauchée, ce bon Villageois n'a jamais dit qu'il eût ce don, non-plus que celui de connoître le plus coupable des complices d'un meurtre. La Baguette tourne ſur les traces d'un aſſaſſin éxécuté : car elle tourne actuellement dans la cave où l'aſſaſſinat a été commis.

Voici, ce me ſemble, le fait aſſez circonſtancié, & peut-être aſſez établi, pour n'en plus douter. C'eſt à ceux qui liront cette Hiſtoire à éxaminer là-deſſus, & à voir juſqu'où l'on pourroit pouſſer le Pyrrhoniſme, s'il étoit permis de révoquer en doute des faits qui ont tous les caractéres d'autorité que peut éxiger la foi humaine.

Chapitre III.

La nature n'a qu'un seul méchanisme dans toutes ses opérations, & la Philosophie des corpuscules, est la seule qui puisse rendre raison des merveilles de la sympathie & des mouvemens de la Baguette Divinatoire.

IL faut d'abord remarquer que par le *méchanisme de la nature*, on ne veut point signifier un être, qui, sans être Dieu, agiroit incessamment par-tout le monde, comme les Philosophes Payens l'ont entendu : Car ils s'imaginoient que la nature étoit une ame universelle, qui animoit & mettoit en mouvement toutes les choses corporelles. Mais par le méchanisme de la nature nous entendrons toujours *les loix générales du mouvement que le Créateur a établies, & selon lesquelles il gouverne tout l'Univers.*

Il faut encore remarquer que, comme il est constant qu'il n'y a point d'effet sans cause, puisque rien ne se peut produire de soi-même, il est pareillement certain, que nulle cause ne peut agir sur aucun sujet, si ce n'est en le touchant

touchant, ſuivant ce principe naturel, auquel il ne faut jamais donner d'atteinte; que *rien n'agit ſur ce qui eſt diſtant : nihil agit in rem diſtantem.* Cela ſuppoſé.

I. Je dis que, la nature agiſſant toujours par les voyes les plus ſimples, & ne faiſant jamais rien en vain, elle ne prend pas, quand elle opére des merveilles, une autre conduite que celle qu'elle tient lorſqu'elle ſe jouë, pour ainſi dire, dans des ouvrages communs, & dont les reſſorts ſont tout à découvert. Ce principe eſt de la derniere importance; & faute d'y avoir eu égard dans l'explication des phénomenes de la nature, les Philoſophes de l'Ecole, & le petit peuple ſe ſont jettés dans des extrêmités contraires, qui ont également retardé le progrès que les hommes pouvoient faire dans l'étude des choſes naturelles.

Le petit peuple accoûtumé à ne pas s'élever au-deſſus des choſes ſenſibles, & ne pouvant s'imaginer que la Nature employât des Agens, qui ne fuſſent pas viſibles & palpables, a attribué aux Sorciers & aux démons, tous les effets dont il ne pouvoit pas développar le méchaniſme.

Les Philoſophes de l'Ecole au con-

traire, ne voulant pas ramper avec le peuple dans les choſes groſſieres & ſenſibles, ont pris une route toute oppoſée. Quand il a été queſtion d'expliquer les phénomenes ſurprenans de la nature, ils ont appellé à leur ſecours les *qualités réelles*, les *formes ſubſtantielles*, & les termes pompeux de *ſympathie*, *d'antipathie*, & de *vertus occultes*, ſous leſquels on leur reprochera toujours d'avoir voulu cacher leur ignorance.

Pour nous, notre deſſein eſt de marcher entre ces deux extrêmités. Nous quitterons au peuple les corps groſſiers & ſenſibles, qui ne ſont point certainement les organes, dont la nature ſe ſert dans ce qu'elle fait de merveilleux. Nous négligerons pareillement les *qualités*, les *formes ſubſtantielles* les *vertus occultes*, ſi célébres dans l'Ecole, qui ne tombent pas à la vérité ſous les ſens par leſquels le peuple ſe gouverne; mais auſſi qui ſont pour le moins autant inintelligibles, que les ſecrets les plus impénétrables de la Phyſique.

Nous reconnoîtrons donc entre les *corps viſibles* & ces *êtres inconcevables*, un genre moyen d'agents volatils, très-ſubtils, & très-actifs, que nous nommerons indifféremment *Corpuſcules*, *Particules*

Particules de la matiere, *Atomes*, *matiere ſubtile*. Car pour le nom il importe peu ; & cela ne mérite pas après tout, qu'il y ait un ſchiſme & une diviſion entre les Cartéſiens & les Gaſſendiſtes ; puiſque ce n'eſt qu'une même Philoſophie dans le fond, & que l'on peut expliquer par les *atomes* de Gaſſendi tout ce que l'on explique par la *matiere ſubtile* de Deſcartes.

On voit déja bien par ce plan, que je ne me ſervirai pas non plus des quatre Elémens des Péripatéticiens, ni des trois des Chymiſtes, pour expliquer, comment ſe fait le mouvement de la Baguette Divinatoire. Je ne mépriſe pas pour cela l'antiquité. C'eſt peut-être par l'eſtime que j'en fais, que j'en uſe de la ſorte. Car enfin quelque âge que puiſſe avoir la doctrine d'Ariſtote, & le Péripatétiſme, la Philoſophie des corpuſcules eſt beaucoup plus ancienne : c'eſt du-moins l'opinion de M. Boyle qui lui donne le nom de *Philoſophie Phénicienne*, parcequ'elle a précédé toute la Philoſophie des Grecs. Il ſe ſert, pour établir ſa prétention, du témoignage de quelques anciens Ecrivains, qui aſſurent qu'avant qu'*Epicure*, ou *Démocrite*, ou même *Leucippe* euſſent ja-

mais enſeigné leur Philoſophie dans la Gréce, il y avoit eu un certain Phyſicien, originaire de la Phénicie, qui expliquoit tous les Phénomenes de la nature par les mouvemens & les propriétés des petites particules de la matiere: *Scriptorum quorumdam antiquorum autoritate fretus, à quibus accepi Phyſicum quemdam è Phœnicia oriundum Phœnomena naturalia per minutarum materiæ particularum motum, aliaſque affectiones explicare ſolitum. Boyle Præfat. in Experim. Chymic.*

Ce qui a le plus contribué à écarter de la vérité les Sectateurs des *qualités occultes*, c'eſt qu'ils ont crû qu'il y avoit plus de myſtere qu'il n'y en a véritablement, dans les effets que nous admirons davantage. Ils ſe ſont figurés que, lorſque la nature ſe cache dans ſes œuvres, elle ſe comporte d'une autre façon que quand elle agit à découvert: c'eſt cependant toujours le même méchaniſme.

Ainſi lorſque nous voyons qu'un corps eſt mis en mouvement, qu'il eſt pouſſé, encore que le reſſort, & la maniere, dont ſe fait cette impulſion, ne nous ſoient pas ſenſibles, à cauſe de l'extrême groſſiereté de nos ſens, & de la prodigieuſe

prodigieuſe ténuité ou petiteſſe des agens, que la nature employe, nous devons pourtant être perſuadés, que ce mouvement eſt produit ſelon les mêmes loix, par leſquelles les corps ſont mûs à découvert & ſenſiblement.

Il n'y a qu'à examiner par quels moyens l'Art, qui ne fait qu'imiter la nature, met quelque choſe en mouvement : or la méchanique remuë les machines par le *levier* par la *poulie*, par la *roüe*, par le *coin*, & par la *vis*; on doit donc ſe perſuader, que ſi la Nature, lorſqu'elle agit par des reſſorts ſecrets, n'employe pas ces inſtrumens groſſiers, dont la Méchanique ſe ſert, pour augmenter les forces humaines, elle leur ſubſtituë certainement des inſtrumens équivalens, mais plus ſubtils, & tout-à-fait inſenſibles. Toute la différence qu'il y a entre les opérations de la Nature, qui nous paroiſſent ſurprenantes, & celles dont nous ne ſommes point du tout touchés : c'eſt que dans le merveilleux, ſon méchaniſme n'employe que le miniſtére d'organes & d'inſtrumens, ſur leſquels nos ſens n'ont aucune priſe; & que dans les ouvrages ordinaires elle ne cache point ſon art, ne mettant en œuvre que les choſes

ſenſibles. Ce qu'il y a de différence vient donc des agens, dont les uns ſont ſenſibles, & les autres ne ſe découvrent que par la raiſon ; mais quant au méchaniſme, c'eſt toûjours le même ; c'eſt partout la même analogie & la même conduite.

Quand par exemple, le feu brûle le bois, rien ne ſurprend, parceque la Nature ne ſe cache point là ; & l'on voit comment la flamme perce, ouvre le bois, en ſépare & en écarte les parties afin de s'y inſinuer, & de le conſumer. Tout cela eſt de la juriſdiction des ſens. Mais il n'en va pas de même lorſque les fumées ſéches & chaudes des minieres deſſéchent, & brûlent les plantes & les arbres qui croiſſent deſſus ; parce que ces exhalaiſons ſubtiles, acres & mordantes ne tombent pas ſous les ſens, il a fallu que la raiſon ait aidé à les découvrir. Cependant c'eſt le même méchaniſme ; & la nature en brulant le bois par le feu ne prend pas une autre méthode que celle qu'elle tient pour brûler les plantes ſur les minieres ; puiſque les corpuſcules brûlants, qui s'exhalent des matieres minérales, percent, ouvrent, déchirent, découpent & ſéparent les parties des plantes pour les détruire,

truire, comme fait le feu à l'égard du bois.

On ne ſçauroit faire trop d'attention à ce que je dis ; & j'oſe bien avancer que c'eſt là un principe & une clef, pour ſe faire entrée dans les ſecrets, dont il ſemble que la Nature nous ait voulu dérober la connoiſſance, & ſur leſquels la Philoſophie de l'Ecole nous a donné juſques ici ſi peu de lumieres.

La Philoſophie n'eſt donc pas embarraſſée à expliquer ce que la nature fait ſous les yeux de tout le monde, & lorſqu'elle n'employe que des corps groſſiers & viſibles ; parceque l'on voit alors l'union de l'agent & du patient ; la contiguité des corps eſt ſenſible ; la cauſe qui agit, & le ſujet ſur lequel elle agit, ſe touchent par un *contact mathematique*. Ils ſont corps-à-corps ; c'eſt ainſi que le cachet laiſſe ſon image ſur la cire molle, en la touchant immédiatement. Mais la difficulté, c'eſt quand l'agent, & le patient ſont diſtans, & qu'on ne voit point ce qui émane de l'agent, pour porter ſa vertu ſur le patient. C'eſt ainſi que l'action d'une pierre d'aiman, ſemblable à celle de Meſſieurs de la Société Royale de Londres, qui fait mouvoir une aiguille de

bouſſolle

bouſſole à neuf piéds de diſtance, donne la torture à un homme, qui ne ſçait pas, qu'il circule au travers & autour de cet aimant un tourbillon de matiere ſubtile, dont la ſphére d'activité s'étend à neuf piéds à l'entour : & quoique ſes yeux ne voyent pas ces petits agens, il eſt pourtant très certain que c'eſt par leur miniſtére que l'aimant agite l'aiguillon de Bouſſole, & la touche par un *contact phiſique*, c'eſt-à-dire, par de petits corps qui ſont moyens entre l'agent & le patient, & qui lui impriment tous les mêmes mouvements, que l'on donne à la pierre. C'eſt ainſi que les deux piéces, qui joignent les planches d'une *régle parallele*, font que l'une ne ſe peut remuer, que l'autre ne ſe trouve toûjours en même-temps dans la même ſituation.

II. Ces petits corps ſont trop miſterieux, & leur uſage eſt trop grand, pour ne les pas conſidérer avec attention.

1. Ils ſont quelquefois une partie & un écoulement de la ſubſtance même dont ils émanent ; comme ſont les corpuſcules du Vitriol, qui ſe détachent de la poudre de ſimpathie pour ſe répandre dans l'air.

2. Ils ſont quelquefois une ſubſtance *tierce*, qui porte la vertu de l'agent vers le patient. Ainſi les eſprits animaux ſont une ſubſtance *tierce*, que le cervau qui en eſt le réſervoir, diſtribuë dans les nerfs, & de-là dans les muſcles, afin de produire dans l'animal les divers mouvemens que nous y admirons.

3. Ils ne ſont quelquefois que l'air voiſin de l'agent, à qui il ſert de véhicule pour porter ſon impreſſion ſur le patient. Ainſi l'air, qui environne une cloche, étant agité par le mouvement de la cloche, & du batant, pouſſe l'air voiſin, celui-là l'autre, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à ce qu'il vienne heurter, comme un marteau, au timpan de l'oreille, & y produire le ſon, dont nous avons alors un ſentiment.

Ce ſont ces petits corps, qui font tout le myſtere de ce qu'on appelle *ſympathie* & *antipathie*, comme ils en font en effet tout le reſſort : dès-qu'on les peut une fois bien reconnoître, tout ce qu'il y a de plus occulte dans la *ſimpathie* ſe manifeſte bien-tôt ; & j'eſpére que nos Poëtes ne nous chanteront plus :

Ils eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,

Dont

Dont par le doux accord les ames assorties,
S'aiment & l'une & l'autre, & se laissent piquer,
Par ces je ne sçai quoi, qu'on ne peut expliquer.

Cela étoit vrai avant le rétablissement de l'ancienne Philosophie des corpuscules, & dans le temps que tous les Philosophes dans les merveilles de la nature ne recouroient qu'à la *simpathie*, & à *l'antipathie ;* s'imaginant en avoir beaucoup dit, quand ils avoient fait montre de ces mots pompeux, qui ne sont pas plus intelligibles que ce qu'ils vouloient expliquer. Alors toute la Physique dans le merveilleux rouloit sur ces termes magnifiques.

Jean Baptiste Porta dit, que c'est par la force de la *simpathie* qu'un taureau en furie s'appaise sur le champ, si on l'attache à un figuier ; & qu'un Eléphant s'adoucit à la vuë d'un Bélier ; & que c'est par *antipatie* que la vigne fuit le chou ; que la ciguë s'écarte de la ruë ; & que quoique le suc de la ciguë soit un poison mortel, il ne nuit nullement, si après l'avoir bû, on avale du suc de ruë, *lib.* 1. *mag. natur. cap.* 1.

Corneille

Corneille Agrippa explique auſſi par la *ſimpathie* & *l'antipathie* tout ce qu'il n'entend point dans la Phyſique. Il dit qu'il y a une grande *ſimpathie* entre le palmier mâle, & le palmier femelle ; entre la vigne, & l'olivier ; entre le figuier, & le myrte ; & qu'il y a une *antipathie* irréconciliable entre le ſcorpion & le crocodile, qui cherchent réciproquement à ſe tuer ; entre l'Eléphant & le pourceau ; entre le Lion & le Coq ; le Corbeau & le Hibou ; le Loup & la Brebis ; le Crapaut & la belette. *lib.* 1. *Philoſoph. occult.*

Jerome Cardan ne Philoſophe pas d'une autre maniere. Il dit que le Lézard a de la *ſimpathie* avec l'homme, & qu'il ſe plaît à le voir, & à chercher ſa ſalive qu'il boit avec avidité. Il ajoûte que c'eſt par *antipathie*, que la queuë d'un Loup ſuſpenduë dans une étable empêche les Bœufs de manger. *lib.* 17. *de ſutil.*

Il ne faut pas diſſimuler que ces Philoſophes tâchoient de faire entendre ce qu'ils penſoient par *ſimpathie*. Ils diſoient que c'eſt une *convenance ou conformité des qualités naturelles d'humeurs ou de tempérament, qui*

font

ſont que deux choſes s'aiment, ſe cherchent, & demeurent en repos enſemble. Mais certainement il faut qu'ils reconnoiſſent à leur tour que quiconque n'en dit pas plus, inſinuë aſſez qu'il n'y entend rien. On ne doute pas de cette *convenance*, & de cette *conformité de qualités :* mais on demande ce qui la produit, & ce qui en eſt la cauſe efficiente. C'eſt ce qu'on ne ſçauroit expliquer ſans la Philoſophie des corpuſcules.

La Baguette Divinatoire a couru la même fortune que les autres ſecrets de la Phyſique. On en a rapporté les effets à la *ſimpathie* qu'il y a entre les métaux & certaines plantes. On n'en pouvoit pas dire davantage. Philippe Mélancthon dans un diſcours qu'il a compoſé exprès *de ſympateia & antipateia*, fait ſix claſſes des différentes *ſimpathies*, qu'il a obſervées dans la nature, & fait l'honneur à la *Baguette de coudrier* de la placer au ſecond rang. La deuxiéme ſorte de *ſimpathie*, eſt, dit-il, celle qui eſt entre les métaux & les plantes. De-là vient que tourne la Baguette fourchuë de coudrier, dont ſe ſervent ceux qui travaillent aux minieres, pour trouver les veines d'or

d'or & d'argent, & qu'ils appellent pour ce ſujet *Baguette Divine.* Après cela il fait quelque effort, afin d'expliquer la raiſon & le ſecret de cette *ſimpathie*, qui fait tourner la Baguette ſur les métaux. Il dit que c'eſt que le coudrier tire par ſes racines les ſucs minéraux, qui ſont dans la terre, qu'il s'en nourrit & fortifie merveilleuſement, & que de-là naît la ſympathie qu'il a avec l'or & l'argent : *Cujus ſurculi vires augent, roborantque ſucci minerales.* Il falloit alors ſe payer de cette monnoye, bonne ou mauvaiſe ; on n'avoit rien de meilleur à donner, on ne philoſophoit pas, on devinoit, & par malheur très-mal.

La Philoſophie des corpuſcules nous mene aujourd'hui plus loin. Elle développe, autant bien qu'on le peut, le méchaniſme de la nature dans les opérations que l'on attribue à la *ſympathie*, & à l'*antipathie :* tellement que nous diſons avec certitude, que cette affection, ou cette eſtime ſecrette, dont nous nous ſentons prévenus pour certaines perſonnes, dès la premiere fois que nous les voyons, eſt cauſée par une émiſſion d'eſprits, ou de corpuſcules qui partent de ces perſonnes, & qui

vont

vont faire une douce impreſſion ſur la rétine, ou le nerf optique, ou dans les autres nerfs ; laquelle parvenant juſqu'au cerveau, affecte l'organe de maniere que la perception ou ſenſation nous eſt agréable. Quand au contraire cette ſenſation ſe fait avec un ſentiment confus de déſagrément ou d'éloignement, cela s'appelle *antipathie*. Voilà un modéle pour expliquer toutes les *ſympathies & antipathies*, qui ſe peuvent trouver dans les trois familles des animaux, des végetaux & des mineraux.

Mr. Gaſſendi rapporte un aſſez plaiſant exemple d'*antipathie*, dont il a été témoin. Un jour, dit-il, je vis avec ſurpriſe une troupe de pourceaux, qui en plein marché ſe mirent tous à gronder contre un boucher, & à le regarder de travers comme leur ennemi mortel, tant qu'il fut proche d'eux. J'ajoûterai à cela, que j'ai vû dans une ruë de Paris tous les chiens ſortir des maiſons, aboyer avec beaucoup de violence contre un de ces chiffoniers, qui tâchent ſouvent de les attraper, pour en avoir la peau. Or cette *antipathie*, venoit de ce que le boucher, & le chiffonnier étoient environnés des eſprits des animaux

maux qu'ils avoient fraîchement tués : comme ces corpuſcules dont leurs habits étoient remplis, avoient été tirés de force, & étoient par conſéquent agités d'un mouvement extraordinaire, ils s'alloient porter avec rapidité ſur le corps de ces pourceaux & de ces chiens, & les heurtoient d'une maniere qui produiſoit en eux une ſenſation fort déſagréable.

C'eſt la raiſon pourquoi le ſang d'un homme aſſaſſiné ſe remet en mouvement, & coule de la playe à la préſence du meurtrier. S'il eſt vrai que cela arrive quelquefois, comme les Loix, qui ſemblent y avoir quelque égard, le ſuppoſent : les eſprits du mort, dont le meurtrier eſt tout environné, & qui ont été arrachés avec toute l'horreur que produit la préſence d'un homme cruel & ſanguinaire, ſont demeurés dans une agitation ſi violente, qu'ils ne manquent pas, ſi le cadavre eſt dans la ſphére de leur activité, de le choquer rudement, & de remettre en mouvement les eſprits qui ſont reſtés dans le ſang. *Poteſt aliqua adhuc fieri colluctatio inter occiſi ſpiritus in ſanguine ſuperſtites, & appellentia ab occiſore corpuſcula, iis conſimilia, quæ occiſionis tem-*

pore horrorem incuſſerunt. Gaſſend. Phyſic. ſect. 1. *lib.* 6. *cap.* 14. *pag.* 453.

On dit que le coq a de la *ſympathie* pour l'aurore, dont il annonce le lever par ſon chant, & par un battement d'aîles. Ciceron déclare que Démocrite a fort bien expliqué cette *ſympathie* par la diſtribution de la matiere ſubtile qui s'eſt formée de la digeſtion durant la nuit, & qui s'eſt répanduë dans toutes les parties du coq. La digeſtion, dit-il, eſt alors achevée ; le ſang s'eſt diſtribué par tout le corps ; le coq ſent ſes forces rétablies par les nouveaux eſprits, dont il eſt rempli ; il n'y a donc rien de merveilleux, ſi cet oiſeau à qui le chant eſt naturel, fait éclatter ſa joye par ſon chant, & par un battement d'aîles. *Democritus quidem optimis verbis cauſſam explicat, cur ante lucem galli canant : depulſo enim de corpore, & in omne corpus diviſo, & modificato cibo, cantus edere quiete ſatiatos.... De Divinat. lib.* 2. *n.* 57.

La ſympathie de l'héliotrope avec le ſoleil fait trop de bruit, pour la paſſer ſous ſilence. La raiſon pourquoi cette fleur ſe tourne du côté de cet Aſtre, en cas qu'elle lui ſoit bien expoſée, c'eſt que les rayons du ſoleil en deſſechant la

la tige du côté qu'ils la frappent, font qu'elle s'accourcit à cauſe de l'évaporation des eſprits qui s'en exhalent ; & qu'elle ſe courbe, comme fait une carte mouillée miſe devant le feu ou au Soleil. Voilà tout le myſtere qui a ſi fort tourmenté tant de Philoſophes ; & ce n'eſt rien avec la clef de la Philoſophie des corpuſcules.

Il faut encore dire un mot des corps électriques, comme ſont le diamant, le ſaphir, l'opale, l'ambre, le jai, l'agate & la cire d'Eſpagne, qu'on appelle Electriques, parcequ'ils attirent d'une façon très-ſenſible des brins de paille. Chacun a pû voir comment ces corps, & pluſieurs autres pierres précieuſes lévent, quand on les a frottées contre du drap, de petit fétus, & mêmes toutes ſortes de petites choſes bien légeres ; peu de gens ſçavent comment ſe fait cette attraction. Ceux qui l'ont voulu expliquer par les *vertus occultes*, n'ont rien dit. Mais la Philoſophie des corpuſcules développe la choſe parfaitement bien. Quand on frotte cette ſubſtance, on en ouvre les pores, on augmente le mouvement de la matiere ſubtile qui y tranſpire ; & alors il ſe fait une émiſſion abondante d'eſprits à l'entour,

dont le cours rapide chaſſe l'air contigu. Mais comme cet air a la vertu de faire reſſort, & de revenir, pour ainſi dire, ſur ſes pas, il repouſſe les petits corps Electriques, leſquels pénétrent & emportent en retournant les choſes légeres qu'ils trouvent ſur leur chemin. Je ne m'amuſerai pas à prouver ici, que l'air a une vertu élaſtique. Un ballon rempli d'air, & dont les Ecoliers ſe joüent, ne fait tant de bonds, que parcequ'en tombant le cuir s'enfonce, & comprime l'air, qui revenant par ſon reſſort, fait bondir cette groſſe boule de cuir autant de fois qu'il ſe fait une compreſſion d'air au-dedans.

Les corps électriques attirent donc la paille, comme l'aimant attire le fer; avec pourtant cette différence.

1. Qu'il ne faut point frotter cette pierre, parcequ'il y a toujours autour d'elle une atmoſphere de matiere magnétique qui eſt en mouvement.

2. Que l'aimant n'attire que le fer.

3. Que l'impulſion qui ſe fait du fer vers l'aimant n'eſt point empêchée par l'interpoſition d'un corps hétérogene; ce qui fait voir que les corpuſcules magnétiques, qui communiquent leur vertu au travers du marbre même, ſont in-

com-

comparablement plus ſubtiles que les corpuſcules électriques.

Il faut maintenant venir à l'explication du mouvement qui fait incliner la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les autres choſes, ſur quoi l'expérience nous apprend qu'elle tourne.

C'eſt ici où il faut raſſembler ſommairement tout ce que j'ai dit dans ce chapitre. Je n'y ai été un peu long, qu'à cauſe de l'importance de la matiere, & qu'il faut préparer le monde à un ſyſtême que beaucoup de gens n'entendroient point, ſans le ſecours qu'on pourra tirer des principes que j'ai poſés.

1. J'ai montré, que la nature n'a qu'un ſeul méchaniſme dans tout ce qu'elle fait. Il faut donc conſidérer ce méchaniſme dans un effet qui nous ſoit déja connu, afin de reconnoître plus facilement le même méchaniſme dans l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire. Perſonne ne ſe ſoulevera contre cette méthode, tout-à-fait conforme au bon ſens, qui veut que l'on explique ce que l'on ne connoît pas dans les choſes naturelles, par ce que l'on y connoît déja.

2. J'ai fait voir par pluſieurs exemples,

ples, qu'il n'y a que la ſeule Philoſophie des corpuſcules qui ſoit capable de développer ce qu'il y de plus caché dans les merveilles de la Nature, & dans tout ce que l'on appelle *ſympathie*, & *antipathie*. Il faudra donc chercher, & ſuivre ces petits corpuſcules, puiſqu'ils nous découvriront tout le ſecret méchaniſme de la nature dans le mouvement de la Verge de coudrier. Or c'eſt ce que j'eſpere éxécuter dans la ſuite d'une maniere où il y aura peu de choſe à ſouhaiter pour l'évidence.

Avant que de finir ce chapitre ; il faut faire ici une obſervation, qui me paroît de la derniere importance, tant pour la Phyſique que pour la Médecine, & à laquelle cependant je ne vois pas que les Philoſophes ayent jamais bien penſé. Il me ſemble qu'on auroit dû faire plus d'attention à l'extrême fluidité & liquidité de l'air, & à la parfaite analogie qu'il a avec l'eau. Il eſt compoſé de particules ſi ſubtiles & ſi déliées, qu'elles ſe dégagent facilement des corps où elles ſont enfermées, afin de prendre la forme d'un tout extrêmement liquide. Il faudroit donc conſidérer l'atmoſphere de l'air, qui enveloppe le globe de la terre, comme un fleuve d'une

d'une immenſité prodigieuſe, dans lequel les hommes & les animaux vivent à leur maniere, comme les poiſſons & les monſtres de la mer font dans l'eau. Les parties de l'air s'uniſſent, & ſe déſuniſſent avec autant ne facilité, qu'on en remarque pour l'union, & pour la déſunion des particules de l'eau : l'air eſt ſuſceptible comme l'eau, de froid & de chaud : de même il s'imprégne aiſément des odeurs bonnes & mauvaiſes ; il coule & s'inſinuë comme l'eau, dès qu'il trouve le moindre petit paſſage, ainſi qu'on l'expérimente tous les jours aux portes & aux fenêtres, quand elles ne ſont pas bien éxactement fermées : je ne doute pas même qu'il ne ſe puiſſe teindre & revêtir de toutes ſortes de couleurs, comme on en fait quelquefois prendre à l'eau.

Expérience.

Chacun ſait ce petit jeu par lequel on fait voir les gens avec des viſages pâles, livides & hydeux, comme des déterrés. Il conſiſte à brûler dans une chambre une verrée d'eau-de-vie, dans laquelle on a mis une pincée de ſel commun. On éteint les bougies, & le feu même. Alors l'air de la chambre eſt ſi chargé

des

des corpuſcules de l'eau-de-vie & du ſel, qui ſe ſont évaporés, que les viſages que l'on voit au travers de cet air, paroiſſent effroyables. Il y en a qui portent ce ſecret plus loin.

Expérience.

Si au-lieu d'eau-de-vie & de ſel, on fait évaporer dans une petite chambre un demi-ſeptier de bon eſprit de vin, que l'on met avec un morceau de camphre en un plat de terre verniſſé ſur les charbons ardens : celui qui vient à entrer enſuite dans la chambre, voit un ſpectacle qui le ſurprend terriblement, s'il y entre avec une chandelle allumée. Car enfin comme toute la chambre eſt remplie des corpuſcules de l'eſprit de vin & du camphre, qui eſt la matiere du monde la plus inflammable, l'air ſe met en feu, & la perſonne ſe voit au milieu des flammes. La choſe eſt d'autant plus plaiſante que c'eſt un feu ſubtil, comme celui des éclairs, qui ne nuit à rien du tout. Mais il eſt d'ailleurs fâcheux que le camphre ait une odeur ſi violente, & qui n'agrée pas à bien des gens.

L'air eſt donc abſolument fluide & liquide comme l'eau, & puiſqu'il eſt ſuſceptible de toutes les mêmes impreſſions,

ſions, il en faut donc raiſonner comme on fait à l'égard de l'eau. Or de même que l'eau d'un bain devient très-ſale, & d'une puanteur inſupportable en deux heures de temps, il en arrive de même quelquefois à l'air. Et ſur cela je ne ſçaurois trop me récrier contre l'ignorance barbare de certaines gens, qui dans les viſites qu'ils font chez les malades, recommandent ſi mal-à-propos avec tant de ſoin qu'on tienne leur chambre bien cloſe & bien fermée; ce qui peut être d'une très-dangereuſe conſéquence & pour le malade & pour les perſonnes qui le gardent. Car il eſt certain qu'il arrive à l'air de la chambre en peu de jours, ce qui arrive à l'eau d'un bain, qui ſe ſalit & ſe corrompt en peu d'heures; & c'eſt une cruauté terrible d'obliger un malade de ravaler tout ce mauvais air, dont la Nature l'avoit déchargé par la tranſpiration inſenſible. Il eſt de la propreté d'une perſonne qui ſe porte bien de renouveller ſouvent l'air de ſa chambre, en ouvrant une porte ou une fenêtre; & il eſt important pour un malade qu'on veut rétablir, de donner à la chambre de temps en temps un peu d'air nouveau. Voilà pourquoi M. *Tſchirnhaus*, dans le petit

Livre qu'il a composé en Allemagne, *des remedes du corps*, parmi les régles qu'il a données pour se conduire quand on est malade, il s'en trouve une qui dit; qu'*il faut mettre le malade en un lieu où l'air soit calme, modérément chaud, & où il n'y ait aucune mauvaise odeur; & que si la maladie est longue, on doit renouveller de temps en temps l'air de la chambre, où il est couché. Régle* IX.

Après avoir montré qu'il faut raisonner de l'air, comme on raisonne ordinairement de l'eau; je passerois d'abord à donner mon système sur le mouvement & l'inclination de la Baguette Divinatoire; mais je me sens obligé de répondre auparavant à une difficulté, que je crains qu'on ne me fasse d'abord.

Chapitre IV.

Nous connoissons assez la nature des corpuscules, pour nous en servir à expliquer les phénoménes de la Baguette Divinatoire.

On me pourroit d'abord objecter, que je veux expliquer le phénoméne si obscur du mouvement de la Baguette Divinatoire, par une chose que

que nous connoiſſons peut-être encore moins. Car, dira-t-on, les corpuſcules de la matiere ſubtile ne pouvant à cauſe de leur ténuité être découverts par les ſens dont les organes ſont trop groſſiers, peuvent-ils ſervir à démontrer la cauſe du mouvement de la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les pas des criminels ?

Il eſt vrai que cette objection ſeroit très-raiſonnable, ſi nous n'avions pas une connoiſſance plus diſtincte de ces petits & très inviſibles corps, que celle qu'en donne ordinairement la Philoſophie Péripatéticienne : car on ne peut nier que les Philoſophes n'ayent traité avec beaucoup de négligence ce qui regarde les corpuſcules. A peine ont-ils fait attention à leur éxiſtence. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont pris ſi peu de ſoin d'en rechercher les différentes eſpeces ; puiſqu'ils ont même aſſez légerement éxaminé, s'ils étoient au monde. Il a plû à Ariſtote & à ceux qui ſe ſont fait un point de devoir de ne l'abandonner jamais, quoiqu'il diſe, de diſtribuer en deux claſſes tous les petits corps qui ſe détachent des deux grandes maſſes dont le globe terreſtre

eſt compoſé. Ils appellent *exhalaiſons* chaudes & ſéches, les *fumées* qui s'élévent de la partie ſolide de la terre ; & ils nomment *vapeurs* froides & humides, ce qui s'éléve de la partie liquide, c'eſt-à-dire, des eaux. Il leur arrive même quelquefois de confondre ces différens noms, & de ſe ſervir indifféremment de celui de *vapeurs*, *d'exhalaiſons*, ou de *fumées*. Cependant ceux qui ſe ſont formé des idées plus diſtinctes, & qui ont voulu parler plus exactement, y ont toujours mis de la différence.

Je ne diſconviens pas que les vapeurs ne ſoient *des corpuſcules d'eau, que la chaleur du ſoleil, ou des feux ſoûterrains, ou le mouvement circulaire de la terre ont ſéparés des autres, & élevés en l'air ;* puiſque nous voyons par expérience, que la chaleur réduit l'eau en vapeurs.

J'accorderois auſſi volontiers que les exhalaiſons ſont *des corpuſcules que la même chaleur, & le même mouvement ont ſéparés & élevés des corps terreſtres*, puiſque les fermentations continuelles, qui ſe font dans la terre, détachent & élévent des fumées des corps terreſtres.

Mais

Mais ce qu'il y auroit à dire à cette diviſion faite par Ariſtote; c'eſt qu'elle n'eſt pas plus juſte, que ſi je diviſois tous les animaux en deux familles; à ſçavoir, en *bêtes à cornes*, & en *bêtes à deux pieds*; où l'on voit que les chevaux, & les poiſſons ne trouveroient aucune place.

Il en va de même des corpuſcules: ils ne ſont pas tous renfermés dans la famille des vapeurs *froides* & *humides*, & dans la famille des exhalaiſons *ſéches* & *chaudes*, puiſque les fumées du mercure & de l'opium ſont eſtimées *ſéches* & *froides*. Mais après tout, quand même le dénombrement des corpuſcules ſuivi dans les Ecoles ſeroit exact, on n'en devient guéres plus ſçavant dans la connoiſſance de la nature des animaux. Je ne connois guéres davantage un taureau, quoique je ſçache qu'il a des cornes, puiſque le bouc, le rhinoceros, le cerf & pluſieurs monſtres de la mer en ont auſſi. Connois-je la nature de l'ambre, des cantarides, de la canelle & du tabac, pour ſçavoir que les corpuſcules qui s'en ſéparent, ſont ſecs & chauds?

Au-lieu de cette diviſion par laquelle les Ecoles rangent tous les corpuſcules

ſous deux claſſes, & qui n'eſt au fond d'aucun ſecours dans la Phyſique ; nous conſidérons trois propriétés dans ces écoulemens de matiere ſubtile, qui nous ſerviront extrêmement, non ſeulement pour connoître la matiere déterminée de ces petits corps ; mais encore pour trouver la cauſe prochaine & immédiate des phénomenes de la Nature les plus ſurprenans, & ſur-tout les effets de la Baguette Divinatoire, dont on a jugé juſqu'ici la cauſe occulte & impénétrable.

1. Nous verrons que ces corpuſcules répandus dans l'air, quoique réduits en un volume inviſible, gardent pourtant la nature du tout, dont ils ſe ſont ſéparés.

2. Nous reconnoîtrons que nos ſens jugent facilement par les qualités ſenſibles de ces particules de la matiere ; qu'elles ſont auſſi différentes entre elles, que les corps d'où elles émanent, ſont différens entr'eux.

3. Nous allons nous aſſurer que ces corpuſcules produiſent ſur certains corps les mêmes effets qu'y produiroit la maſſe de la ſubſtance, d'où ils s'exhalent : Ce qui nous mettra en état de connoître diſtinctement la Nature propre,

propre, & particuliere de ces particules de la matiere, & nous menera loin dans la Phyſique la plus cachée.

I. Je dis que *les corpuſcules répandus dans l'air, quoique réduits en un volume inviſible, gardent pourtant la nature du tout dont ils ſe ſont ſéparés :* ce qui ſe manifeſte effectivement du moment qu'ils ſont réünis : car dans un temps humide, les vapeurs de l'eau qui volent dans l'air, retournent en eau ſur les marbres, ſur les murailles, & ſur tous les autres corps capables par leur froideur de les condenſer, & de les retenir ; ou bien lorſqu'elles ſe répandent ſur la terre en roſée & en pluyes.

Le vif argent même nous fait voir par diverſes métamorphoſes, comment il ſe dégage des mélanges, dans leſquels on l'a fait entrer, & la ſubtilité avec laquelle il ſe dépoüille du maſque & des ornemens étrangers, ſous leſquels on a crû le déguiſer à ne le plus reconnoître ; mais cependant par la diſtillation, avec le ſecours d'un feu proportionné, il ſe dérobe des chaînes dont on l'avoit arrêté, il s'envole en vapeurs, & ſe retrouve incontinent ſous ſa premiere forme dans le récipient.

Expérience.

Les ouvriers qui ſe ſervent de mercure pour dorer leurs ouvrages de cuivre ou d'argent, expérimentent, ſouvent à leur perte, combien il eſt vrai que les écoulemens des corpuſcules ont la même qualité bonne ou mauvaiſe, qui ſe trouve dans les corps dont ils ſe ſéparent. Les doreurs en faiſant évaporer peu-à-peu ſur le feu le vif-argent, qui s'en va dans l'air en fumées, éprouvent l'effet même qui ſe paſſe dans la diſtillation; car comme dans la diſtillation le vif-argent répandu en vapeurs parmi l'air ſe réünit, & reprend ſa premiere forme de fluide dans le récipient; de même les fumées qui s'en élevent en dorant, ſe raſſemblent quelquefois dans la tête de ces ouvriers, & les tuent dans la ſuite. Voilà pourquoi les doreurs & les chymiſtes qui en employent beaucoup, ſe précautionnent contre cet inconvénient, en mettant une piéce de monnoye d'or dans leur bouche; car les eſprits du mercure s'y portent ſi volontiers, que quand on retire la piéce, elle ſemble être plûtôt de l'argent que de l'or.

Expé-

Expérience.

Les Chymiſtes appellent *fleurs de ſouffre* une matiere qui ſe forme des vapeurs condenſées que l'on voit s'élever du ſouffre lorſqu'on le purifie, & qui n'eſt autre choſe qu'un véritable ſouffre, & de même nature que celui qui avoit été expoſé à la ſublimation, comme on peut le reconnoître dans la fuſion par laquelle on réduit cette fleur en maſſe de ſouffre.

Comme je pourrois montrer par quantité d'autres expériences rapportées dans les ouvrages de Mr. Boyle, qu'il eſt très-conſtant que pour l'ordinaire les corpuſcules ont les mêmes qualités qui ſe trouvent dans les corps, d'où ils ſe ſont évaporés : je me borne à une qui établit bien la Philoſophie des corpuſcules.

Mr. Boyle raconte qu'il pria un homme d'eſprit de ſes amis qui alloit aux Indes Orientales pour y remplir une place importante, de ſe ſouvenir de faire à ſa conſidération dans ſon Voyage quelques obſervations Phyſiques, & de l'en informer ; & qu'entre celles qu'il lui envoya, il y en avoit une qui marquoit que quand le Navire approchoit de l'Iſle de Céylan ſi célébre par l'abondance

bondance de la canelle, & des gommes odoriférantes qu'on y prend, le vent qui venoit de ce côté-là leur apportoit une odeur tout-à-fait agréable quoiqu'ils en fuſſent éloignés peut-être de plus de vingt-cinq milles. L'air eſt un fluide qui s'empregne facilement des corpuſcules qui s'y répandent : & comme il eſt un fluide beaucoup plus ſubtil que l'eau, le vin, & toutes les liqueurs dont nous avons la connoiſſance, il n'eſt pas ſurprenant, ſi les écoulemens des particules qui s'exhalent des corps ſe conſervent ſi longtemps, ſe portent & ſe font ſentir ſi loin dans l'air.

II. Une ſeconde choſe que nous devons obſerver dans les corpuſcules, & qui peut être d'un très-grand uſage dans l'étude de la Phyſique, c'eſt que *les gens jugent même par les qualités ſenſibles de ces particules de la matiere, qu'elles ſont auſſi différentes entr'elles, que les corps, d'où elles émanent, ſont différens entr'eux.*

Il ſeroit difficile de décider, ſi les différentes vapeurs, que la chaleur du ſoleil, & que l'agitation de l'air font élever viſiblement du globe de la terre, ont quelque difference dans leurs couleurs

couleurs. L'œil en jugeroit difficilement : mais dumoins il eſt conſtant que dans certaines productions de l'art, les yeux peuvent fort bien remarquer une diverſité de couleurs parmi quelques exhalaiſons, même ſans le ſecours du feu extérieur pour les mettre en mouvement. C'eſt ainſi que Mr. Boyle nous aſſure qu'il a ſouvent obſervé qu'au deſſus de l'*eſprit nitre* bien rectifié lors même qu'il étoit froid, il s'élevoit en ondoyant des fumées dans des phioles bouchées où il le gardoit ; & que dans ces petits nuages un certain rouge s'y diſtinguoit très-ſenſiblement.

Il faut reconnoître que nous n'avons point d'organes qui nous puiſſent rapporter aucun témoignage ſur la *quantité*, ſur la *figure*, & ſur le *mouvement* de ces petits êtres matériels. Nos organes quoiqu'admirables dans leur fabrique, ſont trop groſſiers pour atteindre juſqu'à la matiere ſubtile. Il eſt certain que l'œil déſarmé, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point aidé par un microſcope, ne ſçauroit appercevoir ces *atômes vivans*, comme parleroit un Poëte, qui ſont dans le fromage, & que nous découvrons avec cet inſtrument ſi néceſſaire à un Philoſophe. Alors nous voyons

avec

avec ſurpriſe que ces petits *points vivans*, que nous n'aurions jamais connus ſans ce ſecours, ont des organes, des pieds, des yeux, & ſe meuvent comme les animaux. Comment aurions-nous connu leur figure, leur mouvement & leur grandeur, puiſque ſans le microſcope, nous ne ſçavions pas qu'il y eût rien de tel dans la nature? D'où nous pouvons juger, que ſi l'on a découvert des vermiſſeaux dans le vinaigre, dans le lait, dans le ſang de certaines perſonnes, dans les puſtules qu'on voit ſur la peau de quelques gens, il y en a bien ailleurs dont nous n'avons nulle connoiſſance, & qu'il importeroit peut-être beaucoup pour l'intérêt de la ſanté & de la vie des hommes, de bien connoître.

Cependant je dirai une choſe très-digne de conſidération, & qui nous ſervira à expliquer les ſymptomes qu'on a remarqués dans le Païſan à la Baguette lorſqu'il ſe trouve dans un lieu où l'on a commis un meurtre. On juge d'ordinaire que le Toucher eſt le plus groſſier de tous les ſens, & peut-être que l'on a raiſon; mais cependant, comme ce ſens eſt plus étendu que ne ſont les autres, & qu'il eſt répandu par

tout

tout le corps, il eſt certain que l'on découvre quelquefois par le Toucher la préſence de petits corpuſcules ſur leſquels les yeux n'ont point de priſe. C'eſt ainſi qu'il y a des oiſeaux, & même des perſonnes délicates & infirmes qui prévoyent les pluyes les tempetes, & les changemens de temps, par les douleurs que les écoulemens des vapeurs inviſibles, dont l'air eſt rempli, produiſent dans les parties, qui ont été autrefois affoiblies par quelque mal conſidérable.

M. Boyle prouve cette importante Phyſique par des faits très-curieux qu'il rapporte. Il raconte qu'il a connu une Dame d'eſprit dont le temperamment étoit tout-à-fait tendre & délicat, laquelle connoiſſoit immanquablement, quand ceux qui la viſitoient, venoient d'un lieu, où il y avoit beaucoup de neiges. Elle attribuoit ce diſcernement ſi ſurprenant, (qu'elle n'avoit point quand on venoit du milieu des glaces) à une certaine impreſſion qu'elle croyoit ſe faire en elle par le même organe qui ſert à juger des odeurs.

Il ajoûte qu'un Médecin fort habile & de ſes amis, ayant été pris d'une fiévre

vre assez extraordinaire, l'oüie lui en étoit devenuë si subtile, qu'il entendoit très-distinctement ce que disoient ceux-mêmes qui se parloient tout bas à l'oreille.

Il y dans Ciceron une histoire qui surpasse encore tout cela. Jamais rien n'eut davantage l'air & le caractére d'un paradoxe. Ce grand Homme dit que deux amis qui voyagoient ensemble, étant arrivés à Mégare, l'un alla loger dans une hôtellerie, & l'autre chez un ami; il ajoute que ce dernier vit en dormant, comme son compagnon le supplioit de venir à son aide, parce que l'hôtellier vouloit le tuer; qu'ayant regardé cela comme un songe fâcheux qui n'avoit aucune apparence de vérité, il s'étoit rendormi; mais qu'aussi-tôt son compagnon lui apparut, lui disant que puisqu'il ne l'avoit pas secouru quand il étoit vivant, il ne laissât pas du moins sa mort impunie, que l'hôtellier après l'avoir tüé venoit de cacher son corps dans un chariot sous du fumier, & qu'il eût à se trouver le lendemain matin à la porte de l'hôtellerie, avant qu'on eût emporté son corps hors de la ville. Ciceron dit encore que cet ami tout troublé d'un songe

ge ſi terrible, y courut dès-le matin, & qu'ayant trouvé le bouvier à la porte du Logis, il lui demanda ce qu'il portoit dans ſon chariot; qu'auſſi-tôt ce Payſan prit la fuite; qu'on rétira le mort de deſſous le fumier; & qu'après que la choſe fut bien examinée, on condamna à mort le maître de l'hôtellerie. *Cicero de Divination. lib.* 1. *numer.* 57. Sans récourir aux prodiges, pour expliquer ce phénoméne, je dirois que cet homme qu'on aſſaſſinoit ſi lâchement répandoit dans l'air, ſoit par les cris, ſoit par la tranſpiration inſenſible, des impreſſions capables de s'étendre aſſez loin pour aller juſqu'à ſon ami, qui y devoit être plus ſenſible que perſonne, par le rapport qu'un long commerce d'amitié avoit établi entre-eux.

C'eſt à cette impreſſion, & à ces mouvemens des corpuſcules qui ſe répandent dans l'air à meſure qu'ils ſe détachent du corps des perſonnes qui nous ſont cheres, que j'attribuë ces preſſentimens que nous avons des diſgraces, & des malheurs de nos parens & de nos amis abſens. Cardan ce pere ſi curieux, qui ayant fait l'horoſcope de ſon fils, en attendoit tant de merveilles

veilles, fait pitié quand il récite la fin tragique de ſon cher Jean-Baptiſte, qui perdit la tête ſur un échaffaut, pour avoir empoiſonné ſa femme. Ce qu'il faut obſerver ici, eſt que Cardan dit que dans le temps que ſon fils avoüoit ſon crime en priſon, il en fut averti par une impreſſion puiſſante, qui le lui expliqua très-diſtinctement. *Lorſqu'il demeura d'accord de ſon crime, s'il y a du crime a faire périr une femme adultére, moi qui ne ſçavois rien de tout ce qu'il avoit fait, je me ſentis comme arracher le cœur, & déchirer les entrailles, & je me recriai: Quoi à l'heure qu'il eſt, mon fils avouë qu'il s'eſt défait de ſa femme par le poiſon! Il eſt donc coupable de ce dont on l'accuſe! Et pour cela il perdra la vie. Hieronym. Cardan de libris propriis pag.* 5. Il en eſt comme de deux cordes de luth montées à l'uniſſon, l'impreſſion que fait l'une dans l'air, quand on la pince, met l'autre en mouvement. Et à la vérité il y a long-temps que je me ſuis imaginé que l'air peut porter fort loin une parole à l'égard d'une perſonne, dont l'oüie ſera de la ſubtilité dont M. Boyle répréſente celle de ce Médecin fébricitant, qui entendoit nettement ce qui ſe diſoit tout bas

bas à l'oreille ; ſurtout, ſi ce ſont gens liés par une amitié mutuelle. Voilà des preuves bien évidentes, pour démontrer ce que peuvent ſur les organes du corps humain, & particuliérement ſur celui du Toucher, les corpuſcules qui s'éxalent dans l'air après s'être ſéparés de quelque voulume de matiere.

Mais pour nous bien convaincre que les corpuſcules mêlés dans l'air ne ſont pas tous de la même eſpéce, & qu'il y en a de diverſes grandeurs, de différentes figures, & d'un mouvement qui n'eſt pas partout, ni toûjours le même ; il n'y a qu'à faire attention à ce que font les bons chiens de chaſſe, qui démêlent leur maître, après l'avoir perdu, dans une foire, où il y a je ne ſçai combien de mille perſonnes. M. Boyle rapporte une choſe là-deſſus, qui démontre invinciblement qu'il y a des corpuſcules de différente qualité qui tiennent preſque toûjours quelque choſe de la ſubſtance dont ils ſe ſont exhalés. Il dit qu'un Gentilhomme ſon parent pour s'aſſurer ſi ſon chien de chaſſe étoit bien dreſſé, commanda à un valet de s'en aller à une petite ville à quatre milles du lieu où il étoit, & de paſſer de-là par un Bourg éloigné de

trois milles, où il y avoit ce jour-là une foire ; que quelque-temps après, le Gentilhomme mit le chien ſur la piſte du valet ; que le chien en prit ſi bien la voye, qu'il alla à la petite ville, de-là au bourg, paſſa au travers de la foire, & ſans nullement s'arrêter à un nombre infini de gens qu'il rencontroit ſans ceſſe, il alla directement à une maiſon où le valet étoit entré, & monta à un cabinet qui étoit au dernier étage, & là parmi une compagnie fort nombreuſe démêla le valet, avec l'étonnement de pluſieurs perſonnes par qui le Gentilhomme faiſoit ſuivre ſon chien.

Un chaſſeur de profeſſion, & qui étoit d'une adreſſe merveilleuſe, pour bien dreſſer des chiens, aſſura un jour à M. Boyle, que l'impreſſion qu'un cerf laiſſoit en paſſant ſur un gazon duroit bien ſix ou ſept heures. Mais un homme d'eſprit qui ſe trouva là par hazard, dit qu'il avoit de vieux chiens d'un ſentiment ſi fin, & ſi ſubtil, que s'ils ſe trouvoient proche d'un lieu dans une forêt, où un cerf auroit paſſé un jour auparavant, après un peu de temps ils en prenoient l'odeur, de ſorte qu'ils alloient directement à l'endroit où

où le cerf s'étoit retiré. Il ajoûta à cela qu'il y avoit de ſes chiens, qui en chaſſant, démêloient un cerf échauffé parmi une troupe d'autres cerfs entre leſquels ils ſe ſeroit jetté. Enfin, il ſoûtenoit même qu'à voir la maniere, dont les chiens ſuivoient une bête, il connoiſſoit ſi c'étoit un liévre, ou un renard. En effet, comme un renard a beaucoup plus d'odeur, les chiens le chaſſent avec plus de chaleur & portent le nez plus levé. Tant il eſt donc vrai que la matiere de la tranſpiration inſenſible d'un liévre eſt différente de celle qui s'exhale du corps d'un renard.

Ces effets, pour être ordinaires, n'en ſont pas moins admirables. Car enfin il n'eſt point croyable qu'il y ait des gens d'un eſprit aſſez bouché, pour ne pas admirer la ſagacité d'un bon chien de chaſſe, qui découvre les corpuſcules répandus dans l'air; qui les ſuit, & ſur leſquels il ſe dirige d'une maniere ſi exacte & ſi juſte, qu'il ne prend point le change. Cependant M. Boyle ne paroît pas trop touché de ce phénomene. Il dit qu'il eſt bien plus ſurprenant que d'un corps froid & ſec, à en juger par la vûë & par le toucher, tel qu'eſt une ſubſtance végétale qu'il

prépare, il s'en faſſe des exhalaiſons ſi ſubtiles, ſi actives & ſi puiſſantes, qu'elles agiſſent en une minute d'heure ſur une lame de métail, juſqu'à la colorer, quoiquelle ſoit enveloppée dans un papier.

Voilà, dit-il, qui paſſe de beaucoup ce que font les chiens de chaſſe. Car on comprend bien plus facilement comment des écoulemens de corpuſcules peuvent agir ſur les organes d'un animal vivant, chaud, & dont le ſentiment eſt infiniment plus exquis que celui qui ſe trouve dans les hommes; mais il eſt bien moins aiſé d'expliquer comment il ſe peut exhaler d'un corps froid & ſec une matiere aſſez agiſſante, pour déranger la contexture d'un corps auſſi dur que le métail.

Il faut pourtant ici remarquer qu'il n'eſt pas abſolument vrai, que les corpuſcules qui ſe répandent dans l'air conſervent toujours leur qualité ſans s'alterer aucunement. Il s'en fait quelquefois un mélange & une combinaiſon avec les particules de l'air, où il ſemble qu'ils s'évanouïſſent, & ſe perdent.

Expérience.

1. Deux cordes de viole montées à l'octave

l'octave, qui ſont touchées en même temps, ſi on en juge à l'oreille, ſemblent ne rendre qu'un ſeul ſon, quoiqu'il ſoit bien aſsûré qu'il y en a effectivement deux.

2. Il y a des liqueurs leſquelles, quand elles ſont mêlées enſemble, ne retiennent rien de la couleur qu'elles avoient auparavant; & le goût n'y trouve pas le moindre reſte de ce qu'il y trouvoit quand elles étoient ſéparées.

3. Enfin pluſieurs fleurs & pluſieurs herbes odoriférantes ſéchées & miſes dans une petite poche fermée, font ce qu'on appelle ordinairement *un pot-pourri*; parceque les corpuſcules d'odeur qui s'en exhalent, étant mêlés & combinés les uns avec les autres, font un effet où l'on auroit bien de la peine à démêler l'odeur d'une des plantes en particulier.

4. C'eſt de cette combinaiſon des vapeurs, des fumées & des exhalaiſons qui ſortent de la terre, que naiſſent quelquefois les nuées, les pluyes & les autres météores de l'air; & quelquefois elle fait que les brouillards qu'elle a excités dans la baſſe région de l'air, ſe précipitent, tombent & nous donnent le beau temps.

5. C'eſt

5. C'eſt encore cette combinaiſon de différens corpuſcules qui rend l'air empeſté & contagieux ; parceque ces corpuſcules, qui étoient fixés, concentrés ou émouſſés par l'aſſociation des particules d'air qui les enveloppoient, deviennent plus actifs par certains mélanges, & s'étant déchaînés font ſentir toute leur malignité. *Dimmerbroochius*, ſçavant Médecin a obſervé que durant que la peſte étoit à Nimégue, d'ordinaire elle n'attaquoit perſonne dans une maiſon tandis que l'on n'y blanchiſſoit pas le linge avec du ſavon ; mais que dès le jour même, ou au plus tard dès le lendemain qu'on avoit ſavonné le linge, deux ou trois perſonnes de la maiſon prenoient la peſte ; & il déclare que lui-même a éprouvé avec douleur cette malheureuſe expérience dans ſa propre maiſon, où la plûpart de ſes domeſtiques, qui avoient mis le linge au ſavon, furent pris de peſte dès la nuit ſuivante. N'eſt-il pas étrange que les corpuſcules qui ſe détachent du ſavon euſſent la force de réveiller les particules empeſtées de l'air, ſans quoi elles étoient en repos & ſans malignité ?

6. Cette combinaiſon de divers corpuſcules

puſcules eſt auſſi ſalutaire quelquefois, que nous la venons de voir dangereuſe & mortelle. *Georgius Sandis* Anglois : raconte que dans le temps qu'il étoit en Egypte, la peſte étoit au grand Caire, & que toute cruelle & meurtriere qu'elle étoit, elle s'appaiſa dès que le Nil commença à ſe déborder. Ce qu'on attribuë avec raiſon aux corpuſcules nitreux, dont l'eau de ce fleuve abonde extrêmement, & qui ſe mêlant dans l'air, enveloppent ceux de la peſte, & les dépouillent de ce qui fait leur qualité pernicieuſe : *Peſtis quæ enormiter hic ſævit, ad primam fluminis intumeſcentiam ſubitò ceſſat. Sandys in Itinerar. lib.* 2.

III. Une troiſiéme choſe qui ſerviroit extrêmement à nous faire connoître la nature déterminée de ces écoulemens, ou comme parle M. Boyle, de ces eſſains de corpuſcules, ce ſeroit d'être aſſurés que ces atômes ſont, non pas ſur les organes de nos ſens, nous en venons de parler dans la réfléxion précédente, mais ſur pluſieurs corps, les mêmes effets qu'y produiroit la maſſe même de la ſubſtance d'où ces atômes ſe détachent.

Or nous ſçavons parfaitement que les

les écoulemens de la matiere ſubtile, qui s'exhale des corps, opèrent les mêmes effets que feroient les corps mêmes s'ils y étoient préſens & appliqués. C'eſt ce qu'il faut prouver.

1. Les Médecins nous aſſurent que les corpuſcules qui ſe répandent parmi l'air, peuvent empoiſonner également comme la maſſe même le pourroit faire.

2. *Sennert* raconte que les apprentifs Apoticaires, qui ne ſont pas encore faits aux odeurs des drogues, ne manquent point de tomber dans un profond ſommeil toutes les fois que les vapeurs, qui ſe détachent des liqueurs qu'ils diſtillent pour faire l'opium & les compoſitions dormitives, leur montent au cerveau par les narines. *Sennertus, lib. 7. part. 7. cap.* 1.

3. Ceux qui ont écrit de la Mandragore, diſent que ſa racine ou ſon ſuc pris en breuvage, cauſe un ſommeil létargique. Et *Levinus Lemnius* écrit que tandis qu'il a eu dans ſon cabinet une pomme de Mandragore il n'a jamais pû étudier; parcequ'il tomboit auſſi-tôt dans un aſſoupiſſement dont il n'a pû ſe délivrer qu'en ôtant la pomme; après quoi la ſérénité & la gaye-

té,

té de ſon eſprit, revinrent comme auparavant. *Levin. Lemnius in explicatione herbar. biblicar. cap.* 2.

4. La malignité contagieuſe qui ſe trouve dans les corpuſcules qui ſe détachent d'un chien enragé, ſoit par ſon ſouffle ou autrement, eſt quelquefois une preuve bien funeſte que la matiere ſubtile qui s'évapore d'un corps, produit ſouvent tous les mêmes effets que produiroit le corps même.

5. *Cœlius Aurelianus* dit après *Aretæus*, qu'un homme fut frappé de la rage, pour avoir reçû de trop près le ſouffle d'un chien enragé; qu'un autre eut le même mal, pour avoir été ſeulement égratigné par les pieds d'un chien ſemblablement malade. *Cœlius Aurelianus lib.* 3. *acutor. morbo.* Et Matthiole aſſure qu'un homme qui n'avoit nullement été mordu, prit cet horrible mal, pour avoir reçû par hazard un peu de bave d'un chien enragé.

6. *Sennert* dit qu'un Peintre, ayant ouvert une petite boëte dans laquelle il avoit gardé long temps du réagal, les fumées de ce minéral très-dangereux lui monterent à la tête de telle maniere qu'il fut pris d'un vertige, qu'il perdit toute connoiſſance, que le viſage lui

enfla horriblement, & qu'il en ſeroit ſans doute mort, s'il n'eût pas été ſecouru par des antidotes qu'on lui fit avaler.

7. Mr. Boyle dit qu'il y a des végetables & des minéraux, dont l'odeur, les fumées & les exhalaiſons répanduës dans l'air, ont une vertu à-peu-près auſſi *cathartique*, c'eſt-à-dire, purgative, que ſi on en avoit pris les ſubſtances. Il aſſure qu'un Médecin de ſes amis ayant fait piler dans un mortier quantité de racines d'hellebore noir, vit avec plaiſir que tous ceux qui étoient dans le cabinet, & ſur tout le garçon qui broyoit l'hellebore furent purgés avec aſſez de violence. Et *Sennert* dit qu'il y a des perſonnes, à qui la même choſe arrive, par la ſeule odeur de la Colloquinte. Il raconte après *Nicolaus Florentinus*, qu'un certain homme Lombard à Florence ayant brûlé indiſcrettement à la chandelle une groſſe araignée preſque noire, il s'en ſépara une fumée qu'il attira par le nez, qui étoit ſi violente qu'il en perdit la connoiſſance; que ſon poulx s'affoiblit tellement qu'on ne lui en trouvoit preſque plus; que toute la nuit il en reſſentit de cruelles tranchées

chées dans les inteſtins ; & qu'on ne le tira de-là qu'à force de tériaque, & d'autres antidotes.

Enfin je finis ce Chapitre par une obſervation qui a été faite dans l'Amérique, & que Mr. Boyle rapporte ſur la fin de ſon admirable petit Traité. *De natura determinata effluviorum.* Il dit qu'il a ſçu de pluſieurs perſonnes d'eſprit qui ont été à l'Amérique, qu'il y a un arbre venimeux qu'on appelle *Manchinelle*, & que les oiſeaux non-ſeulement s'abſtiennent des fruits de cet arbre mortel, mais que même la plûpart ne veulent pas ſe brancher deſſus. Ce qui provient ſans doute de ce que les corpuſcules qui ſe ſéparent de toutes les parties de ces arbres, déplaiſent par leur odeur aux oiſeaux, & font qu'ils ne ſe portent point du côté d'où s'exhalent ces petits corps meurtriers, qui font ſur les organes des oiſeaux, quoique moins violemment, ces effets dangereux que les arbres mêmes y feroient avec plus de véhémence.

Voilà ce me ſemble les trois conſidérations que j'avois promiſes. Elles ſont dans toute l'étenduë qu'on pouvoit ſouhaiter. Je n'y avance rien qui

ne ſoit prouvé & même démontré. Je m'y ſuis arrêté, parceque ce ſont des principes qu'il faut poſer, & qu'on doit connoître pour comprendre ce que j'ai à dire ſur les effets de la Baguette Divinatoire. Car enfin nous verrons que ce ſont ces petits corps répandus dans l'air ſur les ſources d'eau, ſur les minieres, ſur les tréſors cachés, & ſur les pas des criminels, qui la font mouvoir & qui dirigent le Païſan, que nous appellons l'*homme à la Baguette*. Et on ne pourra pas préſentement ſe plaindre, que pour expliquer les effets ſurprenans de cette Baguette, nous nous ſervions de corpuſcules dont on ne connoît rien ; puiſque nous voici aſſurez, 1. que ces petits Etres répandus dans l'air, quoiqu'ils ſoient réduits en un volume inviſible, gardent la nature du tout dont ils ſe ſont ſéparés ; 2. que ces particules de la matiere ſont auſſi différentes entr'elles, que les corps d'où elles émanent ſont différents entr'eux ; & 3. que les atômes produiſent ſur certains corps les mêmes effets, qu'y produiroit la maſſe de la ſubſtance d'où ils ſe ſont exhalés.

CHAPITRE V.

Syſtême du mouvement & de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire ſur les ſources d'eau, ſur les minieres, ſur les tréſors, & ſur la piſte des voleurs & des meurtriers fugitifs.

DANS l'obligation que je me ſuis impoſée, d'expliquer le méchaniſme de la Nature touchant l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire, qui a été inconnu juſqu'à préſent, par un autre méchaniſme qui nous fût déja connu, je n'ai pas eu de peine à me déterminer ſur le choix. A peine ai-je promené quelque temps mon imagination dans les trois régnes des animaux, des végétaux & des minéraux, que j'ai remarqué auſſi-tôt que le mouvement & l'inclinaiſon de l'éguille de bouſſole, ou d'une verge de fer aimantée, étoit abſolument la même choſe que le mouvement & l'inclinaiſon de la Baguette ou verge Divinatoire. A dire la choſe comme je la penſe, je voyois le même méchaniſme par tout; puiſque la Nature n'en a qu'un ſeul : & ſi certains animaux, comme les chiens ſont

attirés par l'odeur d'un liévre ; ſi certaines plantes, comme le palmier mâle, & le palmier femelle ſemblent ſe chercher ; & ſi parmi les métaux le vif-argent ſe joint avec avidité à l'or ; tout cela ſe fait toûjours par la même raiſon & par le même méchaniſme ; c'eſt-à-dire, par un écoulement de corpuſcules, qui ſe portent du liévre au chien, du palmier mâle vers le palmier femelle, & du mercure à l'or. Il ne faut qu'ouvrir les yeux avec quelque attention d'eſprit, & regarder ſur le grand Théâtre de la Nature, pour y rencontrer auſſi-tôt une infinité d'effets, qui ont une entiere analogie avec celui que nous admirons dans la verge de coudrier.

Mais il faut avoüer qu'il n'y en a point qui lui revienne mieux que le mouvement & l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée. C'eſt par tout tellement la même choſe, juſqu'à la moindre minutie, pour ainſi parler, que l'on ne ſçauroit trop s'étonner, comment tant de ſçavans & de grands Philoſophes, qui ont été conſultés, & qui ſe ſont expliqués ſur cette matiere, n'ayent pas même entrevû cette parfaite analogie.

Rien

Rien en effet ne ſe pouvoit préſenter à mon imagination de plus heureux, de plus facile, & de plus reconnu que le magnétiſme, qui fait mouvoir | & incliner vers la terre une verge de fer aimantée, pour expliquer le magnétiſme, qui cauſe le mouvement & l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire, ſur les ſources d'eau, ſur les veines des métaux, & ſur les pas des criminels.

Mon Syſtême donc ſur la verge de Coudrier, eſt le même que le Syſtême de l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée; & qui ſçait l'un, aura bien-tôt démêlé l'autre. Mais il les faut comparer tous deux enſemble, afin d'en démontrer la reſſemblance; car enfin on n'eſt pas obligé, en fait de Phyſique, de croire les gens ſur leur parole.

1. Comme lorſque les corpuſcules magnétiques, qui circulent à l'entour de la terre, viennent à rencontrer la verge de fer aimantée, ils la rangent ſelon leur cours, & la rendent paralléle aux lignes, qu'ils décrivent à l'entour du globe terreſtre: Il y a de même ſur les rameaux d'eau, ſur les minieres, ſur les tréſors cachés en terre, & ſur la piſte des criminels fugitifs, des

puſcules, qui s'élevent vérticalement dans l'air, & qui imprégnant la verge de Courdrier, la déterminent à ſe baiſſer pour la rendre parallele aux lignes verticales, qu'ils décrivent en s'élevant. Il ſe paſſe-là, ce qui arriveroit à la verge de fer aimantée au pole de la terre, où elle s'inclineroit perpendiculairement, à cauſe que les corpuſcules magnétiques s'élevent-là verticalement.

2. Comme les corpuſcules magnétiques répandus dans l'air agiſſent ſur la verge de fer aimantée, parce qu'elle eſt déja imprégnée de pareils corpuſcules qui y ſont démeurés, quand elle a été touchée avec un bon aimant; ainſi que l'eau s'inſinue plus facilement dans une matiére déja humide; c'eſt de la même maniere que les corpuſcules, qui s'élévent des ſources d'eau, des minieres, & de deſſus la piſte des criminels fugitifs, imprégnent aiſément la Baguette de Coudrier, à cauſe que Jacques Aymar, qui en eſt imprégné tout le premier, lui en communique un petit tourbillon, en la touchant.

C'eſt ainſi que les corpuſcules du vif argent, que l'on a fait évaporer dans une chambre, ſe raſſemblent, & ſe préci-

précipitent dans un verre, où l'on en aura mis deux ou trois onces. Car enfin, ces petits atômes inviſibles errans dans l'air par un mouvement vague, venant à rencontrer une athmoſphére de vapeurs ſemblables qui circulent autour de la maſſe contenuë dans le verre, ils ſe mêlent, & tombent dans le vif-argent. J'ai averti dans la pag. 56. qu'il faut raiſonner des corpuſcules, des atômes, des vapeurs, des exhalaiſons, de la matiére ſubtile, & de l'air même, quoique plus groſſier, comme on raiſonne des corps liquides.

3. Enfin comme la verge de fer doit être aimantée pour recevoir ſa direction par le tourbillon répandu dans l'air, & qui circule autour de la terre, & qu'on l'aimante en la touchant d'un bon aimant, qui lui communique un petit tourbillon de corpuſcules magnétiques; ainſi la verge de Coudrier ne ſeroit nullement ſenſible à l'action des petits corps, qui la font incliner, ſi elle n'étoit auparavant, pour ainſi parler, *aimantée;* c'eſt-à-dire, touchée par la main d'un homme, qui étant le premier abondamment pénétré, & inondé des vapeurs, des exhalaiſons, & des fumées, qui s'élévent des eaux,

des

des métaux, & de deſſus la piſte d'un voleur fugitif, en communique un petit tourbillon à la Baguette de Coudrier.

Voilà pourquoi il a fallu que Jacques Aymar prit d'abord ſon impreſſion ſur le lieu où les aſſaſſins avoient commis leur crime. Voilà pourquoi il met le piéd ſur celui d'un homme, pour en prendre l'impreſſion, afin de reconnoître s'il eſt le coupable qu'il cherche. Voilà pourquoi il le mit encore ſur les ſerpes, afin de diſtinguer celle qui avoit ſervi au meurtre.

Cependant comme tout cela, quelque clair qu'il ſoit, ne ſçauroit être intelligible qu'à ceux qui entendent l'*inclinaiſon* de l'aimant, ſur quoi il n'y a pas aujourd'hui, ce me ſemble, de difficulté; je mettrai ici en faveur des perſonnes qui n'ont pas fait d'étude de ces ſortes de matiéres, & qui d'ailleurs ſont bien aiſes de s'aſſurer qu'il n'y a rien dans le mouvement de la Baguette Divinatoire que de fort naturel, ce que j'ai dit de l'*inclinaiſon* de l'aiguille de Bouſſole dans mon Traité *de l'Aimant de Chartres, pag.* 115. 116. 117. *&* 118.

» L'inclinaiſon dans l'aimant eſt » l'action par laquelle les aiguilles de

» Bouſ-

S
Asia
Europa
Africa
C
A
C
A
M

» Bouſſoles, qui ſont en équilibre, avant » que d'être aimantées, perdent cet » équilibre quand elles ont reçû la vertu » magnétique, à cauſe qu'elles devien- » nent plus peſantes par le bout qui re- » garde le pole le plus proche du lieu où » l'on fait cette expérience.

» Cette inclinaiſon vient de la déter- » mination, que donne la matiére ma- » gnétique à ces aiguilles, & à toutes » les verges de fer, qui ſont en liberté » de ſe mouvoir. Nous avons vû que » cette matiére ſe meut circulairement » autour de la terre, & va en ſe cour- » bant depuis l'Equateur C. C juſques » aux poles S. M.

» Or comme cette matiére diſpoſe » les verges de fer ſelon qu'elle ſe meut » en les rendant paralleles aux lignes » qu'elle décrit, il s'enſuit qu'où elle » baiſſe vers le pole, l'aiguille y doit » auſſi baiſſer de la même maniere. » Cette raiſon fait que l'inclinaiſon » n'eſt pas égale dans tous les climats. » Il n'y en a point du tout en effet à l'é- » quateur, où l'aiguille eſt parfaite- » ment horiſontale, comme on le voit » dans les deux fléches qui ſont entre » C & A, & comme les Rélations que » nous avons des Voyageurs nous l'ap-

» prennent

» prennent. Cette inclinaiſon doit aug-
» menter à meſure qu'on approche
» des Poles, comme les deux flêches
» qui ſont entre S & A, & entre A &
» M, le démontrent, & comme mille
» expériences qu'en font les pilotes le
» confirment tous les jours. Car enfin
» les pilotes qui d'abord en ignoroient
» la cauſe étoient obligés, quand ils
» alloient vers le Septentrion, de met-
» tre un peu de cire ſous l'extrêmité
» de l'aiguille qui regarde le midi,
» parceque l'autre bout baiſſoit vers le
» pole ſeptentrional. Lorſqu'ils étoient
» ſous la Ligne, il falloit entiérement
» ôter la cire, parceque l'aiguille eſt là
» dans un parfait équilibre. Et puis il
» en falloit remettre au contraire ſous
» l'extrémité qui tourne au Septen-
» trion, quand ils paſſoient au delà de
» l'équateur vers le pole méridional, où
» baiſſoit l'extrémité de l'aiguille qui le
» regarde.

» Pluſieurs expériences nous ont ap-
» pris que l'aimant incline à Paris d'en-
» viron ſoixante & cinq dégrés à l'ho-
» riſon.

» L'aimant de Chartres a cette mê-
» me inclinaiſon. Je l'ai trouvé par la
» méthode dont M, Rohaut parle dans
ſa

» ſa Phyſique, partie 3. chap. 8. page » 102. Je me ſuis ſervi d'une aiguille » d'inclinaiſon, c'eſt-à-dire, d'une ai- » guille faite exprès pour cette expé- » rience. C'eſt un fil d'acier, long d'un » peu plus de quatre pouces, & traver- » ſé par le milieu à angles droits d'un » petit fil de laiton, qui ſert à ſoûtenir » cette aiguille en la maniere que le » fleau d'une balance eſt ſoûtenu par la » chape. D'abord cette aiguille d'incli- » naiſon étant ainſi ajuſtée, ſe trouvoit » dans un entier équilibre; mais du » moment que ſes deux bouts ont tou- » ché aux deux pôles de l'aimant de » Chartres, quand on la met au plan du » méridien, le bout qui regarde le Sep- » tentrion, trébuche tout-à-coup, & ne » s'arrête point qu'elle n'incline à l'ho- » riſon d'environ ſoixante-cinq degrés.

Expérience.

Pour s'aſſurer de cette inclinaiſon, ſans qu'il en coûte les frais & les peines d'un voyage du tour preſque de la terre, on peut voir avec un petit fil de fer de la longueur de trois lignes, appliqué en diverſes façons ſur un aimant rond, les mêmes phénomenes qui arrivent à l'aiguille de bouſſole, ou à la verge

verge de fer aimantée, dans les différens climats du monde. Ainſi ſans ſortir de ſon cabinet, on fera à l'entour d'un aimant ſphérique les mêmes expériences que les Pilotes ont faites à l'entour de la terre. Car ſi on porte ce petit fil de fer ſur l'équateur de l'aimant, il ſe mettra de lui-même parallele à l'axe de l'aimant ſans nulle inclinaiſon. Si on le poſe aux pôles, il ſe placera comme s'il ſortoit de l'aimant, & qu'il en voulût continuer l'axe. Si on le met entre l'équateur & les pôles, il baiſſera & s'inclinera par le bout qui regardera le pôle; & d'autant plus qu'il en ſera plus proche. Deſorte qu'on obſervera par la différente ſituation & inclinaiſon que prendra ce fil de fer ſur un aimant ſphérique, en le plaçant différemment à l'entour, la même ſituation & la même inclinaiſon que garde l'aiguille de bouſſole ſous un même méridien dans les diverſes contrées du monde. Ce qui ſe fait ainſi, parceque chaque aimant eſt entouré d'un petit tourbillon de matiere magnétique, qui circule autour de ſa circonférence, & qui y décrit des lignes, comme on décrit le grand tourbillon de cette même matiere autour de la terre.

re. C'eſt pourquoi Gilbert Anglois a fort bien dit que la Terre eſt un grand aimant, & qu'un aimant rond eſt une petite terre.

Quiconque entendra bien ce myſtére de l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée, concevra facilement tout le ſecret de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire; qui ne trébuche, comme elle fait, que parceque les colomnes, ou les lignes des corpuſcules (que nous démontrerons bien-tôt s'élever au-deſſus des ſources d'eau, des minieres, des tréſors & de la piſte des criminels fugitifs) trouvant la Baguette déja imprégnée de ſemblables petits corps, s'y portent avec avidité, l'inclinent vers la terre, & l'attirent comme feroit un filet d'argent ou une chaînette d'or. Et cette attraction rend la verge de coudrier parallele aux lignes verticales des vapeurs & des exhalaiſons, comme la verge aimantée devient parallele aux lignes que décrit la matiere magnétique, dont elle eſt attirée. C'eſt ainſi que ſi l'on attachoit au derriere d'un bateau une branche d'arbre, on verroit bien-tôt qu'elle ſe dirigeroit ſelon ſa longueur, ſuivant le cours de la riviere, avec lequel la branche affecteroit

teroit toujours de ſe rendre parallele.

Ce ſyſtême non ſeulement démontre comment la Baguette Divinatoire tourne ſur les rameaux d'eau, ſur les minieres & ſur les tréſors cachés en terre ; mais encore il explique parfaitement bien toute l'hiſtoire de la découverte du meurtrier de Lyon. C'eſt en effet par-tout le même méchaniſme & la même conduite de la Nature.

1. Car comme les corpuſcules, qui s'élévent des ſources d'eau & des minieres imprégnent la Baguette, étant attirés par ceux que lui a communiqués Jacques Aymar en la touchant, de même les corpuſcules qui s'exhalent par la tranſpiration inſenſible du corps d'un ſcélerat fugitif, inondent pareillement la Baguette, qui eſt déja comme aimantée par le contact des mains du Païſan imprégné tout le premier par l'impreſſion qu'il a priſe ſur le lieu où la tragique hiſtoire s'eſt paſſée.

Je n'éxamine point encore comment Jacques Aymar prend ſon impreſſion, j'en parlerai dans la ſuite ; comme auſſi de la maniere dont les corpuſcules qui font l'impreſſion, paſſent de lui à la Baguette Divinatoire ;

&

& j'eſpere que les gens les plus difficiles auront lieu d'être contens à cet égard.

2. Comme les vapeurs & les fumées qui ſortent verticalement des ſources & des minieres, en imprégnant la Baguette la font incliner perpendiculairement deſſus ; ainſi les corpuſcules de la tranſpiration imprégnent pareillement la même Baguette & la font tourner ſur la piſte du criminel où ils ſont demeurés inhérens, & où ils forment une eſpece de colomne, ſemblable à celles que nous avons obſervées ſur les ſources d'eau & ſur les minieres.

On voit par-là que c'eſt la même conduite de la Nature dans le mouvement & l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire ſur les tréſors, ſur les ſources d'eau, ſur les minieres d'or & d'argent, que ſur la piſte des criminels ; puiſqu'elle tourne par les vapeurs, les fumées & les corpuſcules, qui ſe tranſpirent de ces différentes choſes. Et par là on comprend comment Jacques Aymar, ayant pris d'abord ſon impreſſion dans la cave où le meurtre fut commis, a pû ſuivre ces ſcélerats ſi long temps. Car enfin la Baguette ayant été d'abord imprégnée des corpuſcules de ces cri-

minels, ceſſoit de tourner quand il s'écartoit de la trace qu'ils avoient laiſſée dans leur route. Ainſi une verge de fer ſuſpenduë ſur un pivot, & qu'on agite avec un bon aimant, ceſſe de ſe mouvoir, quand elle n'eſt plus dans le tourbillon de la matiere magnétique, qui compoſe la ſphére d'activité de cet aimant.

On comprend par-là comment parmi les priſonniers de Beaucaire, il démêla le Boſſu, & comment il le reconnut pour le coupable qu'il cherchoit: puiſqu'il y a autour d'un homme un tourbillon de corpuſcules exhalés par la tranſpiration, comme il y a autour d'un aimant un tourbillon de matiere magnétique: Or Jacques Aymar ayant été pénétré par les corpuſcules des criminels, n'en pouvoit admettre d'une autre perſonne ſans s'appercevoir du changement de ſenſation qui ſeroit ſurvenu en lui. Et un ſi bon chien ne quitte point, pour une autre bête, la trace de celle qu'il pourſuit, parce-qu'étant plus échauffée elle agit plus vivement ſur ſon odorat: combien un homme d'une ſenſation exquiſe ſera-t-il plus éxact s'il y joint l'attention, & le raiſonnement? Mais pour expliquer

cela

cela plus méchaniquement, j'ai recours à l'aimant, & je dis que quand on a aimanté un coûteau en commençant par le pôle ſeptentrional d'un aimant, & finiſſant par le méridional, on ne rompt pas facilement le cours des eſprits magnétiques qu'il a reçus par ce contact, quand au-contraire en commençant par le pôle méridional, & finiſſant par le ſeptentrional; parcequ'il faut repaſſer l'aimant pluſieurs fois ſur le coûteau afin de lui ôter la premiere impreſſion qu'il avoit reçûë.

On explique par-là comment cette Baguette tourne ſur un larron ou ſur un aſſaſſin; parcequ'y ayant autour de ces gens-là un tourbillon, ou un volume de matiere tranſpirée extraordinairement par la frayeur éternelle qui n'abandonne jamais ces criminels, la Baguette entrant dans ce tourbillon de corpuſcules tranſpirés, en eſt pénétrée, & elle s'incline, afin de leur devenir parallele.

Après avoir parlé à l'eſprit & à l'imagination, il faut maintenant parler aux yeux. Car enfin il faut aider ceux qui ne ſont pas accoûtumés aux ſpéculations philoſophiques, & qui ne conçoivent les vérités que quand on les

découvre à leurs ſens. C'eſt ce que je fais dans la figure ſuivante, où l'on voit Jacques Aymar armé de ſa Baguette Divinatoire, qui cherche des veines de métaux, ou des ſources d'eau. On découvre devant lui & ſous ſes pieds les corpuſcules qui s'élévent de deſſus les minieres, de deſſus les ruiſſeaux cachés dans le ſein de la terre, & comment cette matiere ſubtile va le pénétrer & paſſer de lui à la Baguette pour la faire incliner.

Maintenant pour me ſervir des termes dont on uſe dans les Ecoles de Philoſophie, je dis que les corpuſcules, tant ceux qui ſe tranſpirent des mains de l'homme à la Baguette, que ceux qui s'élévent en vapeurs au-deſſus des ſources d'eau, en exhalaiſons au-deſſus des minieres & en colomnes de corpuſcules de la tranſpiration inſenſible ſur les pas des criminels fugitifs, ſont la cauſe efficiente prochaine du mouvement & de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire.

Voilà mon ſyſtême, que j'eſtime d'autant meilleur, qu'il eſt plus ſimple; puiſqu'il eſt par conſéquent plus conforme aux loix de la Nature, qui ne fait rien d'inutile. Je le réduits au méchа-

méchaniſme de l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée qui doit le rendre plus plauſible ; parceque la Nature n'a qu'une ſeule maniere d'agir dans tout ce qu'elle fait, comme l'a fort bien reconnu M. Gaſſendi : *Ideo ipſis competit generalis familiariſque rebus naturæ omnibus agendi, & patiendi modus. Phyſic. ſect.* 1. *lib.* 6. *cap.* 14. *pag.* 450. Et ma méthode d'expliquer ce qui paroît de plus ſurprenant & de plus merveilleux dans la Baguette Divinatoire, par les effets les plus familiers de l'inclinaiſon de l'aimant, dont tout l'art eſt aujourd'hui ſi connu, doit avoir ſans doute la préférence ſur toutes les autres manieres de philoſopher ; car enfin, ajoûte M. Gaſſendi, il ne faut pas s'aller figurer que les effets les plus rares, les plus obſcurs & les plus impénétrables de la ſimpathie ſoient produits par une autre diſpoſition d'organes & par une cauſe plus intriguée que ce que la nature opére tous les jours par les reſſorts les plus communs & les plus ſenſibles : *Sed non videtur exiſtimandum aliâ ratione id peragi, quàm quæ ſoleat magis familiaribus effectibus intervenire.*

Et le Pere Kirker Jéſuite, parlant de la

la maniere de développer la cauſe des effets les plus ſurprenans, dit, qu'il faut ſuppoſer d'abord qu'il n'y a qu'une clef pour entrer dans le ſanctuaire des merveilles de la Nature, & que celui-là ne doit pas s'imaginer connoître quelque choſe dans les cauſes naturelles, qui n'a pas encore trouvé *l'unité de cette Clef*, pour ouvrir le reſſort d'une infinité de différens effets : *Naturæ clavis una eſt, quam is ſolus qui in materiis diſſimillimis unitatem complectitur. Magnet. natur. reg. ſect. 1. cap. 3. pag. 12.*

Enfin j'explique la ſympathie de la Baguette de coudrier avec les métaux, & les autres choſes ſur quoi elle s'incline par l'écoulement & le flux de la matiere ſubtile qui ſe tranſpire de tous les corps & qui ſe répand dans l'air ; & le P. Schott Jéſuite déclare que c'eſt la bonne maniere de développer les effets qu'on a juſqu'ici attribués à des qualités occultes : *cauſam ſympathiæ..... oriri plerumque..... ex emiſſione tenuiarum quarumdam exhalationum, quas diffundi a multis corporibus certum eſt. Mag. ſympath. part. 4. lib. 4. ſyntag. 1. cap. 3. pag. 369.*

Après avoir rendu compte de ma méthode

thode, & l'avoir autorisée par les lumieres de la raison & par le témoignage de ceux qui se sont le plus appliqués à la Physique, je ne laisse pas de comprendre, que quelque simple que soit mon système, tout le monde ne s'en contentera pas, si je ne démontre auparavant qu'il y a des vapeurs sur les eaux, des exhalaisons sur les minieres, & une matiere subtile de la transpiration sur le lieu où a passé un voleur ou un meurtrier; & que ces vapeurs, ces exhalaisons & ces corpuscules de la transpiration insensible ont assez de subtilité & assez de force, pour pour pénétrer dans les pores de Jacques Aymar, & pour imprimer à la Baguette ce mouvement rapide que nous lui voyons quand elle tourne. J'espere mettre toutes ces choses dans une telle évidence, qu'elles passeront pour être éxactement démontrées chez ceux qui sçavent ce que c'est que démonstration en matiere de Physique.

Chapitre VI.

Il s'éléve des vapeurs sur les rameaux d'eau, qui font incliner la Baguette Divinatoire.

Quoiqu'il y ait peu des choses dans le monde qui soient plus d'usage que les fontaines; cependant on ne convient ni sur la matiere, ni sur la maniere dont la Nature les produit. Nous sçavons en effet si peu ce qui se passe dans le sein de la terre, qu'il ne faut point être étonné de voir les Physiciens si partagés sur l'origine des fontaines.

On ne sera peut-être pas fâché de voir ici les opinions différentes que les plus célébres Philosophes tiennent sur une matiere si curieuse, & d'autant plus que cela nous acheminera à la connoissance des vapeurs dont j'ai à parler.

1. Aristote a crû que les fontaines tiroient leur origine de l'air. Voici son hypoèse. Il a crû qu'il s'éléve des vapeurs du profond de la terre, lesquelles en rencontrant des rochers en forme de voutes au haut des montagnes, s'épaississent

fiſſent en eau comme dans le chapiteau d'un alembic, & que cette eau coule enſuite au pied ou dans le penchant des montagnes. *Ariſtot. 1. meteor. cap. 13.*

Cette opinion eſt rejettée ; parcequ'il n'y a guéres d'apparence que la terre contienne aſſez d'air, pour fournir des eaux à un ſi grand nombre de fontaines & de rivieres ſi groſſes.

2. D'autres diſent que les fontaines prennent leur origine des eaux de pluye, & qu'en pénétrant les pores de la terre, & les fentes des rochers, elles ſe ramaſſent dans des carrieres, comme dans des réſervoirs, coulent enſuite par des canaux ſouterrains, & ſortent pour ſe répandre ſur la terre. C'eſt le ſentiment de feu Mr. Mariotte de l'Académie Royale des Sciences, dans ſon *Traité du mouvement des eaux*, que Mr. de la Hyre de la même Académie a fait imprimer avec beaucoup de ſoin & de travail, après la mort de ce ſçavant homme. Voici comme Mr. Mariotte parle : *Les pluyes étant tombées pénétrent dans la terre par de petits canaux qu'elles y trouvent. . . . Celle qui tombe ſur les colines & ſur les montagnes, ayant pénétré la ſurface de la terre, principalement quand elle eſt légere, &*

mélée de cailloux & de racines d'arbres, rencontre ſouvent de la terre glaiſe ou des roches continuels, le long deſquels elle coule, ne les pouvant pénetrer, juſqu'à ce qu'étant au bas de la montagne... elle reſſort à l'air & forme des fontaines. 1. part. ſecond diſcours, pag. 19, 20.

Cette opinion eſt ſi ingénieuſement & ſi doctement ſoûtenuë par Mr. Mariotte, qu'Ariſtote, qui ne s'en pût autrefois accommoder, l'auroit préférée à la ſienne, s'il l'avoit lûë avec les agrémens que lui a donnés cet Académicien.

Le P. Kirker la combat auſſi. Il dit que généralement parlant, il n'eſt pas vrai que toutes les fontaines viennent de l'eau de pluye; puiſqu'il ne pleut point ſur les montagnes de Gelboë, comme le Texte ſacré le dit, ni en beaucoup d'endroits au-dedans & au-dehors de la Zone torride, où l'on trouve cependant des fontaines. *Kircher. Mund. Subterr. lib. 5. cap. 1. pag.* 249.

On ajoûte encore à cela: que la plus grande partie de la pluye s'écoule par les torrens & par les rivieres, & ſe rend à la mer; & que quelque quantité

tité que la terre en imbibe durant les plus longues pluyes, on trouve enfin qu'elle n'eſt pas pénétrée plus avant que de dix pieds: *Pluvia non ultra decem pedum profunditatem humectat terram*, dit *Varenius* dans ſa Géographie, *lib. 1. cap. 16. propoſit. 5. pag. 235.*

Seneque n'auroit pas non-plus adopté l'opinion de Mr. Mariotte: car il dit que la pluye ſe détrempe dans la terre, & qu'elle eſt toute conſumée avant qu'elle puiſſe deſcendre bien avant: *Omnis humor intra primam cruſtam conſumitur, nec in inferiora deſcendit. Quæſt. natural. lib. 3.*

3. Le troiſiéme ſentiment que je préférerois aux autres, eſt que l'origine des fontaines vient de l'eau de la mer ou des rivieres, qui par des conduits ſoûterrains eſt portée juſques dans le ſein des montagnes, & à tous les endroits où nous voyons des ſources. Ainſi voilà une circulation admirable, qui après avoir fait venir par les veines de la terre les fontaines de la mer, les y fait retourner par le canal des rivieres, ſelon ces paroles de l'Ecriture: *Tous les fleuves entrent dans la mer, & la mer ne regorge point:*

les fleuves retournent au même lieu, d'où ils étoient sortis pour couler encore. Ecclésiaste 1. vers. 7.

Ce Systême, outre qu'il est conforme à l'Ecriture-Sainte, a beaucoup de vraisemblance. Car on sera aisément persuadé, que c'est la mer qui fournit d'eau à toutes les fontaines, si on considére qu'il y en a de salées, qu'il y en a qui croissent & décroissent par rapport au flux & reflux de la mer; que la plûpart des sources ne tarissent jamais, & que les rivieres qui en sont des amas, entrant continuellement dans la mer, ne la rendent point plus enflée: ce qui ne manqueroit pas d'arriver, puisque nous connoissons plus de mille grosses rivieres qui se déchargent dans la mer. Il faut donc que ces eaux mêmes en sortent par des canaux soûterrains: *Plures quàm mille fluvii in mare se exonerant, & majores ex illis tantâ copiâ, ut aqua illa, quam per totum annum emittunt in mare, superet totam tellurem. Varenius loco citato, pag.* 238.

Le P. Paul Casati Jésuite non seulement s'est déclaré pour ce sentiment; mais encore il explique d'une maniere assez ingénieuse, comment les fontaines

nes viennent de la mer. Il ſuppoſe d'abord qu'il y a un feu central dans la terre, & que la terre a des veines, & des conduits ; puis il ajoûte que ce feu central fait boüillir l'eau de la mer dans ſes abîmes, & la réduit en vapeurs, dont les ſupérieures étant pouſſées continuellement & contraintes de s'élever par les inférieures, juſqu'à ce que le froid les condenſe derechef vers la ſurface de la terre, elles forment l'eau, qui ſuivant enfin la pente des montagnes, nous donne les ſources que nous en voyons couler. Et comme s'il vouloit répondre au calcul de Mr. Mariotte qui a ſupputé comment les pluyes qui tombent durant une année, peuvent ſuffire pour fournir à tout ce que les ſources, & les rivieres en laiſſent couler ſur la terre en un an : Il dit, celui qui auroit la curioſité de calculer à peu-près combien les rivieres portent d'eau en une année à la mer, & d'examiner après cela combien il faut qu'il y en ſoit entré depuis plus de ſoixante ſiécles, il trouveroit ſans doute qu'elle a dû déja avoir inondé pluſieurs fois toute la face de la terre. Ce qui n'eſt pourtant jamais arrivé, tant il eſt vrai, que

la mer se décharge par des conduits soûterrains qui forment les fontaines, d'autant d'eau qu'elle en reçoit par les rivieres. Voici le P. Casati lui-même qui va parler : *Quid igitur superest, quàm ut infusa per telluris venas aqua, ex subjecti in centro ignis calore attenuata in vaporem, sibi per rimas, quas invenit exitum quarat in superiora, donec demum vi frigoris, & vigentibus posterioribus halitibus iterum vapor constipetur, & concrescat in aquam : quæ montis proclivitati obsecundans tandem influat in mare. Dissertat. 3. de Igne, pag. 72.*

II. On voit bien par ce que je viens de dire touchant l'origine des fontaines, que c'est un sujet qui a trop de rapport avec les vapeurs, pour passer absolument un point de Physique si agréable, & il me paroît que ce que j'en ai mis ici, prépare insensiblement l'esprit à reconnoître ces vapeurs, qui selon quelques Physiciens, sont la cause matérielle des fontaines, & que je suppose être sur les rameaux d'eau. J'ai vû des personnes de mérite & d'étude même, qui se sont gendarmés, quand on leur a parlé de ces vapeurs, & qui se récrioient là-dessus comme contre les paradoxes les plus incroyables.

Nous

Nous montrerons dans la ſuite comment de tous les corps, même les plus durs & les plus ſolides, il ſe tranſpire ſans ceſſe une matiere ſubtile, qui s'en détache & qui ſe répand dans l'air. Les métaux, le marbre & le diamant même, ne ſont point exempts de ces bréches inévitables à la conſiſtance des corps les plus fermes, & qui cauſent le dépériſſement continuel de tous les êtres matériels.

Si ces émanations ſe font des corps ſolides, & dont les parties ſont liées, & tiennent fortement les unes aux autres ; combien davantage ces écoulemens arriveront-ils aux corps fluides & liquides tout à la fois, & dont les parties ſont toujours dans un actuel mouvement ?

Ainſi quoique les Phyſiciens ne ſoyent pas d'accord ſur l'origine des fontaines, ils conviennent cependant tous qu'il y a des rameaux d'eau cachés. Cela ſe tire même néceſſairement de leurs différentes hypotèſes, ſi on y prend garde de bien près. Ceux qu'on appelle *Aquileges*, chercheurs d'eau ou fontainiers, & qui nous ont donné quelques lumieres ſur la maniere de trouver les ſources, ont tous mis les va-

peurs qu'on apperçoit sur certains lieux le matin vers le soleil levant, comme un indice assuré d'un rameau d'eau.

Cela doit bien être ainsi. Car puisque les vapeurs sont des particules d'eau, que les feux souterrains, ou la chaleur des fermentations qui se font sans cesse dans la terre, ont détachées des autres & élevées dans l'air, il est de nécessité qu'il y ait de l'eau au lieu d'où sortent ces vapeurs. Nous voyons tous les jours en effet des expériences, qui nous confirment que la chaleur réduit l'eau en vapeurs.

Bacon Chancelier d'Angleterre, dit dans son Histoire Naturelle, qu'il y a des lacs & des puits semblables à l'Averne de la Campanie, d'où il s'éléve des vapeurs si mauvaises, que les oiseaux qui volent par-dessus, tombent morts ; & que les hommes qui restent un peu de temps proche, meurent comme empestés : *Locus & putei, ut Avernus, volucres supervolantes pestiferis exhalationibus enecare dicuntur, aut homines diutiùs astantes. Hist. Nat. cent.* x. *num.* 918.

Mais ces vapeurs s'élévent non seulement des eaux qui sont à découvert sur

ſur la ſurface de la terre ; mais encore de celles dont la Nature entretient le cours dans le ſein des montagnes.

Pline a connu ces vapeurs humides qui s'élévent ſur les endroits où il y a des rameaux d'eau, puiſqu'il les prend pour un ſigne des plus certains qu'il y a une ſource au lieu où l'on les découvre : *Certior multo nebuloſa exhalatio eſt ante ortum ſolis longiùs intuentibus, quod ex edito quidam ſpeculantur pronì terram mento attingente. Hiſt. Natural. lib.* XXXI. *cap.* 3.

Vitruve a eu une très-parfaite connoiſſance de ces vapeurs que l'on voit ondoyantes ſur les lieux où il y a des eaux qui coulent ſous terre. Pour connoître, dit il, les endroits où il y a de l'eau, il faut, un peu avant le lever du ſoleil, ſe coucher ſur le ventre, ayant le menton appuyé ſur la terre, & regarder le long de la campagne ; car le menton étant ainſi affermi, la vûë ne s'éléve point plus haut qu'il eſt néceſſaire, mais aſſurément elle s'étendra au niveau ; & ſi l'on voit en quelque endroit une *vapeur humide* s'élever en ondoyant, il y faudra fouiller ; car cela n'arrive point aux lieux qui ſont ſans eau : *Sin autem non proſtuunt quærenda*

ſub

ſub terra ſunt capita, & colligenda; quæ ſic erant experiunda, uti procumbatur in dentes, antequam ſol exortus fuerit in locis quibus erit quærendum, & in terramento collocato & fulcto, proſpiciantur hæ regiones. Sic enim non errabit excelſiùs quàm oporteat viſus, cum erit immotum mentum: ſed at libratam altitudinem in regionibus certâ definitione deſignabit. Tunc in quibus locis videbuntur HUMORES *ſe concriſpantes, & in aëra ſurgentes, ibi fodiatur: non enim in ſicco loco hoc ſignum poteſt fieri. Vitr. lib. 8. cap. 1.*

M. Perrault de l'Académie Royale des Sciences, qui a traduit & commenté Vitruve, dit ſur cet endroit, que *Palladius rapporte ainſi la maniere de découvrir par les vapeurs les lieux où il y a des ſources*; mais il veut que l'on y apporte quelque précaution pour ne s'y pas tromper.

Théodoric Roi des Oſtrogots fait dire par la plume de Caſſiodore ſon Sécrétaire d'Etat, aux chercheurs d'eau, que ſur les lieux où il y a de l'eau, on voit s'élever des vapeurs ſubtiles qui forment une eſpece de colomne dans l'air : *addunt etiam in columnæ ſpeciem conſpici quemdam tenuiſſimum fumum.*

Theodoric

Theodoric Epiſt. 53. Caſſiodor. variar. lib. 3. pag. 58.

Sidonius Appollinaris écrivant à un de ſes amis, qui faiſoit beaucoup d'accuëil aux perſonnes de Lettres, & qui les produiſoit dans le monde, le compare aux rayons du ſoleil, qui en élevant par leur chaleur les vapeurs humides que forment les rameaux d'eau cachés dans les veines de la terre, décélent, pour ainſi parler, ce dont la Nature affectoit de faire un ſecret. On voit par-là que ces *vapeurs & ces atômes humides* ſont quelque choſe de bien reconnu dans le monde; puiſque *Sidonius Apollinaris* en parle dans une lettre à un ami, où l'on ne fait gueres entrer que des choſes familieres: *Sic ingenia producis, ut ſolet aquam terræ viſceribus abſconditam per atomos bibulos radius extrahere ſolaris? Cujus lucis aculeo non ſola penetratur aut arena ſubtilis, aut humus foſſilis: ſed ſi ſaxei montis oppreſſu fontium conditorum vena celetur, aperit arcanum liquentis elementi ſecretorum cæleſtium natura violentior. lib.* IX. *Epiſt.* 10.

Le P. Kirker Jeſuite, dit pareillement que le fontainier doit le matin, au ſoleil levant, ſe coucher tout de ſon long ſur la terre, afin d'obſerver s'il

ne

ne découvre point quelque part des *vapeurs ondoyantes*, qui forment une petite nuée bien légere dans l'air, que s'il apperçoit quelque choſe de pareil, il faut faire fouiller à l'endroit, parcequ'il eſt certain qu'il y a de l'eau. *Aquilex mane orientem verſus, ante ſolis tamen ortum pronus in terram proſtratus, obſervet utrum alicubi humores in tenuem nubeculam ſe criſpent, & tremulo motu aërem feriant; quod ubi competit, fodiat de aquâ conditâ ſecurus. Mund. ſubterran. lib. 5. cap. 2. pag. 266.*

Le P. Jean François Jéſuite dans ſon excellent traité intitulé : *l'art & la conduite des eaux* parle ainſi de ces vapeurs : Selon *Palladius*, il faut au mois d'Août, où les pores de la terre ſont ouverts, & donnent libre paſſage aux *vapeurs*, regarder par des rayons viſuels raſans la terre & remarquer des *fumées tremblantes s'élever en tourbillon de quelque endroit de la terre :* Et ce ſera là où il faudra fouiller pour trouver l'eau, qui ſert de matiere à ces *vapeurs montantes* : les autres lieux qui ſont *ſans eau, n'en pouvant donner*, chap. 1. pag. 6.

Le P. Gaſpar Segor Jéſuite dit, nous voyons ſouvent aſſez diſtinctement des vapeurs monter des lieux humides de la

la terre dans l'air ; quoique nous ne puiſſions pas toûjours diſcerner, ſi ce ne ſont point des exhalaiſons, qui partent de quelque matiére terreſtre : *Vaporem non obſcurè videmus à locis humentibus, atque ex ipſis terræ globis ſole ſplendente, aſcendere in aëra, quamquam non diſtinctè vaporem ab exhalatione diſcernamus. lib.* XI. *Mirabil. Meteor. cap.* 1. §. 1. *pag.* 1182.

Le P. Déchales Jéſuite donnant la maniere de découvrir des ſources d'eau, & rapportant celle de Vitruve, finit en ces termes : Il faut donc foüiller la terre aux lieux ſur leſquels on voit des vapeurs s'élever en l'air en ondoyant, parceque c'eſt une marque qu'il y a une veine d'eau au-deſſous : *Tunc in quibus locis videbuntur humores ſe concriſpantes, & in aëra ſurgentes, ibi fodiatur..... ex vapore enim ſe attollente judicium fertur de vena intus latente. Mund. Mathemat. tom.* 2. *de fontib. nat. propoſit.* 16. *pag.* 190.

Ces vapeurs ſont tellement reconnuës comme une choſe conſtante, & qui ne ſouffre point de difficulté, que Toſtat s'en ſert pour expliquer les paroles du verſ. 20. du premier chap. de la Genéſe, qui ſemblent dire que Dieu a for-

a formé de l'eau non-seulement les *poissons*, mais aussi les *oyseaux*, selon que l'enseignent St. Basile, St. Ambroise, & plusieurs autres Peres. Tostat pour appuyer ce sentiment, dit qu'il y a deux choses dans l'eau : 1. Une partie qui est épaisse, & pesante, & qui étoit une matiére propre à former des poissons : 2. Une autre partie plus légere qui s'éleve dans l'air & s'exhale en *vapeurs*, comme on le peut voir sur de l'eau qui bout : après quoi il ajoûte, que cette seconde partie subtile de l'eau étoit convenable à la nature des oyseaux qui s'élevent, & volent dans l'air. *Conveniebat, aquæ, quod ex ea aves producerentur, quia in aqua est aliquid crassum, & ponderosum, quod ad naturam piscium competit : aliud autem est subtilius resolutum in modum vaporis, quod elevatur in altum sicut apparet in aqua bullienti : ad hanc partem subtilem pertinerent aves, & ideo élevarentur in altum. Quæst. 325. in Genes.*

C'est pourquoi les anciens Chrétiens mangeoient en Carême non seulement des poissons mais encore des oyseaux, prétendant que selon Moyse, Dieu avoit tiré de l'eau les uns, & les autres : comme le rapporte Socrate : *alii cum piscibus*

piſcibus volucres etiam manducant, caſque ex aquâ, ut eſt apud Moyſem, naſci aſſerunt. Hiſt. lib. 5. c. 21.

III. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir montré l'exiſtence de ces vapeurs ſur les ramaux d'eau, il faut expliquer. 1. Comment ils entrent dans la Baguette de coudrier : 2. Comment ils peuvent la faire incliner vers la terre.

1. On n'aura pas de peine à croire, que les corpuſcules des vapeurs entrent dans la Baguette Divinatoire, ſi l'on conſidere avec combien de facilité les parties de l'eau même s'inſinuent dans les plantes, & dans les arbres. Chacun même à pû ſouvent remarquer, comment les branches des arbres, qui ſont ſur le bord des fontaines & le long des rivieres, s'inclinent vers l'eau. Ce qui vient ſans doute des parties aqueuſes qui les pénétrent, qui les chargent, & qui les rendent autant qu'il ſe peut paralleles aux petites colomnes des vapeurs qu'on voit quelque fois s'élever au-deſſus de la ſurface de l'eau.

Expérience.

On ſçait que les Plantes tirent de l'eau leur principale nourriture, & leur accroiſſement. Nous avons vû l'été dernier une expérience fort agréable

qui

qui prouve bien ce que je dis. Car ayant mis une petite branche de baume, qu'on appelle autrement de la menthe, dans une phiole pleine d'eau, non-seulement cette branche, qui n'avoit que quatre doigts de hauteur, a pris racine; mais elle a crû jusqu'à un pied de hauteur, a poussé beaucoup de branches, jetté des fleurs, & produit enfin de la graine dans cette eau, comme elle auroit fait en pleine terre.

Expérience.

Van-Helmont a fait une expérience très-belle, & qui prouve admirablement bien la convenance qu'il y a surtout entre les pores de certains arbres, & les corpuscules qui se détachent de l'eau. J'ai pris, dit-il, un grand vase de terre dans lequel j'ai mis 200. livre de terre bien sechée au four, que j'ai ensuite arrosée d'eau de pluye. Après cette préparation j'y ai planté un tronc de saule pesant 5. livres, au bout de cinq ans cet arbre, qui y a poussé extrémement, pesoit 169. livres & environ trois onces. J'y ai mis de l'eau de pluye, ou bien de l'eau distillée toutes les fois qu'il a fallu l'arroser : j'ai eu un fort grand soin de couvrir ce vase par des feüilles de fer blanc percées de quantité de

de petits trous, afin d'empêcher que la pouſſiere n'y tombât. Il faut encore remarquer que je n'ai point peſé toutes les feüilles, qui durant quatre automnes ſont tombées en abondance. Enfin j'ai fait ſécher la terre, comme j'avois fait auparavant, & j'ai retrouvé mes 200. liv. de terre, peut-être deux onces moins. Il s'eſt donc produit de la ſeule eau 164. liv. de bois, d'écorce, & de racine. *Libræ ergo* 164. *ligni, corticum, & radicum, ex ſolâ aquâ ſurrexerant. Joan Baptiſt Van Helmont, Complex. atq, mixt. Element. figment. pag.* 68. *num.* 30.

Ce Philoſophe pour établir la convenance qu'il y a entre les fibres des plantes & les parties inſenſibles de l'eau, allégue ces plantes qui flottent toûjours ſur les eaux, & qui ne prennent point d'autre nourriture que celles que l'eau leur donne. *Quin etiam, natantes herbæ aquam tegant ſolo aquæ fracidæ potu contentæ. Van Helmont Imagin. ferment. impregnat. maſſ. ſemin. pag.* 72. *num.* 31.

Ceux qui ſçavent comme les vapeurs qui ſont dans la terre montent dans les plantes pour les nourrir, ne douteront pas, que les vapeurs répanduës dans

l'air ſur les ſources d'eau, ne puiſſent s'inſinuer dans la Baguette Divinatoire, puiſque ce ſont des parties de l'eau, qui ſont de même nature que le tout, & que pour ces deux effets la Nature n'a qu'un ſeul & même méchaniſme.

Les Phyſiciens ſçavent que les Plantes ont des *fibres ligneuſes*, qui s'étendent en long, comme autant de tuyaux, depuis la racine juſques à ſon extrémité, & que c'eſt par ces tuyaux qui trempent par le bout d'enbas dans les ſucs de la terre, que la nourriture ſe communique à toute la plante.

J'ai même obſervé avec un aſſez bon microſcope, que le bois de coudrier, d'aulne, de hêtre, qu'on employe d'ordinaire pour chercher les rameaux d'eaux, paroît n'être qu'un amas de fibres arrangées, & qui ſont miſes les unes à côté des autres, comme s'il étoit compoſé de pluſieurs petits tuyaux de verre.

Et à l'égard du hêtre en particulier, j'ai expérimenté qu'il eſt tellement compoſé de ces petits tuyaux, que ſi l'on met tremper dans l'eau le bout d'une groſſe branche de hêtre de deux pieds de long, on fait ſortir facilement en petites bulles d'air, l'eau qui s'y eſt imbibé,

imbibé, en soufflant un peu fort par l'autre bout. Il faut donc que ce bois soit extrêmement poreux. C'est ce qui le rend plus propre à faire la Baguette Divinatoire ; & c'est ce qui le rend plus facile à brûler ; parceque le feu y trouve ces petits espaces, ces interstices où il s'insinuë aisément. Ce qui me fait conjecturer que le bouis & l'ébéne, qui ne sont pas si inflammables à cause de leur dureté, ne pourroient pas servir à la recherche des sources.

Les Physiciens disent aussi que ces sucs de la terre entrent dans les pores des racines par l'agitation de la chaleur des fermentations qu'ils souffrent, quand la pluye avec la chaleur du soleil ou des feux souterrains détrempe les divers sels qui sont répandus dans toute la surface extérieure de la terre. Or ces sucs doivent monter dans les plantes, parceque le poids de l'air les y pousse, & qu'ils se font plus facilement un passage dans les pores des plantes, que dans l'air même.

Voici l'application. Quand Jacques Aymar rencontre un volume de vapeurs répanduës dans l'air sur une source d'eau, je dis que ces vapeurs pressées par l'air qui pése dessus, & poussées par

les vapeurs qui les ſuivent, ſe trouvent forcées de s'inſinuer dans les pores de la branche de coudrier, & y entrent avec impétuoſité, comme une eau long-temps arrêtée par une digue, coule d'une maniere rapide quand elle vient à rencontrer une iſſuë.

Il eſt certain que ces vapeurs ſont plus peſantes que l'air, puiſqu'elles s'élévent ſi peu hors de la terre, & que l'air nâge au-deſſus, ſelon ce principe de l'Hydroſtatique : *Corpus humido levius poſitâ paritate modis, non mergitur.*

2. Il s'agit maintenant d'expliquer, comment ces vapeurs, en entrant dans la Baguette Divinatoire, la font incliner ſur les ſources d'eau. Il faut ſe ſouvenir ici de ce que j'ai dit dans la page 86. touchant l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée, qui prend par toute la terre ſa détermination de celle que gardent les écoulemens magnétiques, en circulant autour du globe terreſtre. Car enfin ſi ces corpuſcules ſe meuvent ſous l'équateur en ligne parallele avec l'axe de la terre, la verge de fer aimantée ſe mettra-là parallele avec ce même axe. Si cette matiere magnétique décrit à Paris une ligne inclinée de 65. degrés,

degrés, la verge de fer aimantée s'y incline pareillement de 65. degrés. Enfin ſi aux pôles ces petits corps ſortent verticalement de la terre, la verge de fer aimantée s'inclinera perpendiculairement ſur le pôle, comme pour continuer l'axe de la terre.

La même choſe arrive à la verge Divinatoire ; elle ſe range ſelon les lignes que décrivent les vapeurs qui s'élévent au-deſſus des ſources d'eau. Or eſt-il qu'elles ſortent verticalement de la terre : il eſt donc néceſſaire, ſelon les loix du magnétiſme que la Baguette s'incline perpendiculairement, afin de ſe rendre parallele avec les colomnes que forment les vapeurs en s'élevant vers l'air. Et ces lignes de vapeurs ſont comme des chaînettes qui tirent la Baguette, & qui la tiennent abaiſſée, comme fait la matiére magnétique à l'égard de l'aiguille ou verge d'inclinaiſon.

Je n'ai point imaginé ce mouvement vertical par lequel les vapeurs s'élévent en colomnes. Je l'ai trouvé dans Caſſiodore, qui dit poſitivement que c'eſt un principe commun chez les fontainiers, que les vapeurs humides montent au-deſſus des ſources en forme

de

de colomnes dans l'air : *Addunt etiam in columnæ ſpeciem conſpici quemdam tenuiſſimum fumum.*

Il faut ſe bien pénétrer de ce méchaniſme qui employe les vapeurs humides pour faire incliner la Baguette Divinatoire ſur les ſources d'eau, ſelon toutes les mêmes loix que ſuit le magnétiſme dans l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée ; puiſque ce ſera la régle unique dont je me ſervirai pour expliquer l'inclinaiſon, que l'on remarque encore dans la Baguette ſur les minieres, ſur les tréſors cachés en terre & ſur la piſte des criminels fugitifs.

Pour aider l'imagination dans l'explication de cette inclinaiſon, dont nos ſens extérieurs ne peuvent découvrir les agens imperceptibles qui en ſont la cauſe, il faut avoir recours à l'expérience ſenſible, par laquelle nous voyons que les vapeurs du mercure répanduës parmi l'air d'une chambre, viennent ſe réunir de tous côtés, afin de ſe remettre en mercure coulant & liquide comme avant l'évaporation.

Ou bien, ſi l'on veut, puiſque ces petits corpuſcules fumans qui reſtent quelque temps au lumignon d'une chandelle

delle éteinte, ſervent de véhicule pour y ramener la flamme d'une chandelle ardente qu'on en approche, afin de la rallumer : on peut bien penſer que la même choſe ſe fait autour de la Baguette Divinatoire entre les mains d'un homme qui lui a communiqué par un contact mathématique un peu des vapeurs de l'eau dont il a été imprégné le premier ſur le lieu de la ſource. Car cette portion de corpuſcules humides, qui ont déja pénétré la Baguette, y attire abondamment ceux qui ſont épars dans l'air. Ils ſe raſſemblent & ſe réuniſſent-là, à cauſe de la facilité qu'ils trouvent à s'inſinuer dans la Baguette, dont les pores, quoique déja configurés dans les plantes par l'inſtitution de la Nature d'une maniere qui convient à la figure des corpuſcules de l'eau, ſont encore nouvellement ouverts par ceux que la tranſpiration inſenſible des mains de Jacques Aymar y a déja inſinués.

C'eſt ainſi qu'un amas d'eaux agitées du vent ſe répand comme un torrent qui ſe fait bien-tôt un large paſſage, pourvû qu'il puiſſe trouver au travers du ſable un petit endroit où la terre ſoit déja humectée; car enfin la raiſon

raiſon de l'*homogénéité*, ou de la reſſemblance de la Nature, fait que les eaux ſe portent-là & viennent auſſi-tôt à inonder tout le voiſinage : cela eſt ſi clair, que je n'ai garde de m'imaginer que l'application n'en ſaute pas d'abord aux yeux, ſur-tout ſi l'on ſe ſouvient que les vapeurs ſont liquides comme l'eau même, & que la Baguette Divinatoire entre les mains de Jacques Aymar devient, par ſon attouchement, humectée de ce liquide inſenſible qui attire celui que j'ai montré être répandu dans l'air ſur les rameaux d'eau.

Chapitre VII.

Il s'éléve des exhalaiſons ou fumées ſur toutes ſortes de minieres & ſur les tréſors cachés dans la terre, qui font incliner la Baguette Divinatoire.

LEs métaux, comme l'or, l'argent, le cuivre, &c. ſont des *corps durs qui ſont malléables & fuſibles*; c'eſt-à-dire, qui s'allongent ſous le marteau, & qui deviennent liquides par le feu à la fonte. Ils s'engendrent dans des lieux ſouterrains, que l'on appelle des minieres. Pour ne rien diſſimuler, les hommes

hommes qui en ſont ſi empreſſés, ne ſçavent pourtant point comment, ni dequoi la Nature les forme dans le ſein de la terre : dumoins on n'en ſçait rien que par conjecture. Si la Phyſique avoit quelque choſe d'évidemment conſtant ſur la formation des métaux, les Philoſophes n'auroient pas pris tant de partis différens ſur ce point.

I. Les Péripatéticiens & les Chymiſtes ſont aux priſes il y a long-temps ſur les principes qui entrent dans la génération des métaux. Un célébre Philoſophe dit qu'il ne ſeroit pas difficile de les accorder, puiſqu'ils ſont d'accord dans le fond, & qu'ils ne diſputent que ſur les mots, dont ils auroient bien-tôt réglé entr'eux l'idée qu'ils y veulent attacher, ſi ces Philoſophes avoient aſſez de patience pour s'écouter reſpectivement, *fortè in rebus conveniunt, verbis diſcrepant*, dit Mr. Duhamel, *Phyſic. part.* III. *quæſt. ult. pag.* 546.

Ariſtote dit que les métaux ſont compoſés de vapeurs & d'exhalaiſons, *lib.* 3. *meteorolog. cap. ult.* Agricola ſoûtient que c'eſt un mélange exquis de terre & d'eau, *lib.* 1. *c.* 21. *de natura foſſilium.*

Les Chymiſtes qui ſont gens du métier veulent que ce ſoient le ſouffre & le mercure qui ſont la matiere des métaux. Albert le Grand eſt de ce ſentiment, & il appelle le ſouffre le pere des métaux, & le mercure la mere, *ſulphur eſt quaſi pater, & argentum mater metallorum. Præfat. metallic. lib.* 4.

Le P. Kirker Jéſuite dit que le ſouffre & le mercure ne ſuffiſent pas, & qu'il faut un ſel pour donner de la dureté & de la conſiſtance au métal : *Materiam proximam metallorum..... vaporem, & exhalationem ſulphureo-ſale-mercurialem dicimus. Mund. ſubteran. lib.* x. *cap.* 1. *pag.* 182.

Mr. Deſcartes croit que la partie la plus intérieure de la terre eſt de métal, & que ce que les Mineurs tirent de la terre, n'eſt que comme un filet d'eau qui ſe ſépare de la ſource, ou une branche d'arbre qui s'écarte du tronc.

Mr. Regis prend un autre tour. Il dit que *les métaux ſont compoſés de pluſieurs parties intégrantes longues & branchuës, qui ſelon la différente groſſeur & figure qu'elles ont, conſtituent toute la diverſité qui ſe trouve entre les métaux de différente eſpece. Phyſic. liv.* 4. *part.* 3. *chap.* 4. *pag.* 371.

Il

Il eſt certain que la plûpart des Philoſophes qui prennent le ſouffre, le mercure, les ſels, l'eau, l'huile minérale, les ſucs, les fumées, les exhalaiſons pour matiere des métaux, n'en rapportent que la matiere très-prochaine, & non pas le premier principe; puiſqu'il reſteroit toûjours à ſçavoir de quoi ce ſouffre, ce ſel, ce mercure, &c. ſont compoſés. C'eſt comme ſi je diſois à quelqu'un que le bronze eſt un alliage de métaux, dont le principal eſt le cuivre fondu avec quelque partie d'étain; je ne l'inſtruirois pas beaucoup, s'il ne ſçavoit pas d'ailleurs ce que c'eſt que le cuivre & l'étain.

A la vérité Mr. Regis Philoſophe plus exactement, & on peut nier qu'il n'ait rapporté la matiere premiere des métaux.

Si on ne connoît guéres dequoi les métaux ſont compoſés, on ne ſçait pas davantage comment ils ſe forment.

Cependant je me rangerois plus volontiers du parti de ceux qui croyent que les feux ſoûterrains ſont la cauſe efficiente de la génération des métaux; parceque ces feux mettant en mouvement les matieres & les vapeurs minérales, & les pouſſant comme de petits

boulets de canon vers la ſurface de la terre, il arrive que ces ſucs ſe refroidiſſent, ſe glacent, & forment ce que nous appellons métal. Les parties les plus volatiles de ces ſucs, ne pouvant pas être ſi facilement fixées dans les veines de la terre, ſe dégagent, paſſent outre, s'élevent dans l'air, & ne s'arrêtent point juſqu'à ce que par la rencontre de la colomne d'air qui fait effort deſſus par ſon poids, elles ayent perdu peu-à-peu toute l'impreſſion qu'elles avoient reçûë des feux ſoûterrains.

Quant à ces feux ſoûterrains, on ne peut pas raiſonnablement les révoquer en doute. Ils ſe déclarent & ſe font reconnoître par trop d'endroits pour en nier l'exiſtence.

Ils ſe font ſentir dans les fontaines qui brûlent & dans les bains chauds.

Je ſçai bien qu'on pourroit attribuer aux fermentations qui ſe font dans la terre, la chaleur des ſources chaudes, ſans qu'il ſoit beſoin du miniſtére du feu central : c'eſt même une opinion que Mr. Charas de l'Académie Royale des Sciences ſemble vouloir établir à l'occaſion d'une expérience fortuite qui s'eſt faite dans ſon laboratoire, & dont parlent *les Mémoires de l'Aca-*

l'Académie, pag. 155. La fermentation qu'on explique là, ne détruit nullement le feu central, je ne ſçai même s'il ne le faut pas ſuppoſer néceſſairement pour mettre en mouvement les minéraux & les ſucs, afin de les pouſſer & de les mêler avec l'eau dans les canaux ſouterrains où elle paſſe. Si on ne comprend pas comment les feux ſouterrains puiſſent être toûjours entretenus, je ne conçois pas davantage comment s'entretiendront toûjours les ſucs & les minéraux qui font les fermentations, & conſéquemment les ſources chaudes, ſans qu'ils puiſſent jamais s'épuiſer. L'embarras eſt bien égal de part & d'autre, ſi je ne me trompe.

Au-reſte je ne crois pas que le feu central ait plus beſoin d'être entretenu que le *ſoleil*, qui ne dépérit point.

Mais ne pourrions-nous pas penſer de ce feu central ce que Lactance dit du feu que la Juſtice de Dieu a allumé pour brûler éternellement les impies? Il déclare que ce feu eſt bien différent de celui dont nous nous ſervons pour tant de beſoins de la vie: nôtre feu domeſtique eſt fluide & coulant, il ne peut ſubſiſter, & il s'éteint du moment

qu'il n'a pas une matiere où il puiſſe s'attacher pour la dévorer. Mais ce feu divin où le Démon a été précipité avec ſes Anges, eſt un feu qui ſubſiſte par lui-même, & ſans aucuns alimens. Ce feu eſt pur parcequ'il ne dépend point d'une matiere étrangere : il eſt liquide comme l'eau. *At ille ignis divinus per ſeipſum ſemper vivit, ac viget, ſine ullis alimentis.. eſt purus ac liquidus, & in aqua modum liquidus. Lact. l.7. Div. Inſt. c.21.*

Rien n'empêche donc que nous ne regardions ce feu central, que la Nature employe pour tant de générations merveilleuſes qui ſe font dans le ſein de la terre, comme un feu liquide, comme un feu fixe, comme un feu ſtagnant, ou, ſi l'on veut, comme un *étang de feu* qui n'a pas plus beſoin d'aliment pour ſubſiſter, qu'en a un étang d'eau. C'eſt ainſi que philoſophe le P. Caſati Jéſuite dans ſa troiſiéme Diſſertation *de Igne, pag. 75.*

Quant à ce que dit Mr. Charas dans la page 157. que ſi la chaleur des eaux chaudes venoit des feux ſoûterrains, *on trouveroit dans les ſources de ces eaux quelques marques d'incendie que l'on n'a point encore remarquées.*

Ce raiſonnement pourroit bien n'être

tre pas convainquant : car enfin s'il étoit auſſi conſtant qu'il eſt vrai-ſemblable que les eaux des fontaines ſoient pour l'ordinaire filtrées au travers des pores de la terre, certainement cette tranſcolation ne permettroit pas qu'elles nous apportaſſent ces marques d'incendie qu'on voudroit voir, pour croire qu'il y a des feux ſoûterrains.

Ce grand nombre de Volcans, c'eſt-à-dire, de montagnes qui vomiſſent des flammes & des cendres, & qu'on peut remarquer en tant d'endroits de la terre, ſont encore autant d'argumens de la vérité & de la réalité de ce feu central. Le mont Gibel dans la Sicile, le mont Hécla en Iſlande, le mont Veſuve dans la Campanie, d'autres dans les Iſles Molucques, dans les Iſles Philippines, dans le Pérou; enfin la montagne qui eſt près de Guatimala dans l'Amérique, d'où il ſort quelquefois des morceaux de rocher avec la même violence qu'un boulet ſort d'un canon, font ſouvent expérimenter d'une maniere très-funeſte aux habitans de ce païs-là, qu'il n'eſt que trop vrai qu'il y a des feux horribles dans les entrailles de la terre.

Je ne ſçaurois trop m'étonnner qu'il y

ait encore des gens qui croyent que la génération des métaux dans les entrailles de la terre ſoit un effet de la chaleur du Soleil. C'eſt une vieille réverie des anciens Philoſophes, qui n'ont pas conſideré que ſi les pluyes les plus abondantes ne pénétrent pas la terre plus avant que dix pieds, il n'y a nulle raiſon pour croire, que les rayons du Soleil puiſſent ſe faire ſentir beaucoup plus loin.

Les Ouvriers des miniéres, qui en doivent plûtôt être crûs que ceux qui n'y ſont jamais deſcendus, nous aſſûrent que plus on pénétre dans la terre, & plus on s'apperçoit très-ſenſiblement que la chaleur s'augmente.

Jean-Baptiſte Morin dit, qu'étant deſcendu au mois de Juillet dans une miniére, il trouva la partie ſupérieure très-froide juſqu'à la profondeur d'environ 480 piéds; & qu'après cela, à meſure qu'il deſcendoit, il trouvoit une chaleur qui s'augmentoit tellement que que les Ouvriers ne pouvoient travailler dans le fond, que tout nuds. *Relatio de locis ſubterran. pag.* 131.

Joannes Baguinus rapporte la même choſe des miniéres de Hongrie. Il aſſûre qu'au ſolſtice d'été il deſcendit dans une

une miniére d'argent, profonde d'environ mille cinq cent coudées, à cinq cent pas de Schemnitz; & qu'il apprit des Ouvriers, qui à cauſe de l'extrême chaleur travailloient tout nuds, que l'on voit s'élever ſouvent du centre de la terre des *vapeurs minerales*, qui éteignent leurs lampes, & qui les étouferoient eux-mêmes, s'ils ne ſe retiroient pas promptement. *Cum enim ſuperiori æſtate in Hungaria medio miliari in Schemnitz, in argenti fodinam mille quingentos circiter cubitos profundam deſcendiſſem : à foſſoribus qui ob ſummam mineræ æſtum veſtibus, & ipſo induſio exuti laborabant; didici, Vapores minerales à centro terræ frequenter ſurſum ferri, eorumque lucernas, & ipſoſmet, ni ſubitò recedant, extinguere. Tyroc. Chimic. lib. 2. cap. 14.*

Certainement ce ſeroit ſe moquer, que d'attribuer au ſoleil ces bouffées ſi terribles de chaleur qui étouffent quelquefois les ouvriers au fond d'une miniére creuſée de quinze cent coudées. Mais enfin, qu'on les prenne, ſi l'on veut, pour l'effet du ſoleil, ou des fermentations qui ſe font dans la terre, il s'enſuit également de ces deux hypothéſes, qu'il doit y avoir des fumées &

des

des exhalaiſons ſur les miniéres ; puiſque les ſels volatils, & les corpuſcules les plus ſubtils des métaux ſeroient également mis en mouvement par un de ces deux agens, auſſi bien que par les feux ſoûterrains.

II. Auſſi eſt il vrai, que ceux qui ont écrit avec quelque ſoin & quelque ſolide connoiſſance des minéraux, ont tous fait mention de ces exhalaiſons ou fumées auſquelles nous arrribuerons la cauſe du mouvement & de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire ſur les miniéres. Et comment auroient-ils oublié de parler de ces vapeurs métalliques ? Les yeux les peuvent même découvrir aſſez facilement le matin, lorſque le ſoleil ſe leve.

Pline parlant des miniéres d'argent, dit qu'il s'en éleve une vapeur que tous les animaux, & ſur-tout les chiens, ne peuvent ſouffrir. *Odor ex argenti fodinis inimicus omnibus animalibus, ſed maximè canibus. Hiſt. natur. lib. 33. cap. 6.*

François Bacon Chancelier d'Angleterre, (qu'on peut mettre au rang des plus grands Philoſophes de l'Antiquité, & qui a compris le premier dans ces derniers temps la néceſſité de faire des expériences pour aſſurer nos raiſonnemens,

mens, & pour perfectionner l'Hiſtoire naturelle) a eu connoiſſance de ces fumées malignes qui ſortent des miniéres. Il s'exhale, dit-il, dans les miniéres, des vapeurs mortelles, qui tuent les ouvriers, ſoit en les étouffant, ou en les empoiſonnant. *Sæpius eructant fodinæ vapores, mortiferos, ſeu ſuffocatio ſit, ſeu venenata mineralis natura. Hiſt. natur. cent.* 10. *n.* 918. *p.* 508.

Tomaſo Garzoni Auteur du Livre intitulé, *la Piazza Univerſale*, dit qu'on reconnoît les montagnes qui enferment des miniéres; parce qu'elles pouſſent d'ordinaire dans l'air des fumées & des exhalaiſons: *i monti che contengono minere, ſogliono mandare fuori qualche eſſalatione, o fumoſità. Diſcor.* 70. *pag.* 245.

Joſeph Maria Maraviglia Profeſſeur de Morale dans le College de Padouë, explique fort bien comment les feux ſoûterrains pouſſent ſans ceſſe dans l'air des fumées, des vapeurs & des exhalaiſons, qui font la matiére des vents, des nuées, des pluyes, & des autres météores. Car enfin, dit-il, on voit par expérience, que dans les ſaiſons ou le ſoleil ne peut pas échauffer les entrailles de la terre, il y a pourtant

dans

dans ſes abymes une chaleur qui lui doit être ſans doute naturelle. Ce qui ſe prouve même par tant de Volcans, c'eſt-à-dire, par tant de montagnes qui jettent des flammes, par les ſources d'eaux chaudes, par les fontaines boüillantes, & par certaines vapeurs ou eſpéces de petits nuages que les Nautonniers apperçoivent quelquefois s'élever du fond de la mer, & qui ne manquent jamais de former bien-tôt des vents & des orages. D'où il conclut, qu'il faut qu'il y ait ſous les eaux de la mer une chaleur qui ne vient point du ſoleil, & qu'on doit reconnoître pour la cauſe de ces fumées : *Ex quibus perſpicuum ſit alium quàm ſolarem calorum infra maris fundum vigère, quovis illâ tanta halituum excernatur, ſurſumque propellatur. Proteus. Ethico-politic. leg.* XI. *pag,* 57.

Il y a parmi les expériences de la Société Royale d'Angleterre l'Extrait d'une Lettre que le Docteur Edoüard Browne a écrite expreſſément ſur les vapeurs qui ſe trouvent ſi abondamment dans les miniéres de Hongrie. Nous y voyons que les effets de ces fumées métalliques ſont ſi terribles, & ſi funeſtes aux ouvriers qui y travaillent,

lent, qu'ils en ſont quelquefois étouffés.

Il ajoûte que dans ces allées ſouterraines, on trouva 28. hommes étouffés en même temps par ces eſprits qui s'exhalent des matieres métalliques, & que ces exhalaiſons malignes ſont très-ſouvent empoiſonnées, & qu'on ne remédie à ce déſordre que par des tubes qui en communiquant un bon air dans ces lieux ſouterrains, en chaſſent le mauvais. Il y eſt encore parlé d'un puits profond de 900. pieds, dans lequel les ouvriers étoient extraordinairement tourmentés par ces fumées qui ſortoient de la terre. *Chemnitii mihi referebant, 28. viros interiiſſe eodem tempore in 4. cuniculis, 7. in ſingulis; & in fodiendo puteo Leopoldi, qui 150. orgyas profundus eſt, multùm vexabantur vaporibus. Acta Philoſoph. menſis Junii 1669. pag. 147.*

Les curieux peuvent avoir recours au livre qu'Agricola a compoſé, *de re Metallica*, s'ils veulent voir les machines dont on ſe ſert pour tirer ce mauvais air du fond des miniéres, afin d'y en ſubſtituer un plus pur & plus ſain.

Nous avons même dans le *Journal des Sçavans*, du 23. Mars 1682. un préci-

cis

cis de ces mêmes remarques de M. Edoüard Browne touchant les exhalaiſons des minieres d'or & d'argent, qui ſont dans la Hongrie. *M. Brouvvne aſſure que les miniéres d'or & d'argent de ce païs-là exhalent des vapeurs très-épaiſſes & mêmes très-malignes : que ces vapeurs ne ſortent pas ſeulement des lieux boueux & humides, mais même des endroits de la miniére les plus ſecs ; qu'il y a des lieux dans ces miniéres qui ſont humides & comme des eſpeces de cloaques, où ces vapeurs ſe rendent extrêmement ſenſibles, & comme palpables, tant elles ſont fortes ; qu'en ſa préſence un homme tenta inutilement quatre ou cinq fois d'entrer dans un de ces endroits-là, parceque la lampe s'éteignit toujours à cauſe de l'épaiſſeur des vapeurs ; que ces vapeurs ſont quelquefois ſi malignes, qu'elles ſuffoquent en peu de temps les ouvriers: que quelquefois elles ne font que les affoiblir peu à peu, & diminuer leur ſanté ; & qu'enfin ces vapeurs & exhalaiſons qui y croupiſſent & qui en ſortent continuellement, ſont ſi nuiſibles, que ſi les Mineurs ne ſe précautionnent contre elles, en ſe ſervant de l'expédient dont j'ai déja parlé, ou d'autres qu'ils ont, pour chaſſer ce méchant air, ils courent grand riſque d'y être étouffés.* Ces

Ces exhalaiſons & vapeurs étant une fois ſuppoſées, je connus d'abord quels pouvoient être les effets de la Baguette Divinatoire, dont je voyois des ouvriers ſe ſervir pour ttouver des miniéres abondantes en fer dans les montagnes des Alpes, & je formai le ſyſtême que je donne maintenant au public, auquel je n'ai preſque rien ajoûté ni changé dans le fond; quoiqu'alors je ne ſçuſſe pas encore que cette même Baguette s'inclinât ſur les cadavres des perſonnes aſſaſſinées, & ſur les pas mêmes des criminels fugitifs.

Mais afin qu'on ne s'imagine pas que ce n'eſt qu'en Hongrie qu'il y a des vapeurs & des exhalaiſons ſur les miniéres, il faut remarquer que ces fumées ſervent d'indices aux Philoſophes mineraliſtes pour reconnoître les lieux où il y a des veines métalliques.

Georgius Agricola dit en général que pour trouver des miniéres, il faut obſerver, ſi l'on voit des fumées s'élever ſur quelque endroit des montagnes, parceque c'eſt un indice qu'il y a là des métaux cachés dans la terre. *Venæ enim ſiccum expirant calidumque halitum.*

Le P. Kirker Jéſuite regarde pareillement ces exhalaiſons qu'on remarque

que ſouvent ſur le ſommet des montagnes, comme la dix-ſeptiéme marque, dont on ſe ſert d'ordinaire pour s'aſſurer qu'elles contiennent des métaux dans leur ſein : *Ex montium apicibus in quibus plerumque vapores expirare ſolent, metallorum latentium indices ſunt. Mund. ſubterran. lib.* 10. *ſect.* 2. *cap.* 7. *pag.* 200.

Cæſius Jeſuite, non ſeulemens dit que ces écoulemens de matiere ſubtile, qui ſont comme de petits nuages en certains endroits des montagnes, ſont des marques qu'il y a en ces lieux-là des veines métalliques ; mais il ajoûte encore que ces fumées ſéches & chaudes ſont la ſtérilité qui régne ſur les miniéres, parcequ'elles y déſſéchent & font mourir les plantes & les arbres en brûlant même juſqu'à leurs racines : *Eâ namque operâ efficiunt calidi & ſicci venarum halitus, qui ne radicibus quidem arborum parcunt. De mineralib. lib.* 1. *cap.* 7. *ſect.* 3. *pag.* 124.

Joachim Becker, ſi célébre par ſon excellent livre intitulé *Phyſica ſubterranea*, ſuppoſe l'éxiſtence de ces fumées métalliques ſur les miniéres, comme une choſe ſi évidente que ſans la prouver, il ne ſonge plus qu'à conſidérer

filerer la maniere ſelon laquelle ces vapeurs ſe meuvent. Il dit d'abord que ces corpuſcules métalliques qui s'élévent des miniéres ſont bien plus ſubtiles & plus minces à la ſuperficie de la terre que dans ſes entrailles ; parceque ces vapeurs filtrées par cette longue ſuite de pores où il faut qu'elles paſſent avant que d'arriver juſqu'au haut des miniéres, laiſſent dans le fond les parties les plus groſſieres. Voilà pourquoi à meſure qu'on fouille la terre plus avant, on trouve les veines plus groſſes & plus remplies de cet agréable limon qui fait tant de plaiſir aux hommes. Puis il ajoûte, qu'il ne faut pas oublier que ces vapeurs gardent toujours la même maniere de ſe mouvoir du centre à la circonférence de la terre. *Ejuſmodi vapores certum ordinem in motu ſuo à centro ad circumferentiam terræ obſervant.* Et dans le chapitre ſuivant il compare le mouvement circulaire de ces fumées métalliques à celui des vapeurs que la chaleur fait élever de la matiere qui eſt dans la cucurbite vers le haut de l'alambic, & que les tubes qui circulent rapportent de l'alambic dans la cucurbite. Il repréſente par-là

comment les exhalaiſons qui viennent du fond des miniéres y retournent par une circulation perpétuelle : *perpetua naturæ circulatio. Becker. Phyſic. ſubteran. lib.* 1. *ſect.* 2. *cap.* 6. *pag.* 97. 98.

Le Pere Tylkowski Jeſuite Polonois, dit poſitivement que, ſi l'on voit une eſpece de petit nuage toujours au même endroit ſur une montagne, c'eſt une marque qu'il y a des métaux au dedans. Et il aſſure que, ſi au mois d'Avril & de May on voit, au lever du ſoleil quand le ciel eſt ſerein, des vapeurs ſur une montagne, c'eſt ſigne qu'il y a une miniére de vif-argent. *Metalli intra terram ſignum eſt, ſi loco nebula incumbat ordinariè.... in Aprili & Maio, ſereno cœlo, vapores in montibus ſub auroram inſtar nebulæ..... indicium ſunt mercurii. Philoſoph. Curioſa. Tom.* 7. *Sect.* 8. *cap.* 5. *pag.* 10.

M. Boyle reconnoît non ſeulement des exhalaiſons ſur les miniéres : mais il a même beaucoup de penchant à croire que ces fumées ſont chaudes. Ce qui lui fait dire que c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'Agricola a mis au rang des choſes qui indiquent les miniéres, la promptitude avec laquelle la neige

neige disparoît si-tôt sur les lieux où il y a des veines métalliques ; ce qui fait encore qu'on n'y voit jamais de gelée blanche ; pouvû, ajoûte-t-il, qu'il ne se trouve pas dans la terre des pierres & des rochers qui détournent les exhalaisons, & qui empêchent qu'elles ne s'élévent *verticalement*..... Il faut, dit-il, qu'il y ait non seulement des fumées sur les miniéres ; mais il faut bien qu'il y ait encore une grande chaleur dans la terre pour les faire élever : car enfin je sçai de ceux qui ont voyagé exprès en Hongrie pour y voir les miniéres d'or, que les feuilles d'arbres qui sont en ces endroits-là se trouvent très-souvent couvertes d'une couleur d'or par la force des exhalaisons métalliques: *Folia arborum.... sæpius aureo colore obducta inveniri ab auri-fodinarum exhalationibus metallicis. Boyle de Temper. subterran. region. pag.* 16.

On comprend par-là comment la Baguette Divinatoire tourne sur les puits, sur les fosses & sur les trésors que l'on a cachés en terre, puisqu'il est certain, comme l'a reconnu Monsieur Edouard Browne, qu'il s'en éléve des vapeurs & des fumées, aussi-bien que de dessus les sources & les miniéres.

La terre que l'on a remiſe dans une foſſe où l'on a caché un tréſor, n'eſt plus replacée comme elle étoit ſelon l'inſtitution de la Nature ; ce dérangement la rendant plus poreuſe, fait que les fumées qui s'élévent de la terre, viennent en foule en cet endroit-là ; parcequ'elles y trouvent un plus facile paſſage.

Nos ſoldats qui ne manquent pas d'expérience là-deſſus, n'ignorent point cette Phyſique : car à peine ſont-ils chez leurs hôtes en quartier d'hyver, qu'ils ne manquent pas d'obſerver dans le jardin de la maiſon, lorſqu'il y a une gelée blanche, ou qu'il a tombé de la neige, les lieux où il n'y a ni neige ni frimas, dans la certitude qu'ils ont que la terre y a été nouvellement remuée, & que c'eſt là par conſéquent que l'hôte a caché ce qu'il y a de plus précieux ; tant ils ſçavent bien que les exhalaiſons qui ſortent par-là plus abondamment, y fondent la neige & les frimas.

Il ne faut pas s'imaginer que quand cette foſſe ſeroit remplie de baſſins d'argent ou de quelque autre métal, la tranſpiration des vapeurs ſouterraines en fût empêchée ; car les fumées paſſent

aux

aux travers des métaux, & il en ſort, même en abondance, de toutes ſortes de minéraux.

Il faut bien obſerver que le ſçavant M. Boyle reconnoît en effet que ces vapeurs & ces exhalaiſons s'élévent *verticalement*, c'eſt-à dire, *droit* au-deſſus de la terre, à moins que leurs cours ne ſoit détourné par la rencontre des pierres & des rochers que ces écoulemens de matiere ſubtile ne peuvent pénétrer : *Quod directa calidorum effluviorum aſcenſio impedita fuerit per obſtacula rupium, aut aliorum lapidum, quæ penetrare effluvia non poterant. Boyle de temperie ſubterran. region. pag.* 16.

Ce mouvement vertical des exhalaiſons minérales ne combat point le mouvement circulaire que leur attribuë Becker. Car enfin cela ſe concilie par cette régle du mouvement ſi conſtante, laquelle dit, *que ſi un corps qui ſe meut en ligne droite rencontre quelque obſtacle en ſon chemin, il ſe détournera de cette ligne ; mais de telle ſorte que l'angle de ſon détour ſera proportionné a la grandeur de l'obſtacle qu'il aura rencontré.*

On comprendra donc facilement que ces vapeurs qui s'élévent d'abord de la terre verticalement, trouvant enſuite

de

de la réſiſtance dans l'air, ſe détournent de cette ligne verticale; & comme en montant elles rencontrent toujours de nouveaux obſtacles, elles ſont obligées de décrire des lignes courbes, qui deviennent d'autant plus courbées, que les obſtacles qu'elles trouvent ſont plus grands.

Voilà donc les exhalaiſons métalliques qui s'élévent verticalement ſur les miniéres juſqu'à une certaine hauteur, comme Caſſiodore l'a dit des vapeurs qui ſe portent dans l'air en forme de colomne ſur les rameaux d'eau; & cette admirable uniformité reconnuë par ces grands hommes dans l'élévation des vapeurs & des exhalaiſons, montre que la Nature n'a par-tout qu'un même méchaniſme.

Voilà encore la raiſon pourquoi la Baguette s'incline perpendiculairement ſur les miniéres & ſur les métaux cachés en terre. Car enfin il ne faut point douter que les métaux, l'or & l'argent monnoyé ne pouſſent des fumées perpétuelles, qui forment une eſpece d'athmoſphere autour d'eux, comme le dit ſi bien le Pere Mallebranche : *Enfin*, dit-il, *il ſe tranſpire beaucoup plus d'humeurs par les pores imperceptibles des arbres*

téres & de la peau, qu'il n'en ſort par les autres paſſages du corps ; & les métaux, même les plus ſolides, n'ont pas de pores ſi étroits, qu'il ne ſe trouve encore dans la Nature des corps aſſez petits, pour y trouver le paſſage libre, puiſqu'autrement ces pores ſe fermeroient. Recherche de la vérité, Liv. 2. chap. 3. pag. 157.

Objection.

Il reſte une difficulté à réſoudre. On demande pourquoi la Baguette s'incline ſur les métaux quelquefois avec tant d'effort, qu'elle ſe rompt : ce qui n'arrive point ſur les rameaux d'eau.

Réponſe.

Je réponds que cet effort démontre, qu'il y a une grande différence entre les vapeurs de l'eau qui ſont froides & humides, & les exhalaiſons des métaux qui ſont ſéches & chaudes, comme M. Boyle l'a fort bien reconnu. Or ces corpuſcules ſecs & chauds ſont ſur la Baguette ce que le feu même y feroit ; ils la pénétrent, ils l'ouvrent, & la font ſe tourmenter, ainſi que ſe tourmente une branche de coudrier devant le feu ; car on ſçait qu'elle tourne d'elle-même aſſez long temps, pour donner le loiſir d'y voir rôtir entierement un petit oyſeau qui y eſt attaché. Le feu ſubtil,

til qui s'exhale des mineraux, fait même avec plus de violence & plus promptement sur les longues fibres du coudrier, ce que le feu ordinaire n'y fait qu'avec beaucoup de temps.

Après tout, cette réponse que je crois excellente, & que je fortifierai encore dans un chapitre entier que je ferai sur *la force des corpuscules*, n'est point une invention dont je doive me faire honneur; puisque je la tiens d'un homme qui s'est fait un grand nom parmi le monde Chymique, & à qui il est juste d'en donner toute la gloire. C'est le célébre Basile Valentin qui est un de ceux qui ont porté plus loin l'usage de la Baguette Divinatoire. Il dit plus de dix fois dans les Chapitres 22.23.24.25.26. 27. & 28. du premier livre de son Testament, *que tout le mouvement de cette Baguette a son principe dans les exhalaisons séches & chaudes, qui s'élévent de dessus les minières, & qui n'ont gueres moins d'ardeur que le feu même, quoiqu'elles ne soient pas agitées, jusqu'à être enflammées.* Il dit sur-tout dans le chapitre 29. que quand les exhalaisons sont pesantes, & qu'elles retombent dans les minières où l'on travaille, il n'y a point d'homme au monde qui puisse y rester

reſter alors, & que l'on n'y ſçauroit porter une chandelle allumée qu'elle ne s'éteigne auſſi-tôt.

Objection.

Joannes Matthæus Docteur en Médecine, qui s'eſt ſoulevé contre les *Guériſons magnétiques*, en donnant ſon avis ſur ce qu'on nomme *unguentum armarium*, parle de la Baguette de coudrier, & prétend par un ſeul dilemme renverſer l'opinion qui lui attribuë une vertu pour la découverte des métaux. Il commence par dire que chaques métaux ont leurs ſucs particuliers qui leur ſont propres ; ſurquoi il raiſonne ainſi : ou la Branche de coudrier s'incline ſur toutes ſortes de métaux, où elle ne s'incline que ſur un ſeul ; ſi elle tourne ſur tous, elles renferme donc en elle-même des vertus toutes contraires ; ſi elle ne ſe baiſſe que ſur l'or, qu'on nous diſe donc pourquoi on s'en ſert à découvrir toutes ſortes de métaux ? .... *Si omnium dixeris ? Habebit corylus naturam ſibi invicem contrariam : Si unius ? Quæro quomodo ergo omnia metalla unius coryli ſurculo inveſtigentur ? Theat. ſympath. pag.* 581.

Réponſe.

Ce Médecin propoſe cette difficulté

avec beaucoup de confiance, & d'un air à perſuader qu'il ne croit pas qu'il y ait d'homme vivant qui y puiſſe répondre. Cependant il ne faut pas faire grand effort pour renverſer ce prétendu Achille.

1. Il n'y a qu'à admettre des pores dans le coudrier de pluſieurs figures, comme il eſt très-certain qu'il y en a effectivement. Et voilà la porte ouverte pour les différens ſucs des métaux, & pour toutes ſortes d'autres corpuſcules.

2. Comme nous diſons qu'on peut aimanter une verge de fer par un bout, & puis par l'autre d'une façon toute contraire, & lui faire changer de pole, à cauſe que le fer eſt ſouple, & que les parties ſe peuvent plier pluſieurs fois de ſuite en divers ſens ſans ſe rompre; nous diſons pareillement que les fibres du coudrier ſont encore plus ſouples que celles du fer, & qu'après s'être rangées pour le paſſage des corpuſcules qui émanent de l'or, elles prennent un ſens différent pour laiſſer couler ceux qui ſe tranſpirent de l'argent.

3. Cette difficulté eſt auſſi plaiſante que ſeroit celle d'un homme, qui ne pourroit pas concevoir, comment avec un même crible, on peut couler ſucceſſive-

ceſſivement de l'eau, de la biere, du vin, du lait, &c. Cela ne mérite pas que nous nous y arrêtions davantage.

Comme ce Chapitre eſt déja fort long, je me réſerve à faire voir dans le ſuivant la proportion qu'il y a entre les pores de la Baguette & les corpuſcules de l'eau, des mineraux, & de la tranſpiration inſenſible; afin que l'on puiſſe mieux ſe perſuader que ces trois ſortes de vapeurs peuvent facilement s'inſinuer dans les pores de la Baguette de coudrier.

CHAPITRE VIII.

Il s'exhale par la tranſpiration inſenſible du corps des voleurs & des meurtriers fugitifs, beaucoup de corpuſcules, qui demeurent ſur leur piſte, & qui font incliner la Baguette Divinatoire.

CE que j'ai dit juſques ici touchant l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire ſur les ſources & ſur les miniéres, n'aura peut-être pas beaucoup de contradicteurs. A cela près, que je n'ai pas conduit à découvert les vapeurs, & les exhalaiſons dans la branche de coudrier, j'ai fait ce me ſemble tout ce

qu'on peut exiger raiſonnablement, pour montrer qu'elles y entrent, & qu'il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe du mouvement de la Baguette. Mais me voici à l'endroit où j'aurai apparemment à eſſuyer tout ce que l'imagination vive de gens plus accoûtumés à déclamer qu'à raiſonner, leur fera dire avec beaucoup de feu & de confiance ſur une matiere fort propre à exercer leur talent. Le champ eſt vaſte pour ces gens-là, je l'avouë. Le ſujet eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui voudra donner un Sophiſte. Les grandes figures, les mouvemens convulſifs, l'enthouſiaſme même peuvent être de la partie; & il faudroit être un bien chetif Rétheur, pour ne trouver pas l'art de les introduire dans la piéce. Mais laiſſons les Déclamateurs pour parler aux Philoſophes, que nous trouverons dans une diſpoſition plus raiſonnable.

Ce qui fait que l'imagination ſe roidit contre l'hiſtoire de la découverte du meurtrier de Lyon, par le moyen de la Baguette Divinatoire, c'eſt qu'on ne voit pas comment Jacques Aymar ait pû démêler la piſte de ce criminel fugitif, & reconnoître le lit où il a couché, la table ſur laquelle il a mangé, les pots & les verres qu'il a touchés. Cer-

Certainement il faut avouer que la Philoſophie des *qualités occultes* des *formes ſubſtantielles*, n'a pas, pour ainſi dire, le nez aſſez fin, pour découvrir les traces que le meurtrier a laiſſées ſur les lieux par où il a paſſé. Et il ſeroit ſérieuſement à ſouhaiter, que ceux qui n'ont appris de Phyſique que ce qu'il y en a dans les cahiers qu'ils ont apportés du Collége, fuſſent ſeulement perſuadés qu'il leur reſte encore quelque choſe à apprendre dans la Nature, & que le fameux *diſtinguo*, qui les a rendus invincibles ſur les bancs, eſt un bouclier excellent pour les eſcarmouches d'une revûë, & de très peu d'utilité dans un combat de bonne guerre.

Mais la Philoſophie des corpuſcules nous apprendra qu'il s'exhale ſans ceſſe des minéraux, des végétaux, & des animaux beaucoup de parties ſubtilés par la voye de la tranſpiration inſenſible, & que ces écoulemens vont au delà de tout ce qu'on imagine ordinairement. Quand j'aurai démontré cela, comme je me le propoſe, j'oſe me promettre que l'on ne ſera pas plus ſurpris de voir le Païſan de Dauphiné ſuivre à la piſte durant 45 lieuës un criminel, que nous le ſommes, quand nous voyons un

chien courre un liévre, ou un cerf ſans jamais prendre le change.

I. Quand je dis que tous les corps ſont poreux, & qu'il s'en ſépare perpétuellement des parties inſenſibles par des émanations continuelles, je ne dis rien que je ne puiſſe prouver, 1. par le témoignage des plus grands Philoſophes, & 2. par la raiſon éclairée d'une infinité d'expériences.

1. Mr. Gaſſendi qui avoit employé une partie de ſa vie à lire les anciens Philoſophes, dit poſitivement que, ſi nos ſens ſont trop groſſiers pour découvrir ces corpuſcules, il faut que la raiſon nous aide à les appercevoir : comme elle a aidé à Hypocrate & à tant d'autres grands hommes, qui ont tous crû que les corps ſont extrêmement poreux & tranſpirables, & qu'il ſe fait de continuelles, de réciproques, & d'inſenſibles tranſmiſſions des uns aux autres : *Aut ſi ipſa ratio audienda videtur, quæ pridem perſuaſit & Hypocrati, & tot aliis magnis viris, corpora niſi omnia, ſaltem plurima eſſe tota perſpirabilia, & patere continuò ex iſtis in illa, ex illis in hæc inſenſibiles effluxiones. Gaſſend. Phyſic. ſect. 1. lib. 6. cap. 14. pag. 450.*

2.

2. Puiſqu'il n'y a pas de raiſon de rejetter la diviſion que les Chymiſtes font des corps en trois régnes, ſçavoir, le régne des mineraux, le régne des végétaux & le régne des animaux, nous ſuivrons cette même diſtribution, & nous montrerons qu'il ſe fait de tous les corps de ces trois genres, des émiſſions d'une matiere ſubtile qui ſe répand inceſſamment dans l'air.

1. Quant aux mineraux, il eſt très-certain qu'ils tranſpirent. Car encore que nos yeux n'y découvrent pas des pores, il eſt pourtant vrai qu'ils en ont, comme en ont effectivement tous les corps, même les plus durs & les plus compactes. Et quelques petits que ſoient ces pores, il y a des corps dans la Nature qui ont aſſez de ténuité pour y paſſer.

M. Boyle a obſervé que le marbre noir, le rubis, l'agathe, & le diamant qui eſt le corps le plus dur que l'on connoiſſe, exhalent une athmoſphere de la matiere ſubtile à laquelle on doit attribuer la cauſe de cette vertu électrique, qui fait que ces corps, après avoir été un peu frottés, attirent de petites pailles & des particules de bois bien légeres. *Boyle de athmoſp. corpor. conſiſtent. pag.* 4. *uſque ad* 12.

Encore une fois, quelque ſolides que ſoient ces corps, on ne doit nullement douter qu'ils ne ſoient tous criblés d'une infinité de petits trous, par où il ſe tranſpire ſans ceſſe un eſſain de corpuſcules. Car enfin il faudroit que les corps ne fuſſent compoſés que de matiere ſubtile de figure cubique, pour qu'ils ne fuſſent point poreux & tranſpirables : ce qui ne peut pas être, puiſque tous les corps ſeroient homogenes, de même nature, & ſans aucune différence individuelle entr'eux. Il faut donc qu'il entre dans leur compoſition des corpuſcules de différentes figures. Or ſi cela eſt de la ſorte, comme il n'en faut point douter, il eſt de néceſſité abſoluë que dans la contexture des corps il y ait des interſtices, c'eſt-à-dire, des pores ; puiſqu'il n'eſt pas poſſible de concevoir qu'on puiſſe joindre des corpuſcules de différentes figures, comme la ſphérique, l'ovale, la cubique, la triangulaire, &c. qu'il ne réſulte toujours de leur arrangement une infinité de petits eſpaces vuides, par où coule la matiere inſenſible de la tranſpiration. Enfin, comme il eſt néceſſaire, qu'il y ait des pores dans la contexture des corps, il eſt de la même néceſſité qu'il

y ait des corpuſcules qui y paſſent ; car ſans cela ces interſtices ſe fermeroient. C'eſt le raiſonnement du Pere Mallebranche : *Les métaux*, dit-il, *même les plus ſolides n'ont point de pores ſi étroits, qu'il ne ſe trouve encore dans la Nature des corps aſſez petits pour y trouver le paſſage libre ; puiſqu'autrement ces paſſages ſe fermeroient. Recherche de la vérité, lib. 2. cap. 3. pag. 157.*

Il eſt tellement reconnu que les corps métalliques, exhalent un petit tourbillon de matiere ſubtile, qu'il y a des perſonnes à qui ces écoulemens ſont très-nuiſibles. Je connois un homme qui n'entre jamais dans les ſalles de la Monnoye de Paris, quand il y a beaucoup d'eſpeces fabriquées, qu'il ne ſoit obligé d'en ſortir précipitamment bien-tôt après ; parcequ'il y eſt attaqué d'une défaillance de facultés naturelles, & d'une obſtruction qui fait rebrouſſer les eſprits vers le cœur, en abandonnant tout le reſte du corps ; ce qui eſt aſſez conforme à ce qu'enſeigne *Fracaſtorius*. Il dit que les émanations des particules qui ſe détachent des métaux, peuvent cauſer dans un homme une privation ſoudaine de ſentiment avec léſion des principales facultés de l'ame, avec une difficulté

difficulté de reſpirer, & tous les mêmes accidens que l'on remarque dans l'apoplexie.... *E tractione metallicarum apoplecticum hominem fieri : exhalant enim ex his, ac circumquaque feruntur inſenſibilia corpora. De Contag. lib.* 1. *cap.* 7.

Je n'ai pas vû le petit Livre intitulé : *Specimen cogitationum de ortu, & effluviis metallorum* ; mais j'ai ſçû que l'Auteur qui eſt *M. Oudellus* Gentilhomme Suédois, y marque que le cuivre tranſpire ſi prodigieuſement, qu'auſſi-tôt qu'on a fait de l'eau bleuë avec du tournefol, s'il arrive qu'il y ait du cuivre dans la maiſon, quoiqu'il ne ſoit pas dans le même appartement, cette eau rougit par l'impreſſion qu'elle prend de ce métal.

2. Les végetaux ſont pour le moins auſſi expoſés que les mineraux à ce dépériſſement perpétuel qui ſe fait par l'exhalation des corpuſcules. Nous avons déja obſervé qu'un ami de M. Boyle reſpira en mer, à vingt mille de l'Iſle de Ceylan, l'odeur de la canelle & des gommes odoriférantes que cette terre porte en abondance. Et M. le Chevalier Digby l'a remarqué à l'égard des romarins qui croiſſent ſur les côtes d'Eſpagnes, dont on ſent l'odeur à trente

te ou quarante lieuës en mer. On s'apperçoit auſſi fort loin de l'odeur qui vient du chanvre ou de la fleur des féves. *Fracaſtorius* voulant donner quelque exemple de végetaux qui tranſpirent beaucoup, nomme l'oignon, le poivre, l'iris, le tabac, la morelle, le pavot, dont quelques uns bleſſent les yeux conſidérablement, les autres font éternuer, & le dernier endort par l'émiſſion de ſes eſprits qui aſſoupiſſent. Et il dit poſitivement que cette tranſpiration forme un eſſain, un tourbillon & une athmoſphere de corpuſcules qui circulent à l'entour de la circonférence, & à quelque diſtance même de ces végetaux-là. *Seminaria contagionum ad diſtans feruntur, & in orbem. De Contag. lib.* 1. *cap.* 7.

M. Boyle dit que cette évaporation de corpuſcules ſe fait en hyver plus abondamment qu'on ne croiroit, dans les pommes & dans les fruits qui ſont même enfermés par une forte enveloppe. Il aſſure qu'un jour qu'il tenoit ces fruits dans une balance fort juſte, & faite exprès pour ces expériences ſi curieuſes, il trouva qu'il s'en faiſoit ſans ceſſe une diminution très-conſidérable. Ce qu'il ajoûte eſt encore plus fort. Il raconte

raconte qu'ayant donné ordre à un tourneur de lui faire un vaſe d'un bois très-ſolide, qui tenoit environ une pinte, il ne put jamais en trouver le poids dans la derniere préciſion ; parcequ'il ſe faiſoit continuellement de ce vaſe une ſi prompte & ſi prodigieuſe tranſpiration de corpuſcules qui s'en détachoient, qu'à peine y avoit-il mis des grains pour faire l'équilibre de ſa balance, qu'une ſubite évaporation prévenoit ſa diligence, emportoit de nouveau quelques corpuſcules, & rendoit le vaſe plus léger. Et ſi l'on étoit curieux, ajoûte ce ſçavant Phyſicien, d'avoir une balance éxacte, & faite par un ouvrier un peu entendu dans la Statique, quel plaiſir n'auroit-on point à découvrir & à ſupputer le progrès de ce dépériſſement continuel, qui n'épargne pas les corps où nous remarquons le plus de dureté & de conſiſtence? *Boyl. de Athmoſph. corpor. conſiſtent. pag.* 4.

Les Plantes ont des pores par où elles tranſpirent. Il n'en faut point douter. L'admirable contexture de leurs fibres fait qu'elles ont des eſpeces d'organes, qui ſemblent les rendre capables de quelque choſe d'aſſez conforme

à

à la ſenſation des animaux. Il y a en effet des plantes ſenſitives. Il y en a de pudiques. On croit que les ſucs qui les entretiennent, circulent comme le ſang des animaux ; & Campanelle qui accorde à tous les corps materiels l'uſage du ſentiment, le donne aux plantes tel qu'aux chairs des animaux, & dans un dégré beaucoup plus éminent qu'il ne fait aux pierres, aux minéraux, & aux os mêmes des animaux. *Plantas verò præſtantiori vigere ſenſu ſimili ſenſui carnis. De ſenſ. rerum, lib. 2. c. 12. pag. 93.*

3. Les animaux tranſpirent ; cela eſt inconteſtable, & peut-être que de tous les animaux l'homme eſt celui, chez qui la tranſpiration eſt la plus abondante. En effet les corps organiſés ſont percés d'une infinité de petits trous par où il s'évapore continuellement de la matiére ſubtile. Les yeux apperçoivent quelques uns de ces pores ; le microſcope en fait voir encore davantage ; mais les plus petits, dont le nombre eſt le plus grand, échappent & aux yeux & au microſcope.

Quand les écoulemens de la ſueur ne nous convaincroient pas de l'éxiſtance de ces petits interſtices, il ne faudroit

faudroit qu'un peu d'attention ſur la compoſition du corps des animaux, afin de comprendre qu'ils doivent être tout criblés par un nombre prodigieux de pores. Car enfin le corps de l'animal n'eſt pas une maſſe de matiere rude & informe; c'eſt un compoſé de parties dont la ſtructure & l'arrangement ſont admirables. Ces membranes, ces fibres, ces os, ces cartilages, ces ligamens, ces veines, ces arrétes, ces nerfs, ces muſcles n'étant autre choſe quede petites parties de matiére de différentes figures, & différemment arrangées par rapport à tous les divers mouvemens que le Créateur a eû en vûë, il doit y avoir dans la contexture de ces parties organiques un très-grand nombre de petits eſpaces vuides, ſans quoi l'animal ne pourroit jamais fléchir ou allonger le corps.

Mais quoique ces pores ſoient très-néceſſaires pour les différentes *inflé-xions* du corps de l'animal, ils ont encore d'autres uſages. Ils reçoivent les eſprits animaux qui coulent du cerveau, & qui ſont la cauſe du mouvement machinal de tous les corps naturels & organiſés. C'eſt dans ces pores que ſe placent les ſucs de la nutrition, qui

qui remplacent dans les parties ce qui s'en échape par la tranſpiration inſenſible.

Après tout, ces pores ſont comme autant de petits égoûts par où la Nature décharge les corps du poids inutile des humeurs qui doivent s'évacuer par la voye de la tranſpiration inſenſible. C'eſt ſur cela que le P. Mallebranche dit; *qu'il ſe tranſpire beaucoup plus d'humeurs par les pores imperceptibles des artéres & de la peau, qu'il n'en ſort par les autres paſſages du corps. Recher. de la Verit. lib. 2. cap. 3. p. 157.*

Van Helmont prouve la néceſſité de cette tranſpiration aſſez ſenſiblement. Il dit qu'il eſt certain que chaque perſonne fait pour le moins tous les jours ſept ou dix onces de ſang, ſur-tout dans l'âge de conſiſtence où le corps ne croît plus : d'où il conclut que par conſéquent il en doit dépérir chaque jour autant : puiſqu'autrement le corps deviendroit d'une groſſeur effroyable. Voilà pourquoi ayant comparé à une roſée la ſubſtance la plus pure qui réſulte des alimens, & qui devient la nourriture immédiate des animaux, il dit : Enfin cette roſée s'envole imperceptiblement par les pores de la peau.

Car

Car il faut bien que de tant d'alimens que nous prenons, il s'en exhale en vapeurs & en eau par les interſtices de la peau. *Tandem ros ille imperceptibiliter per cutis pors tranſvolat .... ſic nempe alimenta tandem per cutim, vaporis ſpecie & aquæ inſtar expirant..... Quiſque noſtrum 7. aut. 10. uncias ſanguinis quotidie ſibi fabricat : atque (ſaltem in ætate conſiſtente) neceſſe eſt, tantundum ſanguinis in dies conſumi, quantum de novo generatur. Alias namque homo mox in immenſum fieret. Imag. ferment. imprægnat. Maſſ. ſem. n. 4. pag. 70.*

Comme aucun Médecin n'a traité de la tranſpiration inſenſible avec tant de ſoin & d'habilité, qu'a fait *Sanctorius* Profeſſeur en Médecine dans le Collége de Padouë, auſſi perſonne n'avoit-il jamais bien compris avant lui combien il ſe perd de matiere ſubtile par cette évaporation. Voici ſes obſervations, dont il a fait des aphoriſmes, ſection I. aphor. III. » Celui qui entend » bien juſqu'où va la tranſpiration in» ſenſible, quand il la faut exciter, & » lorſqu'il faut réparer ce qu'elle a » trop rétranché du corps, eſt ſeul ca» pable de travailler à conſerver ou ré» parer la ſanté des hommes. IV. Le poids

» poids de ce qui s'exhale du corps d'un » homme par la transpiration insensi- » ble, surpasse ce qui en sort par les » évacuations sensibles. V I. Du poids » de huit livres de nourriture que l'on » prendra en un jour, il s'en perd bien » cinq livres par la transpiration insen- » sible. XXI. En hiver il se transpirera » d'un homme bien sain plus de 50. » onces de matiére subtile dans l'espace » de 24. heures. LIX. Dans une nuit » où l'on aura dormi bien tranquille- » ment, il se fera une transpiration de » plus de 40. onces. Dans la section 2. » Aphorisme XXIII. il dit : En Eté on » pése trois livres moins qu'en hiver. » XLI. Dépuis l'équinoxe de l'autom- » ne jusqu'au Solstice d'hiver on trans- » pire par jour une livre moins que de » coûtume ; & de là jusqu'à l'équino- » xe du printemps, la transpiration de- » vient toûjours plus facile & plus » abondante. Section. 3. Aphorisme » VIII. la chair de mouton se digére ai- » sément. Elle est évaporeuse, & dans » l'espace d'une nuit il s'en transpire- » ra dumoins 5 onces plus que d'une » autre viande. Section 4. Aphorisme » V. Un sommeil inquiet diminuë de » plus de 5. onces la transpiration. XX.

» Un homme qui dort, transpirera en » sept heures quelquefois 40. onces ; » & un homme qui veille, 20. onces. » Voici le texte même de *Sanctorius sect.* 1. *aphorism.* 3. *Ille solus qui sciet quantum & quando, magis vel minus corpus occultè perspirat, penetrabit quantum & quando erit addendum vel auferendum pro sanitate conservanda & recuperanda.* 4. *Perspiratio insensibilis sola esse longè plenior, quàm omnes sensibles simul unitæ.* 6. *Si cibus & potus unius diei sit ponderis octo librarum, transpiratio insensibilis ascendere soli ad quinque libros circiter.....* 21. *Ille halitus invisibilis qualis hyeme uno die naturali ad quinquaginta uncias, & ultrà exhalare potest.* 59. *Spatio unius noctis ..... quadraginta & ultra per occultam perspirationem evacuari, ut plurimum solent. sect.* 2. *aphorism.* 23. *Æstate temperata corpora sunt minoris ponderis, quàm hyeme, tribus libris circiter.* 41. *Ab æquinoxio autumnali ad solstitium hyemale, qualibet die minùs librâ circiter perspiramus, inde usque ad æquinoctium vernale incipimus liberius perspirare, sect.* 3. *aphoris.* 8. *Caro vervecina facile concoquitur ; & est vaporosa ; perspirat enim noctis spatio trientem libræ magis, quàm*

cetera

cætera ſolitaque edulia. ſect. 4. aphoriſm. 5. Somnus inquietus impedire ſolet trientem ſolitæ perſpirationis. 20. Perſpirationem inſenſibilem curſu ſeptem horarum in dormiente, inveni in multis eſſe quadraginta unciarum circiter, in vigilante viginti.

Ces obſervations ſont ſi curieuſes, & ſi dignes d'un ſçavant Phyſicien, que M. Boyle, après avoir nommé le livre de *Sanctorius* un petit livre *tout d'or*, déclare qu'il a eu la curioſité de faire de pareilles expériences à l'égard de lui-même. Puis il dit : mes obſervations jointes à celles d'un grand Prince très-curieux, qui avoit une machine de Statique, pour faire ſes remarques ſur la quantité de cette tranſpiration continuelle, leſquelles il avoit la bonté de me communiquer, me font croire que *Sanctorius* n'a rien avancé que de très-conſtant : comme chacun le peut remarquer, pourvû que l'on ait égard à la différence du climat qui peut faire varier les obſervations. Car *Sanctorius* a écrit en Italie, où la tranſpiration eſt plus abondante qu'en Angleterre, où j'ai fait mes expériences. *Quædam autem experimenta ſollicitè circa meipſum facta, ac quibuſdam aliis curioſiſſimi, Magnique*

Principis experimentis addita, qui quodam utebatur instrumento, ipsoque mihi operationis eventus indicare dignabatur, omnino sunt in causa, cur Sanctorii observationes non rejiciam, observato tantùm Italicum Clima inter, in quo scripsit, atque Anglicanum, ubi experimenta nostra facta sunt, discrimine. De corpor. animal. porositat. cap. 3. pag. 5.

Comme le but de toutes nos études de Physique est de trouver le moyen de conserver ou de réparer la santé du corps de l'homme, personne ne trouvera mauvais que dans la vûë d'une fin si utile au public, & si recherchée dans tous les temps, je me détourne un moment de mon sujet, pour dire que rien ne peut effectivement contribuer davantage à perfectionner la Médecine, que de bien connoître à fond la transpiration insensible.

On ne sçauroit trop louer le dessein que *Sanctorius* a eu de tourner la pratique de la Médecine du côté de la transpiration insensible ; puisque c'est l'excès ou le défaut de cette transpiration qui sont la cause la plus ordinaire de nos maladies. Cependant *Sanctorius*, quelque bonne intention qu'il ait euë, a eu plus de contradicteurs que de sectateurs.

teurs. Car il eſt certain que *Hypolitus Obicius* Lecteur en Medecine à Ferrare, a tâché de rendre ridicule dans ſes Dialogues intitulés *Staticomaſtix*, la doctrine de *Sanctorius*. Ce Dialogiſte fait triompher la Médecine Galénique, qu'il n'a pas envie d'abandonner, quoiqu'en diſe celui qu'il combat. *Sanctorius*, dit l'illuſtre M. le Préſident Couſin dans ſon Journal des Sçavans, *eſt le ſeul qui a traité à fond de cette tranſpiration, dans un livre imprimé à Veniſe en* 1614. *ſous ce titre*, Ars de Statica medicina, aphoriſmorum ſectionibus ſeptem comprehenſa, *& dont M. Cuſac a inſeré ici toute la doctrine.* Journal des ſçavans du Lundy 26. Janvier 1693. pag. 44. Quoiqu'il y ait donc près de 80. années que *Sanctorius* ait publié cet admirable petit traité, je n'ai point remarqué que les Médecins ayent pris le parti de guérir les malades par la voie très-facile & nullement périlleuſe de la tranſpiration inſenſible. Je ne vois pas qu'aucun d'eux ait jamais ſongé à profiter d'une découverte ſi importante. Cependant j'apprends maintenant avec plaiſir, par le même Journal des Sçavans, que M. Cuſac veut réduire en pratique la Théorie de *Sanctorius*, & qu'il a compoſé depuis

peu,

peu un livre, où il parle *de la méthode de guérir les maladies par les voyes de la transpiration & de l'évacuation.*

Cette transpiration par laquelle il sort continuellement de tous les corps une matiere invisible, fait vrai-semblablement le besoin que toutes les choses corporelles ont de l'entretien que Dieu leur donne, afin de réparer les bréches qui y surviennent par la sortie de ces parties subtiles & insensibles. C'est dans cette vûë que l'Auteur du Pseaume 103. dit à Dieu : *Toutes choses attendent que vous leur donniez la nourriture dans le temps. Quand vous leur donnerez, ils recueilleront ; quand vous ouvrirez votre main, toutes choses seront pleines de votre bonté. Que si vous abandonnez vos créatures, elles retournent dans la poussiere & périssent ; mais quand vous les remplissez de votre esprit de vie, vous renouvellerez la face de toute la terre.* vers. 28. 29. 30. 31.

C'est sans doute cette réparation continuelle, qui fait qu'il y a des corps dont il se sépare une athmosphere perpétuelle de corpuscules cent ans durant, sans qu'ils paroissent diminuer en rien. Ainsi l'ambre gris & les peaux d'Espagne répandent pendant plus d'un siécle

des

des vapeurs odoriférantes, ſans qu'on y remarque aucune altération.

II. Je ne crois pas que l'on puiſſe rien oppoſer de raiſonnable à tout ce que j'ai dit juſqu'ici touchant la tranſpiration inſenſible. Tout cela ne ſouffrira point de difficulté; mais il me reſte encore une choſe à faire remarquer, qui eſt de la derniere importance ; puiſque c'eſt delà que nous tirerons des lumieres pour expliquer tout ce qu'il y a de plus obſcur dans les effets de la Baguette Divinatoire. Je dis non ſeulement que les hommes tranſpirent ; mais j'ajoute encore qu'il y a des occaſions & des rencontres qui augmentent ou diminuent la tranſpiration inſenſible : la diſſipation d'eſprit, les exercices violens, les paſſions turbulentes, les voyages précipités, ouvrent les pores, épuiſent les forces du corps, mettent en mouvement les eſprits animaux, & cauſent par conſéquent une exhalaiſon plus abondante de matiere ſubtile dans les perſonnes qui ſe trouvent en quelqu'un de ces états que je viens de marquer. En effet, *Sanctorius* dit poſitivement, que les fatigues du corps épuiſent les forces par une trop grande tranſpiration, & que les peines & les inquiétudes de l'eſprit

l'esprit font un épuisement terrible des esprits animaux, & sur-tout dans le cœur & dans le cerveau, où l'ame fait ses principales fonctions : *duo sunt exercitia ; alterum corporis, & alterum animi : corporis, evacuat sensibilia excrementa : animi, insensibilia magis & præcipuè cordis, & cerebri, ubi sedet animus. sect. 5. aphorism.* 16.

Nous pouvons conjecturer de ce que *Sanctorius* dit là, combien il se devoit faire une abondante & furieuse transpiration dans les meurtriers de Lyon ; puisque outre les fatigues du corps, qui accompagnoient leur fuite précipitée, il est certain que leur esprit devoit être agité par les mortelles allarmes que donnent l'horreur d'un crime si énorme, & la crainte éternelle du dernier supplice ; qui sont, comme parle l'Ecriture, toujours à la porte d'un scélérat : Et le Saint Esprit exprime en deux mots, parfaitement bien, l'étrange situation de ces malheureux, quand il dit que le *méchant fuit, quoique personne ne le poursuive. Fugit impius nemine persequente.* Proverb. 28. vers. 1.

Représentons-nous donc autour de ces scélérats fugitifs une athmosphere de ces corpuscules qui se transpiroient continuel-

tinuellement par les pores de leur peau, & qui se répandoient dans leur route de Lyon à Beaucaire & de Beaucaire à Toulon. Ou pour mieux dire, considérons cet écoulement de corpuscules, comme un ruisseau qui se répand dans l'air, & dont ces scélérats portent toûjours la source avec eux. Si on rassemble maintenant tout ce que nous avons vû de la transpiration dans *Sanctorius*, on avouera que je ne suppose rien ici que de vrai-semblable, & que je n'aye démontré auparavant.

Voilà donc sur les pas des criminels un volume, une athmosphere de corpuscules répandus dans l'air, & qui font incliner la Baguette Divinatoire entre les mains de Jacques Aymar, quand il suit exactement leur route.

III. Ce que j'ai dit jusques ici ne suffit point encore; car il reste à sçavoir si ces corpuscules, qui s'exhalent du corps des larrons & des meurtriers, sont d'une configuration propre à s'insinuer dans la Baguette Divinatoire. Il me seroit facile de montrer que le Bois a assez de pores de différentes figures, pour qu'il s'y en trouve qui ayent quelque analogie ou convenance avec la matiere subtile de la transpiration insensible.

Mais ceux qui ſe mettront en garde contre mes raiſonnemens, écouteront plus favorablement la voix de la Nature, que je veux leur faire parler par des phénomenes très-curieux, & qui rendront, pour ainſi dire, palpable la vérité que j'ai à démontrer.

Phénomene.

Mr. *Poliſius* dans la 43. Obſervation du Journal de Médecine de l'Académie des Curieux de la Nature en Allemagne 1685. aſſure qu'un rameau de romarin qui avoit été mis ſelon la coûtume entre les mains d'un Mort, a végeté de telle ſorte, qu'il s'eſt répandu de tous côrés ſur la barbe, & qu'il a couvert de ſa verdure, tout le viſage du défunt ; comme on le remarqua avec beaucoup de ſurpriſe, il y a quelques années en découvrant le cercueil.

Cet effet eſt très-naturel & facile même à expliquer. Il eſt certain que les humeurs, reſtées dans le cadavre ayant été miſes en mouvement par les ſels, ont produit une fermentation, qui a pouſſé au-dehors une athmoſphere de matiere ſubtile : & comme cette matiere tranſpirée du cadavre s'eſt trouvée proportionnée aux pores du romarin, elle s'eſt inſinuée dans les fibres de la branche,

branche, & a produit la végétation dont parle Mr. *Poliſius*.

Il n'y a rien là d'extraordinaire. Comme il n'y a point de matiere au monde qui ait tant de ſels que le ſang humain, on ne doit pas être ſurpris s'il ſe fait quelquefois des fermentations & conſéquemment des végétations dans des cadavres. On a vû ſouvent les cheveux & les ongles des cadavres croître très-conſidérablement. Parée nous parle d'un cadavre qu'il avoit embaumé, & qu'il a gardé 20. ans entiers, ſans nulle corruption, & à qui les ongles revenoient fort longs, quoiqu'il les coupât fort ſouvent. *Paræus, lib.* 28. Campanelle dit que cette évaporation de parties ſubtiles ceſſe dans la ſuite du temps, & quand le cadavre eſt tout deſſeché & épuiſé. *At temporis mora exhalat attenuatus, remanetque cadaver ſiccum. De ſenſu rer. lib.* 4. *cap.* 9. *pag.* 298.

Voilà donc dans le phénomene rapporté par Mr. *Poliſius* la proportion des corpuſcules de la tranſpiration, avec les pores du romarin, bien reconnuë & bien établie : & je me ſouviens même d'avoir vû pratiquer à des Jardiniers quelque choſe qui a rapport à ce

que je dis. Car quand ils avoient un arbre malade, & ſans vigueur, il enterroient proche la racine un chien mort, dont les corpuſcules qui s'en détachoient, ne manquoient pas d'engraiſſer l'arbre, & de le faire végéter extraordinairement. Pourquoi une fleur périt-elle ſi-tôt entre les mains de certaines gens, ſi ce n'eſt parceque la matiere ardente qui tranſpire de leurs mains s'inſinuë dans la tige, & en fait ſortir les parties humides qui font les ſucs de la nourriture & de la végétation des plantes.

Mais la végétation de la branche de romarin nous fait encore voir, comment il eſt très-poſſible que la Baguette Divinatoire tourne ſur les cadavres, & encore plûtôt ſur le corps de ceux qui ont fini leur vie par une mort violente ; parcequ'ils meurent tout pleins de leur ſang & de leurs eſprits animaux, dont il ſe fait un grand dépériſſement, & peut être une entiere deſtruction dans les perſonnes qui meurent par maladie ; ſur-tout quand la fréquente ſaignée eſt venuë au ſecours des héritiers, & qu'un riche malade a eu l'avantage de mourir ſelon la *méthode Galenique.*

C'eſt

C'eſt cette conſidération qui a porté Paracelſe & Van-Helmont à préférer la Mommie qui vient du cadavre d'un homme condamné en Juſtice, à celle qu'on tire du corps de ceux qui meurent peu-à-peu. *Paracelſ. Philoſoph. Tract.* 3. *pag.* 504. *Van-Helmont de magnet. vulner. curat. num.* 90.

La Baguette Divinatoire s'incline par cette raiſon fortement ſur les cadavres des perſonnes aſſaſſinées. On ne le ſçavoit pas avant que l'expérience de Jacques Aymar nous l'eût appris : & il ne le ſçavoit pas lui-même, lorſque cherchant de l'eau dans ſon voiſinage, il aſſura ſur le mouvement rapide de ſa Baguette, que l'eau n'étoit pas loin. En quoi il ſe trompoit ; comme il l'eût bien-tôt reconnu. Car en foüillant la terre, on trouva au lieu d'eau le cadavre d'une femme qu'on avoit étranglée. La réfléxion que le bon ſens lui ſuggera, nous découvre un effet de la Baguette à quoi on n'avoit jamais penſé. Il conclut qu'elle s'inclinoit donc auſſi ſur les cadavres de ceux qui ont été aſſaſſinés. Je me ſouviens d'avoir oüi dire pluſieurs fois à des perſonnes entêtées de chercher des tréſors par la Baguette de coudrier, qu'on

n'avoit trouvé dans les endroits où elle s'inclinoit, que des os de mort ; ſurquoi ces gens-là croyoient qu'il y falloit apporter quelques cérémonies ; ce qui eſt une erreur & une bétiſe tout-à-fait groſſiere ; puiſque la Baguette ne tourne que par le mouvement que lui impriment ces corpuſcules de la tranſpiration. Et je ne doute point qu'elle ne s'inclinât auſſi-tôt ſur le corps d'un homme exécuté pour ſes crimes, que ſur celui d'une perſonne aſſaſſinée, & généralement ſur tout ce qui tranſpire beaucoup ; comme on le reconnoîtra tous les jours par les expériences que l'on en fera.

Expérience nouvelle ſur la Baguette.

Nous venons déja d'apprendre que la Baguette s'incline ſur l'aimant. Cette découverte favoriſe d'autant plus mon Syſtême, que les expériences que l'on vient nouvellement d'en faire en pluſieurs endroits de Paris, répondent parfaitement bien au méchaniſme que j'ai expliqué. Car enfin, il eſt certain que la Baguette s'incline ſur le Pole d'un bon aimant : voilà ſon inclinaiſon. Il eſt encore d'ailleurs conſtant que ſi on lui préſente enſuite l'autre Pole, d'où la matiere magnétique ſort

d'un

d'un autre ſens, la Baguette au-lieu de s'incliner, ſe redreſſe & tourne en arriere, parcequ'elle eſt pénétrée, & comme aimantée par la premiere impreſſion qu'elle a reçûë en s'inclinant ſur le pôle qu'on lui a expoſé d'abord : en quoi la Baguette de coudrier imite en toutes choſes le méchaniſme, c'eſt-à-dire, le mouvement & l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée. Et cela ſeul démontre la vérité de mon ſyſtême & le ridicule de ceux qui prétendent que l'effet de la Baguette Divinatoire eſt plûtôt du Démon que de la Nature.

On m'a propoſé des difficultés que je ne veux point diſſimuler, & d'autant plus que la maniére dont j'y réponds, eſt toujours une ſuite de mon ſyſtême.

Premiere Difficulté.

On demande comment Jacques Aymar a pû reconnoître les pots, les verres, la ſerpe, & les autres choſes que les aſſaſſins avoient touchées.

Réponſe.

Les mains tranſpirent : il n'y a pas lieu d'en douter. Cela paroît même ſenſiblement quand on touche une aſſiette d'argent bien polie ; la trace des doigts s'imprime deſſus comme une petite vapeur que le mouvement de l'air

voiſin détache & diſſipe aſſez promptement. D'ailleurs, comme il s'attache des particules matérielles du corps de l'animal ſur le lieu où il paſſe, même en courant; de ſorte, dit M. Digby, que *les chiens d'Angleterre ſuivront à l'odorat pluſieurs lieuës la piſte d'un homme ou d'une bête qui aura paſſé par-là quelques heures auparavant*; de même il s'attachoit ſur tout ce que ces malheureux touchoient des parties matérielles de leur tranſpiration qui faiſoient mouvoir la Baguette. Cela ne paroîtra pas incroyable, ſi l'on ſe ſouvient que les bons chiens démêlent dans un amas de pierres celle que leur maître a touchée, comme M. Digby le raconte des chiens d'Angleterre qui ont le nez fin. *pag.* 54. *de la poudre de Sympathie.*

Le P. Schot Jéſuite a écrit une choſe qui eſt bien plus ſurprenante. Il dit que du temps de l'Empereur Juſtinien il y avoit à Conſtantinople un Charlatan, qui ayant fait amaſſer beaucoup de monde autour de lui, dit à ceux de l'aſſemblée, qu'ils pouvoient jetter dans la place les anneaux de leurs doigts, & que ſon chien les iroit prendre & rapporteroit à chacun le ſien, ſans ſe tromper; ce qui fut éxécuté, comme il l'avoit

voit promis. *Schott. lib.* 8. *mirabil. animal. terreſt. cap.* 9. §. 4. *pag.* 836. Cela ne ſe pouvoit faire que parcequ'il demeuroit à chaque anneau des corpuſcules individuels de chaque perſonne, leſquels dirigeoient le chien vers celui où il trouvoit une athmoſphere de corpuſcules ſemblables. Car enfin il eſt certain que tout ce qui entre dans un volume de matiere tranſpirée, en eſt imprégné ou mouillé ſi l'on veut, comme une piéce d'or qu'on a enfoncée dans l'eau : avec cette différence que les corpuſcules de la tranſpiration inſenſible étant infiment plus ſubtils que les particules de l'eau, ils pénétrent plus avant dans ce qu'ils inondent, & ne s'en détachent qu'avec plus de temps & de difficulté.

Seconde Difficulté.

On demande comment il eſt poſſible qu'il puiſſe s'exhaler de certains petits corps, comme ſont quelque piéces de monnoye d'or ou d'argent ſur quoi la Baguette tourne, aſſez de particules de matiere ſubtile, pour faire un effet ſi conſidérable, ſans qu'il y paroiſſe quelque altération ?

Réponſe

Réponſe.

J'avouë moi-même que quelque raiſon que j'aye d'en être perſuadée, je ne me rendrois pas facilement, ſi pluſieurs expériences, dont je ne puis douter, ne me démontroient ſenſiblement qu'il ſe détache de tous les corps un eſſain d'atômes, une athmoſphere de corpuſcules, qui ont d'autant plus d'activité & de force, qu'ils ſont plus petits : & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les corps qui ſouffrent ce dépériſſement toujours actuel, n'en ſont pas viſiblement moins peſans.

Expérience.

Chacun ſçait que le vin émétique, qui purge par haut & par bas ſi violemment, ſe fait avec du verre d'antimoine qu'on met tremper dans du vin. Chacun imagine bien encore qu'il eſt néceſſaire que ce verre d'antimoine ait communiqué un grand écoulement de ſes corpuſcules à ce vin, pour le rendre capable de ces effets ſi violens. Mais peut-être chacun ne ſçait-il pas que ce verre d'antimoine tiré du vin où il aura trempé cent fois, ne paroît pas dans une balance ordinaire avoir rien perdu du poids qu'il avoit, quand on l'y a mis la premiere fois.

Troiſiéme

Troiſiéme difficulté.

On demande pourquoi la Baguette s'incline vers la terre.

Réponſe.

J'ai déja marqué qu'elle ſe meut de cette maniere pour ſe rendre parallele aux lignes des fumées qui ſont deſſus les pas des criminels. Or il n'y a point de doute que les fumées que l'œil n'apperçoit nullement, s'élévent en haut; puiſque celles que les yeux découvrent tous les jours ſe meuvent de la ſorte. Les évaporations par leſquelles la matiere ſubtile ſe détache de certains corps, portent les fumées en haut, & c'eſt, dit *Fracaſtorius*, le premier mouvement qu'on leur remarque : *Quæ circa contagiones contingunt evaporationes, circumquaque feruntur....Exhalatio omnis multùm diffunditur, magis autem ſurſum, & primo. De contag. lib. 1. c. 7.*

Quatriéme difficulté.

On demande pourquoi l'homme à la Baguette n'a point pris le change en ſuivant durant 45. lieuës les criminels fugitifs, puiſqu'il eſt à préſumer qu'il en a paſſé pluſieurs autres dans la route qu'il a tenuë. *Réponſe.*

Cela eſt ſi agréablement expliqué dans la premiere lettre à M. l'Abbé Bignon,

nnon, que je ne puis mieux faire que de me ſervir des termes de la perſonne de qualité qui l'a écrite. *On conçoit aſſez que la cauſe pour laquelle les bons chiens prennent difficilement le change, conſiſte en ce que de la même maniere que chaque animal en particulier différe d'un autre de ſon eſpece, les eſprits qui s'exhalent de ſon corps, ſont différens auſſi de ceux qui ſortent du corps d'un autre animal de la même eſpece, & ces différences que l'on nomme individuelles dans l'Ecole, ne peuvent être révoquées en doute par ceux qui ont obſervé avec le microſcope la difficulté qu'il y a de trouver deux grains de ſable, de ſenevé, ou de pavot, qui ſoyent entiérement ſemblables. D'où il faut conclure, que le bon chien accoûtumé à ſuivre les eſprits de ſon liévre, ne les quittera pas aiſément pour ceux d'un autre liévre, qui ne font pas ſur lui la même impreſſion. Il en faut dire autant des eſprits reſtés ſur les veſtiges de divers ſcélérats, dont il n'y a que ceux auſquels l'homme à la Baguette s'eſt accoûtumé, qui doivent faire ſur lui l'impreſſion la plus forte.*

Si on eſt ſurpris que l'homme à la Baguette ſuive un criminel, & le démêle parmi cent autres, après s'être imprégné des corpuſcules qui ſortent du

du meurtrier, par la transpiration insensible, & qu'il a reconnus & goûtez, pour ainsi parler ; on doit l'être bien davantage de voir un chien démêler son maître dans une grosse foire, le suivre, & le reconnoître toûjours. Ce qui se fait sans doute, à cause que les corpuscules qui sortent du corps de cet homme par la transpiration insensible, agissent sur l'odorat du chien d'une maniere toute particuliere à son maître.

Mais voyons ce que Jacques Aymar a répondu lui-même quand on lui a fait cette question. M. Garnier Médecin de Lyon lui demanda si sa Baguette ne tournoit que sur ce qu'il avoit dessein de trouver, & comment il se tireroit d'affaire dans une route, où auroient passé plusieurs voleurs & meurtriers, & où il y auroit quelque source d'eau, ou de l'argent caché, ou bien le corps d'un homme assassiné. M. Garnier nous dit que : *Jacques Aymar ne nia pas qu'il ne pût se tromper, si dans la même ligne où il y auroit de l'eau, il y avoit aussi de l'argent caché, ou que des voleurs y eussent passé, parce que sa Baguette tourne pour ces trois articles entre ses mains, sans qu'il en puisse reconnoître la différence..... & qu'à l'égard des meurtriers, il ne peut suivre*

vre que celui pour lequel il s'eſt aimanté ſur le lieu du meurtre. Lettre de M. Garnier, pag. 61. & 62. Cette réponſe de Aymar eſt de bon ſens ; elle eſt conforme à la vérité, & s'accorde entiérement avec mes principes.

Cinquiéme difficulté.

On demande ſi ce n'eſt point le hazard qui a conduit le Payſan d'une maniere ſi juſte ſur les pas des meurtriers de Lyon.

Réponſe.

Ce doute a été propoſé par un Grand Prince, auſſi illuſtre par la grandeur de ſon courage, & par la beauté & l'étenduë de ſon génie, que par le ſang Royal qui coule dans ſes veines.

M. l'Abbé Bignon l'envoya à la perſonne de Qualité, dont nous avons parlé, qui lui répondit de Lyon en ces termes : *Vous répondriez bien plus juſte que moi, Monſieur, à la curioſité de M. le Duc de Chartres, ſi vous vouliez le faire : & vous lui diriez ſans doute, qu'on ne peut pas imputer au hazard une choſe qui arrive toûjours néceſſairement, certaines conditions poſées. Or il eſt certain que toutes les fois que l'homme dont il s'agit, ſe trouve dans un lieu, où il s'eſt commis récemment un meurtre, ou un vol ; ſa*

ſa Baguette tourne toûjours infailliblement, & par conſéquent on ne peut pas imputer cela au hazard. Lettre troiſiéme à M. l'Abbé Bignon.

Je ne m'étends pas davantage ſur ces difficultés, qui ſont déja ſuffiſamment renverſées par les principes que j'ai poſés, & qu'il ne faut qu'appliquer à ces doutes pour les éclaircir. Mais j'ai voulu accorder ce petit ſecours aux perſonnes qui ne ſont pas accoûtumées à ces ſortes d'ouvrages de l'eſprit.

CHAPITRE IX.

Les corpuſcules de la tranſpiration inſenſible des meurtriers de Lyon répandus dans l'air, ont pû facilement s'inſinuer dans l'homme à la Baguette par la reſpiration inſenſible. Combien cette obſervation peut contribuer à perfectionner la médecine. Guériſons Magnétiques.

NOus avons vû que Jacques Aymar ne peut ſe trouver dans un lieu, où l'on a commis nn meurtre, qu'il ne reſſente auſſi-tôt des maux de cœur, des mouvemens convulſifs, & d'autres accidens

accidens assez étranges ; ce qui arrive pareillement à tous ceux qui ont le don de se servir de la Baguette, Voici comme en parle une des lettres écrites à M. l'Abbé Bignon. *Le symptôme ordinaire est une agitation intérieure, qui produit dans quelques-uns des tremblemens, des sueurs, des maux de tete, & presque dans tous des palpitations de cœur, & de fréquens battemens d'artéres. Mais je n'ai observé ces symptômes que dans le cas du meurtre. Car dans les autres cas, ceux qui ont cette vertu, ne ressentent qu'une agitation intérieure, que la plûpart même ne remarquent que par le tournoyement de la Baguette. L'agitation, & les symptômes, qui la suivent, sont plus violens sur la terre que sur l'eau. Mais cela est égal dans une cave, ou en plein air, de même pendant la santé, ou l'indisposition de ceux qui ont cette vertu.* Ces effets si sensibles méritent que l'on en recherche la cause ; ainsi après avoir éxaminé comment il sort du corps d'un meurtrier un essain de corpuscules par la transpiration insensible, il faut maintenant montrer, comment ces mêmes corpuscules s'insinuent dans le corps de l'homme à la Baguette par une respiration insensible. Car enfin il paroît

assez

assez que les corpuscules, qui sortent de l'un sont reçûs dans l'autre.

1. La respiration ordinaire, & visible qui se fait par le larinx, & la trachéartére, & qui porte l'air dans les poulmons, d'où il sort par le moyen des 65. muscles de la poitrine, n'est point celle dont je veux parler ici; quoiqu'il soit très-certain que c'est une voye par laquelle les atômes contagieux épars dans l'air se peuvent très-promptement répandre partout le corps de l'homme. Je m'arrête précisement à la *respiration insensible*, qui ouvrant les pores, donne passage aux corpuscules mêlés dans l'air & les attire en dedans du corps. Il semble que cette respiration répare, ou remplace les esprits volatils, qui se sont échappés par la transpiration.

J'ai développé dans le Chapitre précedent tout ce que la transpiration a de plus singulier par rapport au sujet que je traite; je destine ce chapitre-cy à l'éxamen de ce que la respiration nous présentera d'utile, pour expliquer les symptômes de Jacques Aymar dans les lieux où il s'est commis un assassinat. Nous sommes convaincus de reste, que les corps transpirent par les pores; mais il faut aussi s'assûrer, qu'ils respi-

rent par ces mêmes pores, & puis nous rechercherons comment ces corſpuſcules de la reſpiration inſenſible ont pû être reſpirés par les pors du Païſan de Dauphiné.

Les corps reſpirent d'une maniere inſenſible ; cela eſt indubitable. Mais les Chymiſtes, non pas ceux qui promettent des montagnes d'or, mais ceux qui étudient la Nature dans leurs belles expériences avec un travail & une application infatigable, diſent que les corps calcinés font une attraction de l'air voiſin & ſur-tout le Tartre qui attire à ſoi neuf fois plus peſant d'air qu'il ne péſe lui-même.

Expérience.

Si on expoſe à l'air, dit M. Digby, une livre de ſel de Tartre bien calciné, il donnera dix livres de bonne huile de Tartre, attirant & corporifiant ainſi l'air qui l'environne, & même les autres corpuſcules répandus dans l'air ; comme il arriva à l'huile de Tartre de M. Ferrier, laquelle pour avoir été faite dans la ſaiſon des roſes, où l'air eſt tout plein de petits atômes qui s'évaporent de ces fleurs, prit l'odeur de roſes, qui s'évanoüiſſoit en hiver, & qui retournoit quand le temps des roſes revenoit.

Expérience.

Expérience.

Tout les ſels ont preſque cela de commun de s'imprégner aiſément des corps qui ſont mêlés dans l'air : & l'on peut compter que, ſi le ſel qu'on met ſur la table eſt humide, c'eſt une marque aſſurée que la pluye n'eſt pas loin ; puiſque cette humidité montre que l'air eſt tout chargé de vapeurs humides.

Il y a des gens qui ont une relation ſi parfaite avec l'air, qu'ils reſſentent très-éxactement tous les changemens qui y arrivent. Ceux qui obſervent ces gens-là peuvent avec un peu d'expérience prévoir le temps qu'il fera. Car ces perſonnes ſont comme des *hygrometres*, qui ſuivant toujours la diſpoſition de l'air, annoncent le beau ou le mauvais temps. Ils ſont gais & agréables, quand l'air eſt pur & ſerein ; mais ils deviennent peſans, cacochymes & inſupportables par leur crachement perpétuel, dés que le temps ſe diſpoſe à la pluye.

Mais quant à ce qui regarde la reſpiration inſenſible du corps humain, nous n'avons rien de plus exprès, & de plus fort là-deſſus que l'hiſtoire ſi publique d'une Religieuſe de Rome, qui par trop de jeûnes, de veilles & de

mortifications s'étoit ſi fort échauffé le corps, qu'il ſembloit qu'elle fût toute en feu, & que ſes os fuſſent tous deſſéchés & calcinés. Ce qui mit ſon corps dans une telle diſpoſition, qu'il attiroit l'air auſſi abondamment, que nous l'avons dit du tartre calciné. Cette attraction de l'air alloit au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer; puiſque cette ſainte fille le rendit en eau durant quelque ſemaines en une quantité prodigieuſe. M. Digby qui aſſure l'avoir appris de la bouche même de la Religieuſe, dit qu'elle en rendoit juſqu'à 200. livres en 24. heures. Et *Petrus Servius* Médecin du Pape Urbain VIII. ajoûte qu'elle en rendoit même plus de 200. livres en un jour aſtronomique.

Cette attraction de l'air eſt proprement la voye par laquelle les maladies contagieuſes ſe communiquent; & comme cette attraction eſt plus puiſſante dans les matieres ſéches & calcinées, on en pourroit conclure, que les perſonnes les plus échauffées & les plus deſſéchées ſont plus ſujettes à s'attirer en dedans du corps l'air qui les environne, & par conſéquent plus expoſées aux maux que l'on prend par contagion.

Mais

Mais voici nn effet de la contagion que je ne me ſerois jamais imaginé. J'en dois la connoiſſance à une obſervation de M. Boyle. Il dit qu'une perſonne qui a été une fois attaquée d'un mal contagieux, conſerve même après une guériſon très-parfaite, une grande diſpoſition à le reprendre, parcequ'après avoir attiré une fois des corpuſcules d'un certain genre, on reſte diſpoſé à en reſpirer plus facilement de ſemblables. C'eſt ſur cela que le célébre Phyſicien aſſure qu'il y a des hommes d'un tempéramment tel, qu'ayant été une fois malade de la peſte, ils s'apperçoivent facilement, par une diſpoſition qu'ils ont contractée, & qui les rend très-ſenſibles au choc des atomes peſtiferés, s'il y a de la contagion répanduë dans l'air. M. Boyle prouve cela par trois exemples qui reviennent trop à mon ſujet, pour ne les pas mettre ici.

1. Trois années avant que l'on s'apperçut à Londres de cette horrible peſte qui fit tant de ravages en 1661. une femme conſultant ſon Médecin ſur une tumeur que ſon Epoux avoit à l'haine, dit que le malade aſſuroit que la peſte ſe feroit bien-tôt ſentir dans la Ville; &

que

que la raiſon qu'il donnoit de ce preſſentiment, eſt que la derniere fois que la peſte avoit été à Londres, il avoit eu une tumeur toute ſemblable. Ce qui par malheur arriva, comme il l'avoit prédit.

2. Un Chirurgien célébre nommé *Fabricius Hildanus* avoit eu un charbon de peſte dans ſa jeuneſſe. Il conſerva une certaine diſpoſition qui fit que le reſte de ſa vie, toutes les fois qu'il alloit dans, ou proche une maiſon infectée de ce mal, il reſſentoit auſſi-tôt de la douleur au même endroit.

3. Un Médecin de Breda ne viſitoit jamais des peſtiferés, que peu de momens après il ne s'apperçût d'une odeur très-mauvaiſe qui s'exhaloit de ſon corps; & la nuit ſuivante il étoit pris immanquablement d'un mal de tête, d'une ſueur abondante, & même d'un cours de ventre. *Boyle ſuſpic. coſmic. p.*2.

On comprend par-là combien facilement les corpuſcules qui ſe tranſpirent d'un homme mal ſain, s'inſinuent dans un autre, & les déſordres ſoudains qu'ils y cauſent.

Voilà cependant un étrange commerce que la Philoſophie *Corpuſculaire* nous découvre entre les hommes, & ſurquoi

la

la Médecine pourroit prendre des mesures pour chercher le secret de fixer dans l'air les atômes contagieux, ou d'en défendre les hommes par des fumigations propres à cet effet.

Puisque les hommes transpirent & respirent insensiblement avec tant de facilité, qu'ils se purgent & se rempliſſent si communément & en si peu de temps des mauvaises vapeurs qui sont répanduës dans l'air, pourquoi la Médecine ne s'est-elle point tournée de ce côté-là? Pourquoi a-t-elle négligé les moyens de faire transpirer les corpuscules impurs, & d'en faire respirer de balsamiques & de salutaires; puisque ce seroit effectivement une voye si prompte & si facile pour soulager les malades, sans s'amuser à les épuiser de sang, & à détruire toute leur constitution par des saignées fréquentes, & par tant d'autres pratiques qui ont un dehors & un appareil aussi rebutant que les maux mêmes? Je n'ai point dessein de chagriner personne. J'honore, autant qu'homme vivant, ceux qui font profession d'une science aussi utile à la société humaine, que l'a toujours été la Médecine; mais comme un Physicien dans toutes ses études & ses veilles, doit avoir pour but

la

la conſervation de la vie des hommes, il ne faut pas s'étonner, ſi je reviens quelquefois à ces ſortes de réfléxions : car enfin je ſuis très-perſuadé que la Phyſique & ſes plus belles curioſités ne méritent de nous occuper, qu'autant qu'elles peuvent contribuer au bien de l'homme, pour qui Dieu a daigné faire tout ce qui eſt dans le ciel & dans la terre.

Diſons donc que ſi la Nature a laiſſé des pores & des interſtices dans la peau, ce n'eſt pas ſeulement pour l'expulſion des matieres corrompuës qui doivent s'exhaler par la tranſpiration inſenſible ; mais que c'eſt encore pour l'inſinuation des atômes ſalutaires, qui doivent entrer par la reſpiration inſenſible. On peut donc être guéri par contagion, comme on peut être malade par contagion.

Il eſt vrai que les yeux ne ſont point témoins de ce commerce mutuel de corpuſcules expulſés par la tranſpiration, & reçûs par la reſpiration ; mais il n'en eſt pas moins réel & effectif. Le P. Mallebranche dit fort bien, qu'à l'égard des paſſages par où cet air ſe communique, il ne faut pas que l'action de l'eſprit s'arrête avec celle des ſens, qu'il faut

faut que l'esprit pénétre ce qui leur est impénétrable, & s'attache à des choses qui n'ont point de prises pour les sens, ni même pour notre imagination ; & que les parties les plus subtiles de l'air que nous respirons entrent dans notre cœur, & qu'elles y entretiennent avec le sang & le chyle, le feu qui donne la vie & le mouvement à notre corps ; mais que selon leurs différentes qualités elles apportent de grands changemens dans la fermentation du sang, & dans les esprits animaux. *Recherche de la vérité, l.* 1. *cap.* 3. *pag.* 156. 157. & 158.

Je compte que quiconque lira ce que je viens de dire, me préviendra, & comprendra par lui-même, que c'est par un effet de la contagion, que l'homme à la Baguette éprouve de si violens symptômes, tels que sont la douleur, la nausée, l'éblouïssement, la sueur, &c. quand il se trouve dans un lieu où l'on a commis recemment un meurtre, ou lorsqu'il marche de près sur les pas d'un assassin. Car le lieu étant tout inondé des corpuscules, que le mourant a transpirés soit dans le combat, soit dans l'agonie ; & le meurtier transpirant lui-même extraordinairement dans sa fuite, Jacques Aymar en doit être inon-

dé, quand il ſe trouve dans la ſphére de leur activité ; puiſque cette matiere ſubtile tranſpirée par le mourant & par l'aſſaſſin, eſt par la reſpiration ſenſible de ce Païſan dans les branches de ſa trachée-artere, puis dans l'artere veneuſe, pour ſe mêler enfin & ſe fermenter avec le ſang dans le cœur. Cet effet pourtant peut être tout-à-fait bien attribué à la ſeule reſpiration inſenſible dont l'action n'eſt pas moins prompte, puiſqu'elle ſe fait tout à la fois dans toutes les parties du corps ; & que le chemin par les pores de la peau au ſang des veines & des arteres eſt même plus court & plus droit, que par la trachée-artere.

Je dirai pourquoi Jacques Aymar, & certaines perſonnes ſont plus ſenſibles à cette impreſſion de l'air, & des corpuſcules qui nagent dans l'air, que tant d'autres chez qui il ne ſe paſſe rien de ſemblable. Cela viendra en ſon temps. Il faut éviter la confuſion.

Mais quant à préſent on ne peut pas nier que les corpuſcules, ſoit du mort, ſoit de celui qui a tué, ne cauſent les ſymptômes que l'on remarque au Païſan dans ces occaſions-là. Dequoi ne ſont point capables ces petits corpuſcules,

les, qui partent des objets, & qui s'insinuent dans les yeux ? Quels effets terribles n'opére point un spectacle cruel & sanglant, dans les personnes tendres & compatissantes ; quoique cet objet désagréable ne frappe qu'au fond de l'œil sur la rétine ? Ne ressent-on pas quelquefois un frémissement dans les parties du corps, qui répondent à celles que l'on voit blessées dans une personne, pour qui cependant on ne s'intéresse nullement ? Combien de personnes délicates & foibles, qui se remuent plûtôt machinalement que par raison, ne peuvent entendre battre ni crier une bête, sans quelque inquiétude d'esprit ? car il faut dire de l'oreille ce que nous avons dit de l'œil. Un son ou un mouvement d'air différemment modifié, & qui frappe sur le tympan ; c'est-à-dire, sur une petite peau tenduë au fond de l'oreille, pour recevoir les impressions de l'air agité, & qui cause le sentiment de l'ouye, range ou dérange quelquefois toute la machine du corps.

Un mot de consolation remet une personne toute désespérée. Une raillerie déconcerte entierement un esprit foible, & lui fait perdre tout son bon sens. On rit & on pleure successivement

au récit des avantures d'un Héros imaginaire.

Revenons & disons, que si de petits écoulemens de corpuscules, qui ne se communiquent qu'à une très-petite partie du corps, telle que le nerf optique ou le tympan, font de si grands remuemens dans le corps & dans l'esprit, que ne doit-on point s'imaginer, quand un volume de cette matiere subtile embrasse & touche tout le corps d'un homme?

Car enfin il faut sçavoir non seulement que l'organe du toucher est aussi délicat qu'aucun autre des sens extérieurs; mais même qu'il est plus étendu que tous les autres ensemble, puisqu'il est répandu par tout le corps, & qu'il y a des fibres nerveuses dans la peau, dans le pannicule charneux, dans les membranes & dans les chairs qui répondent au cerveau, & qui sont l'organe immédiat du toucher.

Nous voilà assez convaincus que Jacques Aymar s'imprégne des corpuscules qui ont transpiré de la personne assassinée, quand il se trouve sur le lieu du meurtre; ou de ceux qui émanent de l'assassin, quand il le poursuit avec sa Baguette sur la terre & sur l'eau, &

que

que cette impreſſion produit dans lui les ſymptômes dont nous avons parlé.

II. Chacun voit de reſte que ce méchaniſme de la Nature, qui dans les mêmes circonſtances opére toûjours à l'égard du Païſan les mêmes maux de cœur & les mêmes défaillances, nous conduit ouvertement à l'art d'inſinuer par la reſpiration inſenſible dans un corps malade des atômes benins & ſalutaires qui pourroient en chaſſer par la tranſpiration inſenſible la matiere, comme dit Mr. Boyle *nichée* dans les parties les plus ſubtiles du ſang. Ne pourra-t-on jamais en effet ſe purger, que par des portions *cathartiques*, qui ſont ſi dégoutantes, & qui ne font pas tout l'effet que l'on ſouhaiteroit.

Il y a déja eu des curieux que l'on ne ſçauroit trop louer, qui ont trouvé le ſecret de prendre des remedes par la reſpiration inſenſible. Mr. Boyle parle de quelques Médecins de ſa connoiſſance, qui purgeoient les enfans par des compoſitions qu'on leur appliquoit extérieurement.

Il ajoûte qu'il a connu un homme qui étoit ſi bien dreſſé à ce petit manége, que quand il vouloit ſe purger, il ne faiſoit que s'appliquer ſur le corps

une eſpece d'emplâtre, & qu'après cela tout alloit le mieux du monde.

Mais il rapporte enſuite une hiſtoire qu'on ne croiroit point volontiers, ſi elle ne venoit pas de Mr. Boyle. Un jour dit-il, un homme d'eſprit, & de mes amis traitoit de viſions tout ce qu'on lui contoit ſur cette nouvelle maniere de purger les humeurs. Il arriva qu'il en fut bien puni. Un ſçavant Chymiſte que j'avois informé de l'incrédulité de cet ami, lui demanda la main. Il la donna. Ce curieux la lui frotta légerement d'une huile qu'il avoit préparée. Quelques momens après notre ami ſe ſentit preſſé, comme s'il eût pris le matin une portion *cathartique*, & fut obligé de ceder la place quatre fois en très peu de temps; ce qui ſe fit pourtant ſans tranchée, ſans douleur & ſans aucune intemperie: *Quaterque brevi tempore omni abſque tormine, dolore, intemperie dejecit. De corpor. animal. poroſitat. cap. 3. pag. 9.*

Mr. Boyle parlant des remedes *Topiques*, qu'on applique ſur la partie offenſée & douloureuſe, dit que c'eſt une erreur qui ne ſe peut pardonner qu'aux ſiécles où l'on ignoroit la circulation du ſang, de s'imaginer que les médicamens

camens extérieurs faſſent ſeulement leur effet ſur le lieu où l'on les applique, puiſqu'au contraire il eſt certain qu'ils inſinuent leur efficace par les vaiſſeaux capillaires, dont la peau eſt remplie, dans toute la maſſe du ſang. En effet, il raconte comment il s'eſt guéri pluſieurs fois de la fiévre tierce, double tierce, & même *quotidienne* par un ſeul mélange de raiſins de Corynthe, de houblon, & de ſel commun broyez enſemble, & appliqués ſur le poignet. Il aſſûre qu'il a fait cette expérience avec le même ſuccès ſur pluſieurs perſonnes qui avoient la fiévre: *Ex uvis Corinthiacis, lupulis, & nigro ſale, ſimul bene contuſis . . . . . ipſemet cum aliis non paucis à ſimplici tertianâ, aut duplici etiam tertianâ, aut quotidianâ liber evaſi. Boyle de Corp. animal. proſitat. ap. 4. pag.* 11. Il dit en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages qu'ayant été fort incommodé d'une hémorragie durant un été entier, il tenta inutilement pluſieurs remédes, pour arrêter cette perte de ſang; mais qu'il en vint à bout en touchant ſeulement la mouſſe qui croît ſur le crane d'un homme mort.

J'ajoûterai encore ici un fait très-curieux,

rieux, qui fut conté à *Zvvelferus* par un Médecin des Etats de Moravie. Ce Médecin qui visitoit tous les jours des pestiferés, assûra que ni lui, ni aucun de ses domestiques n'avoient été attaqués de la peste, parcequ'ils portoient des trochisques de poudre de crapaut préparés selon la méthode de Vanhelmont; c'est dit M. Boyle, qu'ils s'en faisoit sans cesse une émission de corpuscules, qui dissipoient ou émoussoient ceux de la contagion. C'est sur cela qu'il déclare qu'il a beaucoup de penchant à croire, que ces *amuletha* des anciens qu'on portoit au col, n'étoient pas tout-à-fait inutiles, & qu'il n'en voudroit pas entiérement condamner l'usage.

Démocrite fit paroître sur la fin de ses jours qu'il avoit compris le secours que les hommes peuvent tirer de la Philosophie des corpuscules pour la conservation de leur vie. Ce grand Philosophe tout cassé de vieillesse, selon Diogéne Laërce, peu de jours avant sa mort, ayant remarqué dans le visage de sa sœur le chagrin qu'elle avoit, de ce qu'il ne mourroit apparemment que durant les Fêtes de Céres; il l'avertit qu'elle ne devoit point se chagriner; qu'elle

qu'elle pouvoit aller prendre part aux cérémonies publiques, & qu'il prolongeroit ſa vie juſqu'après les fêtes, pourvû qu'on lui apportât tous les jours du pain chaud. Ce qu'il fit en effet. Car il ſe nourrit trois jours en reſpirant ſeulement les corpuſcules qui s'exhaloient de ce pain chaud. *Panes igitur naribus cum admoviſſet, vivum ſe dum ea celebritas tranſiret, ſervavit. Diogen. Laërt. de Vitis Philoſophorum lib. 9.*

Les remédes même appliqués extérieurement doivent opérer avec plus de vertu, que ceux qui paſſent dans l'œſophage, qui ſouffrent beaucoup d'altération par la diſſolution que les ſucs acides en font dans l'eſtomach, & qui n'entrent dans le ſang qu'après avoir été mêlés & combinés avec le chyle. Les médicamens font par eux-mêmes, ſans qu'ils ayent beſoin de chaleur, des écoulemens ſubſtantiels, en quoi conſiſte leur action : puiſque nous avons pluſieurs expériences dans leſquelles les corpuſcules ſe meuvent & pénétrent à froid des membranes & des corps même très durs. L'ambre gris, le muſc, les fleurs exhalent des corpuſcules odoriférans indépendamment de

la

la chaleur. Il y a même une fleur qu'on nomme *Geranium noctu olens*, qui n'a de l'odeur ſenſible qu'après le ſoleil couché, & qui la perd du moment qu'il eſt revenu ſur l'horiſon.

Il eſt encore aſſez reconnu que les médicamens extérieurs retiennent leur Nature, & ne perdent rien de leur force, pour avoir été filtrés par les pores de la peau dans la reſpiration inſenſible. Cela pourroit être prouvé par pluſieurs obſervations. Mais je me contente d'une de M. Boyle ; car ſon éxactitude dans les expériences me fait préférer une de ſes rémarques à cent autres qui viennent de gens crédules & peu éxacts. Il aſſûre qu'il a remarqué pluſieurs fois qu'un peu d'opium mêlé dans des médicamens externes emportoit les douleurs aiguës des parties les plus intérieures du corps ; ce qui eſt une preuve bien évidente que la filtration qui ſe fait de l'opium par les interſtices de la peau, ne détruit pas la nature, ni l'efficace de ce rémede, & que ceux-là ſe trompent extrêmement, qui ſoûtiennent que les médicamens n'agiſſent que ſur l'endroit où ils ſont appliqués. Car il eſt certain qu'un ſpécifique externe exhale des corpuſcu-

les

les, qui en pénétrant la peau, rencontrent en même temps les vaiſſeaux capillaires, où il ſe mêlent dans le ſang, pour ſe répandre auſſi tôt partout le corps, puiſque ſelon la ſupputation que M. Rohaut a faite de la durée de la circulation du ſang, *il ſe fait trois circulations de tout le ſang dans l'eſpace d'une heure. Phyſique, part.* 4. *cap.* 14. *pag.* 334.

Ces remarques ſont non-ſeulement belles & utiles pour la Médecine; mais d'ailleurs elles ne ſont pas là hors de leur place; puiſqu'elles démontrent invinciblement combien les corpuſcules extérieurs peuvent entrer facilement dans les pores de Jacques Aymar; de ces pores dans les vaiſſeaux capillaires, dont la peau eſt toute parſemée, pour de là ſe porter en peu de minutes dans le cœur, & par la circulation du ſang dans tout le corps.

On m'accuſeroit de négliger ce qui eſt le plus de mon ſujet, ſi j'oubliois à parler ici de la guériſon magnétique des maladies par la *Tranſplantation*, & de la guériſon magnétique des playes par la *poudre de ſympathie*, & par l'onguent qu'on appelle, *Unguentum Armarium*; puiſque ſelon les écoulemens

d'une

d'une matiere ſubtile, qui après s'être répanduë parmi les corpuſcules de l'air, va s'inſinuer dans la bleſſure, ou dans tout le corps même de la perſonne malade. D'ailleurs j'ai déjà témoigné que l'on ne doit s'appliquer à la Phyſique, qu'en vuë de perfectionner la Médecine. Ainſi nous allons voir ce que les habiles Phyſiciens on dit ſur ces queſtions ſi curieuſes, & dont la diſcuſſion donnera beaucoup de jour au ſujet que je traite dans ce Chapitre.

De la guériſon magnétique des maladies par la tranſplantation.

Quand un bon aimant touche un fer il ſe fait de cette pierre un écoulement magnétique de corpuſcules qui aimante ce métal, c'eſt-à-dire qui lui communique la vertu de l'aimant; comme on le voit dans l'aiguille de Bouſſole. Il y a des Médecins qui prétendent que les malades exhalant du déhors des corpuſcules *morbifiques*, peuvent par cette voye tranſmettre leur maladie à un autre, & s'en délivrer par une *guériſon*, qu'ils appellent *magnétique*, à cauſe de quelque analogie qu'elle a avec les écoulemens qui paſſent de l'aimant au fer.

Il y a une groſſe querelle entre les ſçavans

ſçavans ſur ce point. Les uns diſent qu'il y bien une propagation de maladies qui n'eſt que trop effective, par laquelle un malade peut donner ſon mal ſans le perdre ; mais que la prétenduë tranſplantation eſt une choſe entiérement chymérique. *Hermannus Grube* eſt de ce ſentiment, & il ſoûtient dans un petit livre qui a pour titre : *De tranſplantatione morborum Analyſis nova*, imprimé à Hambourg en 1674. que rien n'eſt plus incertain & moins poſſible que cette guériſon magnétique.

Bartholin combat de toutes ſes forces pour la tranſplantation ; il montre par pluſieurs exemples que la choſe eſt poſſible : & il ne manque pas d'appeller la raiſon pour prouver que cette guériſon eſt très-naturelle. Le Journal des Sçavans donna il y a quelques années l'extrait de ce livre qui eſt tout-à-fait curieux. Il y a un très-grand nombre d'habiles gens qui ſont de l'opinion que Bartholin a ſuivie & qu'il explique très-clairement par la Philoſophie des corpuſcules.

Voici à peu près comme en parle le Journal des Sçavans. La tranſplantation des maladies, c'eſt quand une perſonne eſt guérie d'un mal en le communiquant

muniquant à quelque bête, ou à un arbre, ou bien à une plante. C'eſt ainſi que Bartholin dit qu'une perſonne attaquée d'une fiévre quarte fut guérie en ſe mettant du pain chaud ſous l'aiſſelle, & le donnant tout imbu de cette ſueur à manger à un chien : & qu'une autre fut guérie de la jauniſſe en faiſant un gâteau petri avec de l'urine & de la farine, & le donnant à manger à un chat.

Robert Flud raconte comment par le moyen de la tranſplantation un nommé *Joannes Rumelius Pharamundus* guériſſoit immanquablement de la goutte. Ce Docteur en Médecine, dit Robert Flud prenoit des ongles des pieds, & du poil des jambes du goutteux, & les mettoit en un trou qu'il perçoit dans le tronc d'un chêne juſqu'à la moëlle ; & ayant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, il couvroit le deſſus avec du fumier de vache. Si la maladie ne revenoit pas dans l'eſpace de trois mois, il concluoit que le chêne avoit aſſez de force pour attirer à lui tout le mal. *Philoſophia Moſaïca lib.* 2. *memb.* 2. *folio* 110. *ſect.* 2.

Ce ſçavant Anglois prétend que cette tranſplantation ſe fait trés-naturellement

ment par l'effuſion de la Mommie ou des eſprits qui réſident dans le ſang, & qu'on peut faire paſſer dans un animal, dans un arbre ou dans une plante ; *Mumia ſpiritualis cujus ſedes eſt in ſanguine microcoſmico ex corpore humano, mediante quâdam ſubſtantiâ magneticâ ex eodem ſubjecto electâ extrahi poteſt, atque in beſtiam, arborem, vel plantam tranſplantari : ita ut hac etiam ratione morbus ægroti poſſit ab eo in dictas creaturas transferri.*

Il prouve cette effuſion d'eſprits par l'expérience de pluſieurs chiens, qui ayant perdu leur maître, le démêloient dans une grande foire, le ſuivoient partout où il avoit paſſé, quoiqu'il fût à cheval, & enfin le trouvoient, guidés par le ſentiment de la Mommie ſpécifique qui tranſpiroit ſans ceſſe du corps du maître, & qui laiſſoit des traces de ſa perſonne dans l'air, long-temps même après qu'il n'y étoit plus. Cela étant ſuppoſé comme conſtant, il ne s'agit plus pour la tranſplantation des maladies, que de trouver une matiére à laquelle la Mommie de la partie malade ſe puiſſe attacher facilement ; afin que cette matiére lui ſerve comme de vehicule, pour la tranſporter dans un animal,

animal, dans un arbre, ou dans une plante, ou pour la faire adopter, comme parle Paracelſe, aux animaux, ou aux végétaux. Ainſi ſelon Robert Flud pour la *Ptyſie*, ou *Pulmonie*, il faut appliquer ſur la région du cœur de la graine de lin ou de geniévre; pour *l'hydropiſie*, il faut mettre de la pimprenelle, ou de l'abſynthe ſur le ventre du malade; pour les ruptures & les contuſions, on prend le plantin ou le mille-pertuis; ſur les tumeurs & les playes, on applique de la perſicaire ou de la petite ou grande conſoulde; dans les maux des dents, des yeux, on a recours à la perſicaire tachée.

On applique auſſi ſur le mal avec la graine ou la plante un peu de terre préparée, que l'on mêle avec d'autre terre, dans laquelle on met enſuite la graine ou la plante. On laiſſe croître ces plantes juſqu'à ce qu'elles ayent attiré à elles la Mommie; après quoi on les brûle avec la terre, ſi la maladie eſt humide; ou bien on les met ſécher, ſi la maladie n'excéde ni en chaleur, ni en humidité; & à meſure que la plante meurt & ſéche, le malade recouvre ſa ſanté.

Si la maladie vient de chaleur comme dans les pulmoniques, on jette la plante,

te, & la terre dans une eau courante : enfin si l'on fait manger la plante imprégnée des corpuscules *morbifiques* à quelque animal plus robuste que le malade, la bête prendra le mal, & le malade en sera délivré. Voilà l'opération de la transplantation des maladies, telle que Robert Flud l'enseigne, & comme elle a été pratiquée par lui & par ses amis. Il faut observer que cette Mommie se tire non seulement par la transpiration insensible, mais encore par la sueur, par les urines, par le sang, par les cheveux, ou en recueillant ce qui tombe de la peau quand on la gratte un peu fort.

Expérience.

1. Ainsi un homme de qualité en Angleterre guérissoit de la jaunisse un malade fort éloigné, pourvû qu'il eût de son urine. Ce qu'il faisoit de la sorte. Il mêloit cette urine avec des cendres de bois de frêne ; & il en formoit 3. ou 7. ou 9. petites boules ; & ayant fait au haut de chaque boule un trou, il y mettoit une feuille de safran, & le rempliſſoit de la même urine. Ensuite il rangeoit ces boules à l'écart dans un lieu où personne ne touchoit, & dès-lors le mal commençoit à diminuer.

Robert Flud assure que plus de 100. personnes de toute condition ont été ainsi guéries par ce Seigneur Anglois.

2. Ainsi Balthasar Wagner assure qu'il a souvent guéri la rougeur, & l'inflammation des yeux, en appliquant & liant fortement sur la nuque du cou de la racine de mauve, cueillie quand le soleil est vers le quinziéme degré de *Virgo*.

3. Si on prend des ongles des pieds & des mains d'un hydropique, si on les attache sur le dos d'une écrevisse, & qu'on la jette à la riviere, le malade se trouve bien-tôt guéri.

4. Si on frotte fortement & presque jusqu'au sang des verruës avec un morceau de chair de bœuf, & si on enterre cette chair, à mesure qu'elle pourrit, les verruës se séchent & disparoissent.

5. Ainsi un homme de qualité guérissoit de la Goutte, en appliquant sur le lieu de la douleur un morceau de chair de bœuf humectée d'un peu de vin; l'ayant relevé six heures après, il la trouvoit toute pourrie, & la faisoit manger à un chien, dans lequel la maladie passoit après plusieurs opérations semblables. On peut guérir l'Epilepsie de la même maniere.

6. Panarolus

6. *Panarolus* dit, que ſi on fait toucher aux hémorroïdes un oignon de tubéreuſe, on expérimente qu'elles ſe ſéchent, à meſure que l'oignon de tubéreuſe ſéche; que s'il ſe corrompt, il arrivera la même choſe aux hémorroïdes : c'eſt pourquoi il récommande fort que l'on mette l'oignonſécher à la cheminée, *faſcicul. arcanor.* 1. *pag.* 210.

Pluſieurs Médecins ſe ſont ſoulevés contre cette guériſon magnétique, & ils ont prétendu qu'elle étoit ſuperſtitieuſe. Bartholin, que Frommann appelle *l'Aſtre éclatant de Dannemarc*, prouve au-contraire qu'elle ne renferme nulle ſuperſtition, puiſque l'on ne s'y ſert que des choſes naturelles, & que tout ſe fait ſans paroles, ſans caracteres & ſans aucune cérémonie. Il ajoûte qu'il y en a des exemples dans l'Ecriture ſainte, que Moïſe pratiquoit quelque choſe de ſemblable, & même le fils de Dieu quand il fit paſſer les démons du corps d'un poſſédé dans des pourceaux. *Cent.* 3. *hiſtor.* 56. Et à l'occaſion du petit livre de *Hermannus Grube* contre la tranſpiration des maladies; Bartholin a compoſé une lettre, où il établit par la raiſon & par des expériences tant ſacrées que profanes, que cette tranſplan-

tation eſt une choſe véritable & naturelle. Les raiſons ſurquoi il compte le plus, ſont tirées de la tranſpiration inſenſible & des écoulemens de la matiére ſubtile qui ſort par les pores du corps de l'homme. *Data per Grubium occaſione tranſplantationem morborum defendi poſſe exiſtimavi, & ratione & experientiâ. Rationem ex poris, corporum effluviis, advocavi. Experientiis tam ſacris, quàm profanis, quæ in dubium vocari non poſſunt rationes roboravi.*

Puiſqu'on peut prendre une maladie par les pores, pourquoi ne pourroit-on pas s'en délivrer par la même voye : Je n'ai jamais vû de bonnes raiſons pour combattre cette tranſplantation des maladies. Il y a déja plus de la moitié de la queſtion décidée par la certitude & la triſte expérience que l'on a, qu'il y a des maladies, comme la peſte, qui ſe communiquent avec une terrible facilité. Il ne reſtoit qu'à ſçavoir préſentement, ſi la perſonne qui communique la maladie, la perd. Je voudrois diſtinguer cela, & traiter la choſe avec méthode.

1. Je dirois qu'une maladie qui ſeroit fortement enracinée dans le ſang, dans les humeurs & dans la moëlle des os, ne

ne pourroit pas ſe tranſplanter, enſorte que le malade en fût quitte. Un goutteux, par exemple, qui tient ſon mal de celui même dont il a reçu la vie, en a pour ſon compte, & je gouterois fort que la tranſpiration le pût tirer d'affaire. Il en faut dire autant d'une pierre qui eſt dans les reins, ou d'une veine rompuë dans le corps, d'un œil perdu, &c.

2. Il n'en eſt pas de même d'une maladie qui n'a pas vieilli, ni jetté de profondes racines; & je croirois bien que la tranſplantation s'en pourroit faire très-naturellement; pourvû que les ſujets ſoyent préſens & dans l'athmoſphere des corpuſcules qui tranſpirent du malade.

Expérience.

1. Ainſi Frommann aſſure qu'un écolier, qui avoit une fiévre maligne, la donna à un chien qu'il mettoit coucher dans ſon lit; que l'écolier en échappa; & que le chien en mourut. *De Faſcinat. magic. pag.* 1014. §, 34.

2. Thomas Bartholin raconte comment ſon oncle, qui avoit une colique fort violente, en fut guéri par un chien qu'on lui appliqua ſur le ventre dans lequel

lequel elle passa. Il dit que sa servante s'étant mis sur la jouë le même chien, elle fut soulagée d'une douleur de dents très-aiguë, & que quand le chien fut échappé, il fit bien voir par ses mouvemens & ses cris, que le mal étoit passé à lui.

3, *Hoffmannus* dit qu'un homme qui étoit tourmenté de la goutte en fut délivré par un chien qui la prit, parcequ'il couchoit dans son lit, & que de temps en temps ce pauvre animal avoit la goutte, comme son maître l'avoit auparavant. *l. c. pag.* 367.

4. *Borellus* dit sur cela que c'est le véritable moyen pour connoître les maladies qui sont cachées dans le corps humain. Car, dit-il, si on met coucher un petit chien durant quinze jours avec un malade, si on le nourrit des restes de ce que le malade mange, & s'il léche ses crachats, il est certain qu'il prendra le mal de cette personne. Il n'y a après cela qu'à ouvrir le chien, & on découvre dans la partie qui a contracté la maladie, celle du malade qu'il faut soulager. Il ordonne même de mettre de petits chiens dans le lit d'un goutteux, parcequ'ils attirent dumoins une partie du mal, enforte qu'on les voit devenir

nir en peu de temps dans un état où ils ne peuvent qu'à peine se soutenir. *Borellus Cent.* 3. *observat.* 28.

Je ne crois pas que personne puisse trouver à redire à ces sortes de transplantations qui sont fondées sur les écoulemens des corpuscules *morbifiques*, dont la transpiration insensible decharge le corps du malade. Il faudroit être d'une humeur bien chagrine, pour ne pas louer en cela l'ordre de la Nature, ou plûtot la sagesse infinie du Créateur, qui a laissé aux hommes un moyen si facile de remédier à ce nombre terrible d'infirmités qu'ils expérimentent durant tout le cours de leur vie.

Aussi *Christianus Frommann*, qui a examiné sans prévention tout ce qui s'est dit pour & contre la transplantation des maladies, déclare avec une modération digne d'un Philosophe, que l'honneur des merveilles qu'opére la transplantation, ne doit pas être enlevé à la Nature, pour le transporter au Démon. Il a composé une dissertation sur ce sujet, & après avoir écouté les Parties qui soûtiennent leur cause avec chaleur, il décide la dispute par quatre paragraphes où son sentiment est enfermé, & dont je ne rapporterai que le titre,

tre, renvoyant les curieux à ſon ouvrage même, où ils verront ſes raiſons qui ne paroiſſent pas frivoles.

1. La guériſon des maladies par la tranſplantation ne doit point être proſcrite du reſſort de la Nature. *Tranſplantatoriam morborum curam non eſſe ſimpliciter à cenſu rerum naturalium proſcribendam dico. pag.* 1021.

2. Quoiqu'on puiſſe alléguer pour & contre la tranſplantation, il faut avouer qu'il y a dans une choſe ſi obſcure des difficultés de part & d'autre. *Quacunque tranſplantationis cauſa in re hac obſcura adducitur, ea, fateor, ſuâ noa caret difficultate. pag.* 1028.

3. Ceux qui dans l'éxamen de la guériſon ſympathique en attribuent la cauſe principale à l'eſprit qui entretient une harmonie entre toutes les parties de l'Univers, me ſemblent en indiquer la cauſe la plus apparente : *Qui ſpiritui univerſi in ſympathetico tranſplantationis negotio primas deferunt, probabiliorem videntur aſſignare cauſam. p.* 1035.

4. Quoique la tranſplantation des maladies ſoit naturelle, je ne voudrois pas m en ſervir ſouvent, & le Médecin doit être à cet égard fort circonſpect; de peur de ſcandaliſer les ignorans, &

de

de faire tort à ſa réputation : *Quamvis tranſplantatio morborum ſit naturalis, ejus tamen uſus ſit rarus, & circonſpectus in hoc ſit Medicus, propter tam metuendum ſcandalum, &c. pag.* 1046.

Mais ſi l'on veut encore un témoin plus irréprochable de toute maniere que Frommann, je donnerai le Pere Lana Jéſuite, homme célébre par ſa piété & par ſa grande étude dans les choſes de Phyſique. Lorſqu'il veut prouver que les corpuſcules ſe portent dans l'air fort loin de la ſubſtance d'où ils ſe tranſpirent, il allégue la tranſplantation des maladies, & il dit : Je ne m'arrête point pour le préſent à la tranſplantation des maladies : cependant j'ai appris par des expériences que j'ai faites moi-même, que ces tranſplantations ſe font juſqu'à une grande diſtance. *Omitto morborum tranſplantationes, quarum aliquas etiam ad magnam diſtantiam fieri didici propriis experimentis. De motu Tranſpirat. lib.* 2. *cap.* 2 *Propoſit.* 4. *pag.* 56.

Ce Pere Jéſuite nous apprend non-ſeulement qu'il croit la tranſplantation des maladies très-naturelle ; mais de plus, il aſſure qu'il en a fait des expériences qui lui ont réuſſi, quoiqu'il y

eut une grande diſtance entre le malade & le ſujet dans lequel il faiſoit paſſer la maladie.

De la guériſon magnétique des playes par la Poudre de ſympathie.

La guériſon des playes par la Poudre de ſympathie n'eſt aujourd'hui inconnuë à perſonne ; auſſi ne m'y arrêterai-je pas long-temps. Son effet eſt tout contraire à celui de la guériſon par la tranſplantation. Car au-lieu que par la tranſplantation les corpuſcules *morbifiques* paſſent du malade dans l'animal ou dans la plante : au contraire les corpuſcules balſamiques qui ſont dans le vitriol dont on fait la Poudre de ſympathie paſſent dans la playe du malade. Mais enfin l'une & l'autre guériſon ſe fait par les écoulemens des corpuſcules ; en quoi conſiſte le méchaniſme occulte de la Nature dans ſes opérations merveilleuſes.

On ne peut rien ſouhaiter là-deſſus de plus curieux & de plus ſçavant que ce que nous en avons dans un excellent Diſcours que l'illuſtre Chevalier Digby, Anglois, prononça publiquement devant l'Univerſité de Montpellier, où il étoit allé, par l'horreur qu'il avoit de voir régner en Angleterre l'infâme Crom-

Cromwel au préjudice de l'auguſte famille Royale. On peut dire qu'il eſt un de ceux qui a le plus contribué à faire reconnoître la Philoſophie corpuſculaire, dont on avoit alors preſque perdu l'idée.

Voici comment on prépare la Poudre de ſympathie. On prend telle quantité que l'on veut de vitriol romain vers la fin de Juillet, ou vers le commencement d'Août ; c'eſt-à-dire dans le temps que le ſoleil eſt dans le ſigne du Lyon. On fait diſſoudre ce vitriol dans de l'eau; celle de pluye eſt la meilleure : après cela on filtre cette eau avec du papier brouillard. Cela fait, on met cette eau ſur un peu de feu, afin qu'elle s'évapore, & qu'on trouve au fond du verre, le matin ſuivant, le vitriol en petites pierres d'un très-beau verd, qu'on expoſe au ſoleil, afin qu'il s'y calcine & blanchiſſe. On fait cette diſſolution, filtration, coagulation, & calcination trois fois, afin de rendre la ſubſtance du vitriol plus pure & plus *homogéne*. Après cela on expoſe le tout aux rayons du ſoleil, afin que le vitriol achéve de ſe calciner & de blanchir parfaitement

Voilà ce qu'on appelle de la Poudre de ſympathie ſimple. Quand on la veut

compoſée, on y ajoûte moitié de gomme Tragacante ou Arabique miſe en une poudre preſque impalpable. On garde cette Poudre merveilleuſe dans une phiole de verre en un lieu bien ſec, parceque la moindre humidité remettroit la Poudre en vitriol. Il y a des curieux qui employent ce vitriol comme il vient de chez le Droguiſte, & ils s'en trouvent cependant bien.

On ne doit point toucher le vitriol avec un coûteau quand on prépare la Poudre de ſympathie. Ce n'eſt point par ſuperſtition, comme l'ont crû quelques ignorans, mais pour une bonne raiſon. C'eſt parceque les eſprits du vitriol ſe portent avec beaucoup de facilité au fer, & que la Poudre de ſympathie ſe trouveroit dépouillée de ces eſprits volatils en quoi conſiſte toute ſa vertu.

Cette Poudre ne ſe met point ſur la playe, mais ſur un linge, ou ſur une épée où il y aura du ſang ou du pus. On tient la playe couverte d'un linge bien blanc: on le léve tous les jours, & on ſéme ſur la matiére qu'il emporte de la playe, un peu de nouvelle Poudre de ſympathie. Ce qu'on pratique juſqu'à une parfaite guériſon.

Il

Il faut obſerver de ne pas tenir le linge où il y a du ſang & de la Poudre dans un lieu trop chaud, parceque l'inflammation ſe mettroit dans la playe. Il ne faut pas non plus que le lieu ſoit ni trop froid, ni trop humide.

Cette Poudre arrête les pertes de ſang, appaiſe la douleur des dents, diminuë extrêmement toutes ſortes de douleurs en quelque endroit du corps que ce ſoit; non pas en mettant de la Poudre ſur la partie, mais ſur le ſang qu'on en tire, & que l'on enveloppe dans un linge.

Les plus expérimentés dans l'uſage de cette Poudre, diſent qu'il faut quelquefois changer le linge de lieu ſelon les différentes diſpoſitions de la playe. Car ſi on y reſſent une grande chaleur, il faut mettre le linge en un lieu frais. Le bon ſens enſeigne cela, ſans qu'il ſoit beſoin de rien particulariſer davantage.

Je dirai ſeulement que le célébre Pere Lana Jéſuite, qui a été un des plus grands Philoſophes de nos jours, comme il paroît par ſon grand Ouvrage intitulé *Magiſterium naturæ & artis*, déclare qu'il s'eſt ſervi ſouvent avec beaucoup de ſuccès de la Poudre de ſympa-

thie ; qu'il n'y a dans ſa préparation & dans ſon uſage, comme je les viens de décrire, aucune ſuperſtition, & encore moins aucun pacte avec le Démon, & que la Nature y agit toute ſeule par les écoulemens de la matiere ſubtile du vitriol, qui ſont les *agens moyens*, leſquels ſont dans cette guériſon ſi admirable, que la playe & le vitriol ſe touchent par un contrat Phyſique. *Propterea cùm vis hujus medicamenti omnis ſita ſit in partibus volatilibus, ſeu effluviis ipſius vitrioli (neque ulla intercedit ſuperſtitio, aut pactum cum damone) ejus præparationem & uſum hoc loco deſcribere opportunum exiſtimavi : quæ ego ipſe multoties certiſſimis experimentis comprobavi.* Lana de motu tranſpirat. lib. 2. artific. 11.

De la guériſon magnétique des playes, par l'onguent qu'on appelle.

Unguentum Armarium.

Cet Onguent s'applique ſur l'épée, ou ſur le fer qui a fait la playe, & il guérit à une grande diſtance le malade, & ſans le voir nullement.

Il y a eu de furieuſes diſputes au ſujet de cet Onguent. On ne peut gueres pouſſer la chaleur plus loin, que les Phyſi-

Phyſiciens ont fait ſur cette guériſon toute merveilleuſe. Ils ont fait voir que les Philoſophes ont de la bile auſſi-bien que du flegme. Je dirai que ceux qui ſe ſont le plus déchaînés dans cette conteſtation, étoient les moins capables d'en porter jugement. En effet, ayant été curieux de voir ce que l'on a écrit ſur cette matiere, j'ai remarqué que ceux qui faiſoient davantage de bruit, étoient des gens auſquels la Philoſophie corpuſculaire étoit tout-à-fait inconnuë ; ſans laquelle il eſt pourtant certain qu'on n'entendra jamais rien dans tout ce qu'il y a d'occulte & de merveilleux dans la Nature ; puiſque les corpuſcules ſont les petits agens inviſibles par leſquels elle opere ſes miracles.

Les uns ont prétendu que cette guériſon, qui eſt réelle & non pas imaginaire, eſt un pur effet de la Nature ; les autres l'ont attribuée au Démon : & il s'en eſt trouvé qui ont avancé que ce n'étoit qu'une impoſture, & que perſonne n'a jamais été guéri par cette voye. François Bacon Chancelier d'Angleterre, Van-Helmont, Goclenius, parlent de cet Onguent comme d'une choſe qui guérit naturellement.

Mais le P. Lana Jéſuite examinant

cet Onguent dont il rapporte après François Bacon, la compoſition ; dit, qu'on peut très-bien expliquer l'effet ſurprenant de cette guériſon par les écoulemens des corpuſcules qui ſe détachent des ingrédiens très-ſpiritueux, & très-tranſpirables dont on compoſe l'*Unguentum armarium*. Et ſi, dit-il, quelque choſe ſembloit nous rendre ſuſpecte cette guériſon, ce ſeroit ſans doute la grande diſtance qui ſe trouve entre l'épée, ſurquoi on applique ce remede, & le malade que l'on guérit. Mais certainement, cela ne doit point faire de peine. Car n'y a-t-il pas fort loin entre les vignes qui fleuriſſent en France, & les vins que l'on garde en Allemagne ? Cependant nous ſçavons qu'il ſe fait dans ces vins une efferveſcence, lorſque les vignes ſont en fleur. *Si enim aliquid obſtaret, quominus reduci poſſint ad effluvia, & eorum motum, permixtionem, &c. maximè obſtare videretur ingens diſtantia, quæ aliquando intercedit inter vinum, e. g. efferveſcens in Germania, dum uvæ florent in Gallia. De motu tranſpirat. lib. 2. cap. 2. propoſit. 22. pag. 70.*

Et le P. Lana ſe tient ſi peu embarraſſé de cette diſtance qui ſeule peut faire de la

de la difficulté, qu'il paroît prêt à croire que ces écoulemens de matiere ſubtile pourroient bien ſe porter juſqu'aux aſtres; & il ajoûte même que ſi les atômes qui ſe tranſpirent du globe terreſtre, n'étoient pas portés juſqu'aux étoiles, & puis rapportés depuis les étoiles juſqu'à la terre, comme par un flux & reflux perpétuel, il n'y auroit point de commerce Phyſique entre le Ciel & la Terre. *Idem ibid. propoſit.* 44. *pag.* 63.

Après cela on ne ſera pas fâché d'apprendre la préparation de cet Onguent merveilleux. Elle eſt dans la Magie Naturelle de Baptiſte Porta, *lib.* 8. *cap.* 12. qui en attribuë l'invention à Paracelſe. Elle eſt dans le Traité, *de Unguento armario de Goclenius*, qui dit que Paracelſe à perfectionné, & non pas trouvé ce ſecret.

François Bacon Chancelier d'Angleterre en donne auſſi la compoſition dans *Sylva ſylvarum, cent. x. n.* 998. Le P. Lana Jéſuite a copié celle de Bacon, & l'a miſe dans le ſecond volume de ſa Philoſophie, *lib.* 2. *cap.* 1. *Experiment.* lxxvi. *pag.* 43. & voici comme je l'ai pris de *Goclenius*.

Recipe, uſneæ concretæ in calvaria ſtrangu-

ſtrangulati uncias duas.
Mumiæ, ſanguinis humani ſingul, unciam ſemiſ.
Lumbricorum terreſt. aquâ vel vino lotorum, exſiccatorum unc. ij. ſ.
Adipis humani uncias ij.
Adip. urſ. verris aprugnia. uncias ſ.
Ol. lin. terebinth. a drachmas ij.

On mêle ces choſes dans un mortier, & on garde cette compoſition dans une longue phiole étroite. Cela ſe fait quand le Soleil eſt dans ♎.

On fait entrer dans cet onguent le fer, qui a fait la playe, ſi on le peut avoir; ou bien un autre qu'on a introduit doucement dans la bleſſure, & qui s'eſt imprégné du ſang, & des eſprits animaux qui y réſident. On lave tous les matins la playe avec de l'urine du malade, ou de l'eau bien pure; & après l'avoir bien nettoyée, on la bande avec un linge blanc & bien net. Il faut ſouvent oindre le fer, ſi l'on veut guérir promptement; ſinon, on le laiſſe un jour ou deux ſans y toucher. *Goclenius* dit que c'eſt une choſe très-reconnuë, que l'Empereur Maximilien s'eſt ſervi de cet onguent.

Comme tout ce qui pourroit faire quelque peine ſur les ſymptômes de Jacques

Jacques Aymar, & ſur les guériſons magnétiques, ſe réduit à ſçavoir certainement, ſi la matiere de la tranſpiration eſt auſſi abondante que je l'ai dit, j'ai crû que je ne ferois point mal de finir ce chapitre par deux belles obſervations du P. Lana Jéſuite, qui mettent la choſe dans une évidence entiere.

1. Le P. Lana étoit ſi perſuadé que la tranſpiration ſe fait fort abondamment, ſur-tout quand on dort, qu'il a enſeigné la maniere d'en recueillir une matiere aqueuſe, qui eſt peut-être plus exquiſe que les teintures que l'on tire des végétaux par l'alembic.

Expérience.

Il faut avoir une petite chambre, qui ſoit bien cloſe, afin que l'air n'en puiſſe pas ſortir, on fera un trou à une fenêtre où l'on mettra un matras, dont le cou ſoit bien long; enſorte que le corps du matras ſoit expoſé à l'air froid; car il faut faire cette expérience en hyver. Cela fait, ſi pluſieurs perſonnes dorment dans cette chambre, les écoulemens de la tranſpiration ne trouvant à ſortir que par le trou de la fenêtre, iront dans la phiole, & par la fraicheur de l'air, ils ſe condenſeront en eau.

Lana

Lana de mot. transpirat. lib. 2. cap. 3. artific. 2. pag. 73. & 74. Et ce ſçavant Phyſicien dit, que ſi les eaux qu'on tire des végétaux ont de grandes utilités dans la Médecine, il ne faut point douter que celles que l'on recueilleroit des animaux bien ſains par cette méthode, n'euſſent de grandes vertus, puiſqu'il eſt certain que c'eſt dans leurs eſprits volatils que conſiſte toute leur vertu même.

2. Le P. Lana Jéſuite dit une choſe bien plus ſurprenante. Il ſoûtient que nous ſommes dans l'air qui environne notre corps, comme dans un bain perpétuel, tantôt froid, tantôt temperé, & tantôt chaud : que le corps trempe dans cet air liquide, & y eſt comme ſi on en faiſoit une infuſion ; que la Nature travaille alors comme les Chymiſtes, tirant par cette infuſion des teintures délicates des eſprits ſubtils de notre corps, dont l'air demeure tout imprégné. Je déclare que cela eſt tout-à fait favorable à mon Syſtême, & que je me fais un grand plaiſir de voir que de ſi grands Phyſiciens l'ayent dit les premiers. Il eſt étonnant que cette belle Phyſique ait été découverte ſi tard par les Philoſophes. Qu'on ne ſoit donc

plus

plus ſurpris ſi Jacques Aymar, d'une ſenſation délicate, ſe trouvant dans un air auſſi corrompu que celui d'où ſortent trois meurtries infâmes, tombe dans des mouvemens convulſifs. Il faut avoir l'imagination plaiſamment tournée, pour ſe perſuader que ces ſymptômes ſoient l'entouſiaſme que ſouffroit la Prêtreſſe d'Appollon ſur le trépié avant que de rendre ſes oracles; comme on l'a voulu dire aſſez légérement dans une lettre qui paroît dans le Mercure Galand du mois de Janvier 1693. Ce prétendu enthouſiaſme eſt une chimere. Combien ſouvent ſe trouve-t-on dans un certain affoibliſſement de cœur en la compagnie de certaines gens mal propres, dont on ne peut ſoûtenir la préſence; Il ne faut qu'un air un peu corrompu, pour faire un grand changement dans nôtre conſtitution. Entreroit-on ſans répugnance dans un bain d'où ſortiroit une perſonne dégoutante? Quoiqu'il en ſoit, voici les Paroles du P. Lana qui ſont très belles, & qui peuvent donner lieu à des réfléxions très utiles: *Ut proinde dici poſſit aërem, quo corpora ſingula ambiuntur, eſſe veluti liquorem aliquem in quo fiat ſimilis omnium corporum infuſio,*

infusio, & quo mediante, & longè delicatiores, & subtiliores tincturæ seu spiritus puriores à corporibus omnibus elicianter à natura chymicam, ut ita dicam, artem exercente. Lana tom. 2. lib. 2. cap. 1. num. 131. pag. 52. Tout ce que je pourrois dire après cela, affoibliroit ces belles idées qu'on aura prises de cette ingénieuse réfléxion du P. Lana.

Chapitre X.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, ont assez de tenuité, ou de subtilité, pour s'insinuer dans la Baguette Divinatoire.

Voilà une difficulté sur quoi il y a des gens, qui insistent beaucoup. Ils accorderoient volontiers que ces corpuscules s'insinuent facilement dans les pores de Jacques Aymar; mais ils se rebellent, quand nous disons que ces atômes pénétrent avec la même facilité dans les petits espaces vuides, qui sont semés entre les fibres de la Baguette. C'est ce qu'il s'agit de prouver maintenant, & ce que je vais faire par des expériences

expériences curieuſes & inconteſtables ; quoique j'aye déjà montré plus d'une fois la proportion qui ſe trouve entre les pores du bois de la Baguette Divinatoire & les particules de l'eau, des métaux, & de la tranſpiration. Mais il ne faut rien épargner, lorſqu'il eſt queſtion de convaincre tout le monde ſur une matiere, où je n'ai point vû que quelqu'un fût indifférent. Ainſi il faut traiter dans un chapitre exprès une obſervation, dont j'ai répandu déjà pluſieurs choſes dans les Chapitres précedens.

Expérience.

1. Les merveilleuſes expériences de l'aimant ſont bien propres à donner une juſte idée de l'étonnante ſubtilité, & agilité des corpuſcules. Saint Auguſtin raconte dans le livre XXI. chap. 4. de la Cité de Dieu, comme ſon Frére & ſon Collégue Sévere dînant un jour chez Bathanaire Gouverneur d'Afrique, *ce Seigneur prit une pierre d'aimant, & la mettant ſous une aſſiette d'argent ſur laquelle il y avoit un morceau de fer, le fer ſuivoit tous les mouvements de ſa main, ſans que l'argent, qui étoit entre deux, en reçût aucune impreſſion.* Ainſi les corpuſcules magnétiques

s'inſinuent

s'insinuent en un instant au travers des pores de l'argent, de l'or, ou du cuivre, & font mouvoir le fer qui est dessus, & lui impriment tous les mêmes mouvemens selon lesquels on remuë l'aimant au-dessous. Mais on ne doit pas être surpris de cela, puisqu'on fait mouvoir au travers d'une muraille une aiguille de Boussole; & Messieurs de l'Académie Royale des sciences d'Angleterre, nous assûrent que le Docteur Edovvard Cotton leur présenta une pierre d'aimant qui pésoit 60. livres, laquelle quoique foible, faisoit pourtant mouvoir une aiguille de Boussole dans une distance de neuf piéds. *Act. Philosoph. mens. mart.* 1666. *pag.* 26.

Il est certain qu'il y a peu de corps dans la Nature qui soient aussi durs & aussi compactes que le verre, & cependant les corpuscules magnétiques le pénétrent facilement, comme on le peut expérimenter en mettant sur un quarré de vitre un petit bout de fil de fer, & en remuant au-dessous un aimant; car on apperçoit que la matiere magnétique, par le mouvement qu'elle cause au fil de fer, porte son impression au travers du verre. Mais comme on pourroit s'imaginer que les corpuscules

cules agiroient, non au travers du verre, mais en montant autour & par-deſſus, comme feroit la fumée d'un flambeau éteint, on a pouſſé l'expérience plus loin. On a enfermé une aiguille à coudre dans un petit tuyau de verre bouché hermétiquement : on l'a mis nager ſur l'eau, & avec un bon aimant, on l'attiroit ça & là comme on vouloit ; ce qui eſt une preuve que l'aimant pouſſoit ſes corpuſcules au travers du verre.

Nous avons une expérience faite par M. Boyle ſur la *cochenille*, qui eſt tout-à-fait bien imaginée pour montrer la diviſibilité de la matiere à l'infini, & je la trouve plus démonſtrative, que celle de la diviſion de l'or, que Mr. Rohaut avoit empruntée de chez les tireurs d'or. Dumoins eſt-elle plus ſenſible. D'ailleurs, elle nous repréſente bien qu'il s'en faut beaucoup que nous n'ayons une juſte idée de la ténuité, ou ſubtilité ſurprenante des corpuſcules qui ſe détachent de certains corps.

Expérience.

M. Boyle prit un grain de *cochenille*, qu'il mit diſſoudre dans une médiocre quantité d'eſprit d'urine ; & cette diſſolution teignit de couleur rouge

264. onces d'eau très-claire. Ainſi en comptant que chaque once peſe 576. grains, voilà 152064. grains d'eau inondés des corpuſcules ſubſtanciels qui ſe ſont ſéparés d'un grain de *cochenille*. Il faut donner cette expérience à méditer à ceux qui demandent, ſi d'un petit corps, tel qu'eſt une piéce de monnoye, il s'en peut évaporer aſſez de matiere ſubtile pour imprégner la Baguette Divinatoire. J'ai en mes mains une petite pierre d'aimant qui ne péſe que 20. grains, & qui a communiqué ſa vertu magnétique à un très-grand nombre de petits morceaux de fer, ſans qu'elle ait encore rien perdu de ſon poids, quoiqu'il ſoit très conſtant que ce qu'elle communique, ſoit une ſubſtance matérielle.

M. Boyle parle encore d'une Dame d'eſprit, qui ſe faiſoit un plaiſir de nourrir des vers à ſoye, & de qui il apprit qu'il y avoit plus de 300. aulnes de ce petit fil de ſoye ſur une de ces coques où ils s'enferment; & que ces 300. aulnes ne peſoient que deux grains & demi. Deſorte qu'on peut faire état qu'un grain de ce fil ſi menu contient dumoins 120. aulnes. *De mira ſubtilit. effluvior. pag. 3. &c.*

Rien

Rien ne démontre mieux la ſubtilité des vapeurs & des exhalaiſons, que ce que fait le vif argent. Ce liquide ſec exhale des fumées ſi ſubtiles & ſi pénétrantes, que ſi on le remuë d'une main on trouvera qu'une piéce d'or que l'on tiendra dans l'autre bien fermée, deviendra toute couverte & toute blanchie du vif argent qui ſe ſera inſinué au travers de la main. Il en arriveroit autant à la piéce d'or, ſi on la tenoit dans ſa bouche, comme les Doreurs l'expérimentent ſouvent. Le mercure s'inſinuë tellement, que ſi on le met avec de l'or, de l'argent, de l'étain, &c. ſes corpuſcules pénétrent ſi fort les pores de ces métaux, qu'ils s'amolliſſent quelque durs qu'ils ſoient, & ſe réduiſent en une pâte, qu'on nomme *amolgame*. Si on enferme du vif argent dans un petit tuyau de cuivre, & qu'on l'échauffe un peu, le vif argent le pénétre & paſſe comme au travers d'un crible.

Phénomenes.

On ne peut pas douter que les corpuſcules qui s'évaporent des miniéres, n'ayent auſſi aſſez de ſubtilité pour s'inſinuer dans les pores de la Baguette Divinatoire. En voici une preuve bien

conſtante. *Alexander ab Alexandr.* raconte comme quelquefois on a trouvé au-deſſus des miniéres d'or en Allemagne des branches de vignes toutes dorées, & quelques feuilles même de pur or. Ce qui provient, dit-il, de ce qu'il y a dans la terre en ces lieux-là des atômes métalliques qui s'inſinuent par la racine dans ces plantes, comme feroient les ſucs deſtinés à la végétation. Quant au fait, cet Auteur ne peut ſouffrir qu'on le révoque en doute; & il aſſure non ſeulement que cet événement n'eſt pas rare, mais que pluſieurs Ducs & Princes à qui on a préſenté de ces ſortes de branches qu'ils gardent dans leurs cabinets, en peuvent faire foi; & que de célébres Phyſiciens qu'on avoit conſultés ſur ce prodige, en avoient attribué la cauſe aux vapeurs d'or qui ſont ſur ces miniéres: *Subtus ex radicibus coalcſcere aurum..... & ita germina concipere, frondeſque aureas emittere crediderunt. Genial. dierum. lib. 4. cap. 9. pag. 199.*

En effet, il n'y a pas ſi loin entre les métaux & les plantes qu'on le penſe. Car non-ſeulement on voit des plantes qui admettent par les pores de leurs racines les corpuſcules métalliques; mais même

même on a trouvé que les métaux végétoient, c'eſt-à-dire, s'élevoient quelquefois en arbres, & ſe partageoient en racines, en tronc & en branches.

Les obſervations des Curieux de la Nature en Allemagne parlent d'un or qui avoit végété, qu'un Païſan trouva dans la riviere de Tartza en Hongrie, & qui ſe voit dans le cabinet de l'Empereur, où il eſt parmi pluſieurs autres raretés de la Nature & de l'Art, que l'on y garde. *Obſerv.* 131. *anno.* 1. *pag.* 260.

Matthieu Paris dans ſon Hiſtoire de France raconte qu'en 1602. on préſenta à Henry le Grand, de l'or qui exprimoit parfaitement bien une branche d'arbre, qu'on avoit trouvé dans le Lyonnois, proche le village de S. Martin la Plaine, dans la vigne d'un Païſan, où il y avoit une très riche miniére d'or. *Tom.* 2. *liv.* 5. 1. *part. m.* 209.

On garde encore dans pluſieurs cabinets de l'Europe, d'autres métaux qui ont végété; & les *Curieux de la Nature* en Allemagne, diſent que ces vignes & ces arbres ont attiré par leurs racines ces corpuſcules métalliques, qui étant des ſubſtances très-fluides, ont pû aiſément pénétrer dans les petits eſpaces

par

par où les racines reçoivent leur nourriture. *Denique putant vites & arbores per radices suas attraxisse humorem metallicum, fluidum, adeoque facile obsequentem. pag.* 262.

Le P. Kirker dit que cette insinuation de l'humeur métallique dans la racine des plantes, se fait encore d'autant plus promptement, que les plantes qui croissent parmi, ont plus de convenance dans leurs pores avec la matiére subtile du métal; parcequ'alors la racine attire dans les intervalles de ses fibres cette nourriture qui lui est convenable. *De Magnet. lib.* 3. *cap.* 3. *poët.* 5. *pag.* 726.

Il y en a même qui passent au-delà, & qui disent, que comme il y a des *Zoophytes*, c'est-à-dire, une nature moyenne entre les brutes & les plantes; il y a pareillement des *Metallophytes*, c'est-à-dire, une nature qui tient le milieu entre les plantes & les minéraux, & qui participe de tous les deux.

Passons maintenant à des expériences que nous puissions faire nous-mêmes: afin de nous bien assurer que ces corpuscules dont nous parlons, sont d'une subtilité prodigieuse, & tels qu'ils peuvent même pénétrer les murailles & & les corps plus solides. L'an-

L'ancre de ſympathie eſt tout-à-fait propre à nous faire toucher au doigt ce que je dis.

Expérience.

Ancre de ſympathie.

1. Le ſecret de l'ancre de ſympathie conſiſte dans l'uſage de deux eaux différentes, qui étant très-claires ſéparément, ſi on les mêle enſemble, deviennent opaques & de couleur fort brune. Elles ſe compoſent ainſi. On fait bouillir un demi-quart d'heure durant un demi-ſeptier de vinaigre diſtillé, dans lequel on a mis environ une once de litarge d'argent. Voilà la premiere. La ſeconde ſe fait avec un morceau de chaux vive, & un peu d'orpiment qu'on fait infuſer pendant 24. heures dans une quantité d'eau ſuffiſante, ſe ſervant à cet effet de pots de terre vernis qui ſoient neufs & bien nets. On filtre ſéparément ces deux liqueurs, & on les trouve parfaitement tranſparentes. Voici l'uſage.

Vous écrirez avec la premiere eau ce dont vous ne voulez point qu'on s'apperçoive; & l'écriture diſparoît au moment qu'elle eſt ſéche; mais celui qui reçoit la lettre, paſſant ſur le papier

une

une éponge tant soit peu humectée de la seconde eau, l'écriture commence à paroître sous la couleur d'un roux tirant sur le noir.

Lorsque ces eaux sont fraîchement faites, & que l'on a eu le soin de bien couvrir le pot dans lequel on fait infuser la chaux vive, il n'est pas nécessaire que l'éponge humectée touche l'écriture pour la faire paroître, il suffit de la passer à un peu de distance. On a vû plusieurs fois que l'eau de chaux étoit si efficace, qu'après avoir étendu sur une table la lettre écrite de la premiere eau, & l'avoir couverte d'une main de papier; en versant de la seconde eau sur la feuille de dessus qui en étoit seule mouillée, l'écriture de la lettre ne laissoit pas de se noircir.

Ancre de sympathie, où la vapeur d'une liqueur pénétre un livre en une muraille.

2. Quoique cette expérience soit presque la même que la précédente; qui est de M. Rohault; cependant ce qu'il y a de différent, mérite bien qu'elle trouve place ici.

Ayez de l'*Imprégnation de Saturne*; qui se fait avec du plomb qu'on a réduit en

en poudre en le calcinant. On calcine le plomb en le faiſant fondre dans une terrine qui n'eſt point vernie, & en l'agitant ſur le feu avec une ſpatule juſqu'à ce qu'il ſoit tout en poudre. On met enſuite cette poudre de plomb diſſoudre dans du vinaigre diſtillé ; & cette liqueur qui eſt claire comme de l'eau de fontaine, s'appelle *Imprégnation de Saturne.*

Prenez un livre de l'épaiſſeur de quatre doigts, ou même plus gros, ſi vous voulez ; écrivez avec de l'Imprégnation de Saturne ſur un papier que vous mettez entre les feuilles du livre : tournez le livre, & ayant remarqué à peu près l'oppoſite de votre écriture, frottez ſur la derniere feuille avec un cotton imbu de la liqueur faite avec la chaux & l'orpiment : laiſſez même le cotton ſur l'endroit : mettez auſſi-tôt un double papier deſſus, & ayant fermé promptement le livre, frappez deſſus avec la main quatre ou cinq coups ; tournez-le enſuite & le mettez en quelque lieu à la preſſe pendant un demi-quart d'heure ; retirez-le & l'ouvrez, vous verrez que votre ancre qui étoit inviſible, paroîtra. La même choſe arrivera au travers d'une muraille, pour-

vû qu'on ait ſoin de mettre quelques planches contre les deux côtés qui puiſſent empêcher l'évaporation des eſprits.

Des fourbes ſe ſont quelquefois ſervis de ces ſecrets en s'érigeant en grands ſorciers; pour faire trouver des réponſes à des queſtions propoſées par des perſonnes ſimples & ignorantes, ſur des papiers blancs & cachetés avec ſoin. On ne manquoit pas de croire que le Diable avoit fait la réponſe, & ſur les dépoſitions de ces perſonnes ſimples & dupées, des Juges ignorans ont condamné à la mort des prétendus criminels, qui n'étoient pas plus coupables ni plus ſorciers, quoique meilleurs Phyſiciens qu'eux.

La cauſe Phyſique de ces agréables phénoménes vient de la force de l'eau de chaux; & cette force conſiſte dans des eſprits volatils, qui traverſent les corps avec une ſubtilité merveilleuſe, & qui ſe portent même fort loin.

C'eſt de là que M. Lémery avertit que les deux liqueurs doivent être compoſées, & peut-être même gardées en des lieux différens, de peur que les eſprits volatils de la chaux ne gâtent & ne tuent, pour ainſi dire, l'Imprégnation de Saturne, ſi on les approche.

Mais

Mais pour appliquer ces conſidérations à notre ſujet, je dis que les vapeurs de métaux peuvent ainſi percer très-facilement dans les pores de la Baguette Divinatoire. Ce ſont pour l'ordinaire des fumées de Mercure qui ſont d'une ſubtilité étonnante, Je pourrois me contenter de le prouver par le témoignage de pluſieurs Sçavans, qui nous aſſurent qu'il perce & s'inſinuë juſques dans la moële des os, & qu'on en a trouvé pareillement dans le crane de ceux qui font le métier de Doreurs. Mais voici une expérience de M. Boyle ſur laquelle chacun peut s'exercer & ſe convaincre de la facilité que le Mercure a de pénétrer le bois même le plus ſolide.

Expérience.

1. Peu de gens ignorent ce que c'eſt qu'une longue ſarbacane de bois, dont on ſe ſert aux Maldives pour tirer des fléches, ou bien avec leſquelles on tuë en Europe des oyſeaux, en y mettant de petites balles de terre cuite qu'on ſouffle avec la bouche. M. Boyle dit qu'ayant rempli de vif-argent une ſemblable ſarbacane juſqu'à une certaine hauteur, le poids ſoit de l'air ou du

vif-argent, fit que celui qui étoit tout en bas perçoit le bois, & sortoit par les pores en petites gouttes comme s'il eût passé au travers d'une peau de chamois, ainsi qu'il arrive, lorsqu'on le sépare d'une pâte où il a été mêlé avec quelque métal par un *amalpame*. Ce qui fit voir dit M. Boyle, un assez agréable phénoméne à ceux qui étoient présens.

2. Non seulement le vif-argent passe au travers des pores du bois, mais encore l'air y passe. En voici une expérience que fit autrefois M. Boyle, en présence de plusieurs personnes d'esprit à qui elle parut un spectacle tout à-fait divertissant. Il appliqua un ais à la machine Pneumatique, & en tira l'air : il fut agréablement surpris que l'air qui pesoit sur l'ais s'insinuoit au travers des pores de la planche de bois, & entroit dans la machine. L'air, dit-il, fit alors ce que le vif-argent fit dans l'expérience précédente.

Il ajoûte ensuite trois autres expériences, dans lesquelles il fit passer au travers des planches de bois, les vapeurs d'une liqueur de sa composition, lesquelles coloroient visiblement des deniers de cuivre. Il faut remarquer que ces différentes expériences se sont faites sans

ſans que l'action des fumées ait été aucunement excitée par le ſecours de la chaleur qui les auroit ſans doute renduës & plus actives & plus pénétrantes, *Quod gratiſſimum erat, ac jucundiſſimum intuentibus ſpectaculum. Boyle de Corpor. ſolid. poroſit. cap. 4. pag. 25. & 29.*

3. Il n'eſt guere de corps plus compacte que l'acier d'une épée, dont la lame eſt bien trempée & bien polie. On eſt perſuadé que les pores en ſont très-ſerrés : cependant les corpuſcules qui ſe détachent du ſang d'un animal, ne laiſſent pas de ſe faire paſſage, de s'inſinuer & de demeurer un très-long-temps dans ces petits pores, ſans que l'air extérieur ou le linge dont on eſſuye cette épée les en puiſſe chaſſer. Il n'y a que le feu qui peut faire évaporer ces eſprits du ſang. Car ſi on tient cette épée ſur des charbons ardens, on voit ſortir du côté de la lame oppoſé au feu, une petite humidité qui reſſemble à la tache que l'haleine fait ſur un miroir; & ſi on la regarde avec une loupe de verre qui groſſiſſe beaucoup les objets, on verra que cette roſée d'eſprits conſiſte en de petites bulles ou veſſies enflées.

Cette expérience apprend aux Chirurgiens à connoître la profondeur de

la playe, ſans la ſonder ; puiſqu'il n'y a que la partie de l'épée qui eſt entrée dans un corps vivant, ſurquoi on trouve cette petite ébullition dont je viens de parler.

Cette expérience nous apprend auſſi que les corpuſcules du ſang des perſonnes maſſacrées à Lyon, étant reſtés dans la ſerpe dont les meurtriers avoient tué le vendeur de vin & ſa femme, ont ſervi encore à l'homme à la Baguette, pour diſtinguer cette ſerpe des deux autres du même ouvrier parmi leſquelles on l'avoit confonduë exprès pour éprouver ſon talent.

4. Le P. Lana Jéſuite rapporte une Expérience qu'il a faite, qui fait bien voir l'étrange ſubtilité des particules de l'eau. Il m'eſt arrivé, dit-il, plus d'une fois de fondre à la lampe des Emailleurs un tuyau de verre très-menu, & de l'étendre en un fil ſi mince, qu'il pouvoit le diſputer par la ténuité aux fils d'araignées. Cependant ce fil preſque imperceptible étoit creux ſelon toute ſa longueur. Il falloit que ce trou fût d'une petiteſſe à peine imaginable ; car enfin les yeux n'en pouvoient rien découvrir ; & moi-même je n'appris que ce fil étoit percé, que parceque j'en

j'en courbai un en ſiphon, & que nous voyions l'eau monter le long d'une branche du ſiphon, & deſcendre par l'autre ; mais cela ſe faiſoit avec un mouvement ſi lent à cauſe de la petiteſſe du trou, qu'il n'en tomboit qu'une goutte en quatre heures, quoique l'eau ne ceſſât point de monter. Ce qui nous doit faire juger que ces particules d'eau étoient ſans doute d'une ténuité extraordinaire. *Lana de motu penetrat. lib.* 1. *cap.* 2. *Propoſit.* 23. *pag.* 31.

5. Les animaux venimeux nous repréſentent bien l'extrême ténuité de la matiere ſubtile, par la maniere dont ils inſinuent leur venin. Scaliger dit qu'il y a dans l'Aquitaine une eſpéce d'araignée, dont le poiſon eſt ſi actif & ſi penétrant, que ſi on marche par mégarde deſſus cet inſecte, le venin paſſe au travers du ſoulié & bleſſe la perſonne. *Tanta ejus veneni vis, ut calcatus calceorum ſoleas tranſmiſerit cujuſdam Vincentini. Exercitat.* 186. *pag.* 612.

Il eſt parlé dans l'Hiſtoire du Breſil d'un poiſſon venimeux, qui empoiſonne par le plus ſimple contact ; & même on aſſûre qu'il engourdit, & rend paralytique le piéd du pécheur, quelque bien chauſſé qu'il ſoit, à peu-près com-

me fait la Torpille de l'Europe. *Piſo lib. 5. cap.* 14.

Chacun ſçait que la Torpille eſt un petit poiſſon, qui ne peſe jamais guére plus de onze onces, du quel il ſort une humeur froide qu'on dit être la cauſe de l'engourdiſſement qu'elle produit dans la main du pécheur, ſoit qu'il péche à la main ou avec un filet. Cependant il y en a qui ſoûtiennent qu'il faut le toucher immédiatement, pour expérimenter cet engourdiſſement. Mathiole a écrit qu'il n'y a point d'homme, qui ait le bras aſſez fort, pour qu'il puiſſe long-temps ſoûtenir une Torpille vive. Nonobſtant ſon venin, on en mange la chair, & Hypocrate en recommande quelquefois l'uſage. Puiſque les expériences aſſûrent le raiſonnement, comme le raiſonnement conduit, régle, & explique les expériences : il ne les faut point ſéparer autant que nous le pourrons. Ainſi après avoir vû ce que la Nature fait, il faut écouter ce que la raiſon dit.

Il ne faut qu'un peu d'attention pour comprendre quelque choſe de l'extrême petiteſſe des corpuſcules inſenſibles, & pour s'aſſûrer qu'il y en a qui ſurpaſſent de beaucoup les autres en ténuité. 1. Il

1. Il eſt certain que les corpuſcules, qui ſont ſur la piſte d'un liévre qu'un chien chaſſe & par leſquels il eſt dirigé, ſont plus ſubtils que les atômes qui ſe tranſpirent du muſc, & de l'ambre-gris ; puiſque les corpuſcules du liévre échappent à notre odorat, auquel les particules odoriférentes des parfums ſont très-ſenſibles.

2. Il eſt certain que les corpuſcules de l'air, doivent être plus ſubtils que la matiere qui s'eſt tranſpirée du liévre ; puiſque cette matiere eſt ſenſible à l'odorat du chien, & que l'air n'eſt de la juriſdiction d'aucun de nos ſens.

3. Il eſt certain que les rayons du Soleil ſont plus ſubtils que l'air & l'eau, puiſque les corpuſcules de lumiere paſſent au travers des vitres, ce que les particules de l'air & de l'eau ne peuvent pas faire.

4. Il eſt certain que les corpuſcules magnétiques, qui s'écoulent de l'aimant, ſont plus ſubtils que les rayons du Soleil : Car enfin la matiere magnétique fait mouvoir une aiguille de Bouſſole au travers du bois, de l'yvoire & des métaux les plus durs, qui ſont des choſes impénétrables aux atômes lumineux.

5. Peut être y a t'il encore des corpuſcules infiniment plus ſubtils que ceux de l'aimant. En effet rien n'empêche que nous ne jugions que ces petits animaux, qui ne ſont viſibles que par le microſcope, ont un ſang compoſé de particules encore plus minces que tout ce que nous venons de conſiderer. Ces petits animaux, que l'œil n'avoit jamais vû avant l'invention du microſcope, ont ſans doute des organes & des conduits, pour prendre & pour digerer les alimens; ils ont des œufs pour la propagation de leur eſpece; il y a dans ces œufs d'autres animaux encore plus petits qui s'y nourriſſent. Il faut donc que les ſucs deſtinés à leur nourriture y ſoyent d'une étrange ténuité. L'imagination ſe perdroit, s'il falloit conſiderer toute l'économie de la ſanguification dans ces atômes animés, & chercher les eſprits qui ſe diſtribuent à toutes les parties de cet animal, pour les achever de former. Ces choſes que l'on ne conçoit preſque pas, ſont excellentes à paſſer quelquefois en revûë, afin d'accoûtumer l'eſprit à des conſidérations qui ne dépendent point des ſens. Or rien n'eſt plus propre pour cet exercice philoſophique, que l'examen de ce

petit

petit animal dans cette premiere ſituation de ſa vie, c'eſt-à-dire, quand il eſt encore enveloppé & concentré dans le germe de l'œuf, où il ſemble qu'il ſe dérobe à nôtre imagination, & qu'il échape aux yeux de l'eſprit, comme la Nature l'a ſouſtrait aux yeux du corps. *Ideo vix concipi poteſt, quanta ſit exilitas, & ſubtilitas iſtius alimenti, quod ductus embrionis pervadit*, dit ſi bien M. de Stair Anglois; *Explorat.* 21. *n.* 4. *pag.* 625.

6. Mais que dirons-nous des eſprits animaux, qui s'engendrent dans les ventricules du cerveau de l'homme, & qui doivent être des atômes volatils d'une legereté inconcevable? Car enfin ils ſont les organes, dont l'ame ſe ſert pour donner le mouvement au corps par le moyen des nerfs & des muſcles; ils ſont les petits meſſagers qu'elle employe à porter par-tout le corps ſes ordres, & ſes commandemens; ils ſont, pour ainſi dire, une ſubſtance *moyenne* entre le corps & les facultés de l'ame; ce qui nous doit porter à les imaginer d'une ſubtilité étonnante.

Fin de la premiere Partie.